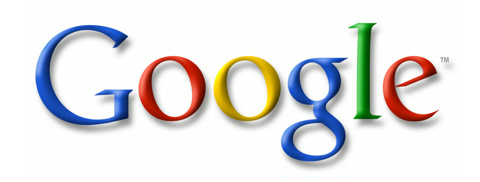
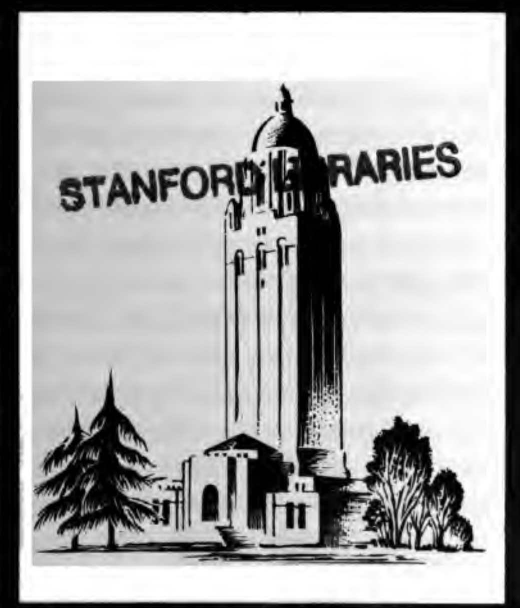

Google





HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace

FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

Hommage reconna
et souvenir affectu
du traducteur
C. Pilenc

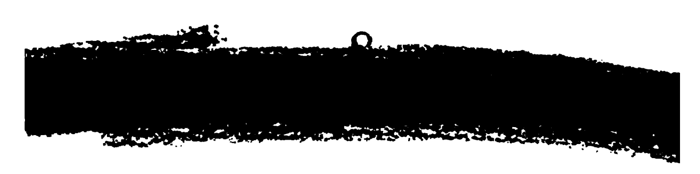
CORÉE, CHINE

ET

MANDCHOURIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur Hollande numérotés de 1 à 10.



BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE

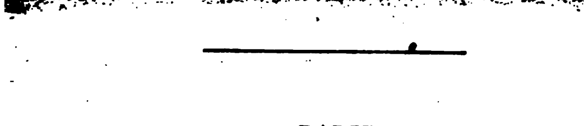
GEORGE LYNCH

CORÉE, CHINE ET MANDCHOURIE

LES CONVOITISES RUSSES & JAPONAISES

(*THE PATH OF EMPIRE*)

TRADUIT DE L'ANGLAIS



PARIS
DUJARRIC & Cie, ÉDITEURS
50, RUE DES SAINTS-PÈRES, 50

1904

874



PRÉFACE

Le nouvel ouvrage de M. George Lynch (1), *The Path of Empire*, parut tout récemment en Angleterre et obtint aussitôt un très vif succès. Le sujet était en quelque sorte l'histoire de la guerre actuelle, avant la lettre. Et le public que préoccupaient à si juste, à trop juste titre, les événements annonciateurs d'Extrême-Orient, fut unanime à reconnaître l'intérêt capital d'une œuvre écrite sans prétention, mais où abondent les renseignements les plus précis et les plus authentiques, — des documents, des faits, des chiffres.

A côté de cette partie technique, le livre de M. Lynch en contient une autre qui fait corps avec

(1) M. George Lynch a publié déjà de remarquables études : *The War of civilizations*; *Impressions of a War Correspondent*, etc.



a 274

PRÉFACE

Le nouvel ouvrage de M. George Lynch (1), *The Path of Empire*, parut tout récemment en Angleterre et obtint aussitôt un très vif succès. Le sujet était en quelque sorte l'histoire de la guerre actuelle, avant la lettre. Et le public que préoccupaient à si juste, à trop juste titre, les événements annonciateurs d'Extrême-Orient, fut unanime à reconnaître l'intérêt capital d'une œuvre écrite sans prétention, mais où abondent les renseignements les plus précis et les plus authentiques, — des documents, des faits, des chiffres.

A côté de cette partie technique, le livre de M. Lynch en contient une autre qui fait corps avec

(1) M. George Lynch a publié déjà de remarquables études : *The War of civilizations*; *Impressions of a War Correspondent*, etc.



la première et dont l'intérêt est plus impressionnant encore, peut-être, en raison des circonstances. M. Lynch a posé, en des pages fortement charpentées, les questions de *demain* qu'engendre *aujourd'hui*. Il les a nettement formulées et, avec une sincérité sans orgueil, il a tenté parfois d'y répondre personnellement.

Au service d'une vision claire et exacte des faits, l'auteur de *The Path of Empire*, a mis un souci évident d'honnête impartialité et toutes les qualités d'un tempérament très caractéristique. Il dit ce qu'il a vu ; il ne tait point ce qu'il a ressenti. Il ne cache aucune de ses admirations, alors même que celles ci sembleraient aller à l'encontre de sympathies, franchement avouées. Et s'il éprouve quelque tendresse pour les Japonais, il ne se croit pas tenu pour cela de céler son admiration pour les Russes. Que le Japon puisse avoir certains droits légitimes sur la Corée, dans le temps où la Russie annexe la Mandchourie... et la Mongolie, M. Lynch l'admet volontiers et même avec empressement. Mais il se refuse aussi, par exemple, à passer sous silence l'animosité des Coréens envers les Japonais, *maîtres très sévères* ou l'*admirable conduite des officiers et soldats russes en Mongolie.*

D'autre part, M. George Lynch ne cherche jamais à voiler ses idées personnelles, les théories

qui lui sont propres, — sa pensée intime. Il en est ainsi pour son déconcertant *pacifisme*, belliqueusement teinté de je ne sais trop quel culte de la Force.

Et voici qui oblige en quelque manière le traducteur à déclarer qu'il ne saurait partager tous les enthousiasmes de l'auteur.

Très persuadé que M. George Lynch ne m'en tiendra pas rigueur, je voudrais exprimer ici brièvement les réserves qui me paraissent nécessaires.

Les unes concernent les appréciations — directes ou indirectes — de M. Lynch sur la beauté du Tsarisme. Il me suffira d'affirmer énergiquement le malheur où je suis de ne pas goûter du tout le *gouvernement paternel du Czar*. L'expression est assez savoureuse et, du reste, elle comporte une part de vérité ; mais il faut en découvrir le sens. Il y a père et père. Le qualificatif *paternel*, ne signifie rien d'absolu. La tendresse *paternelle* fit fourrer au secret Mirabeau et ruina les jeunes félicités de Pigault-Lebrun. Je connais des pères qui ont juré la perte de leurs enfants, coupables de vouloir être eux-mêmes et de penser par eux-mêmes. Le *gouvernement paternel du Czar* est un père de ce genre, très peu sentimental. De même, ne prisé-je pas mieux les touchantes croyances de *la Sainte Russie*, les beautés du *régime de la déportation poli-*

tique, le libéralisme qui présida au *perfectionnement des prisons russes*, etc., etc.

Visiblement, M. Lynch n'éprouve aucune répulsion. pour le Tsarisme. Les écrivains tels que Tolstoï le font un peu sourire : tout est pour le mieux, ou presque, dans la meilleure des autocraties !

D'autres réserves s'adressent à une idée contenue dans le livre de M. Lynch et que le livre lui-même réfute admirablement. Idée qui est à elle seule tout un système et tend à prouver que la meilleure des conquêtes est la conquête pacifique, menée par le rail et appuyée par la menace des armements militaires.

Avec des mots nouveaux, c'est identiquement le vieil axiome latin, le lieu-commun désespérant : *Si vis pacem para bellum.*

Conquête et paix sont deux époux bien mal assortis. De ce ménage, il ne peut sortir que la guerre. Comme l'argent appelle l'argent, la paix, seule, court après la paix et la rencontre. Et ce serait étrangement se méprendre que de croire qu'il suffise de ne pas tirer le canon — tout en amoncelant les obus — pour être « *en paix* ». Le conflit Russo-Chinois, né de causes que le livre de M. Lynch met en pleine valeur, est un exemple saisissant de l'absurdité de cette théorie. Ainsi,



loin d'être, comme l'ont ineffablement rapporté quelques oisons d'un Capitole imaginaire, un argument péremptoire contre les pacifistes, la guerre actuelle est faite pour stimuler les efforts de ceux-ci et pour légitimer leur conviction.

Une proie dont on cherche à s'emparer, pacifiquement ou non, amène toujours la bataille. Que la Mandchourie et la Mongolie soient des proies alléchantes, et que la Russie en ait tenté la conquête sournoisement (mais quelle nation désire donc, de gaîté de cœur, se lancer, de suite et sans avoir épuisé les autres moyens, dans une guerre plus ou moins ruineuse ?), voilà ce que le livre de M. Lynch démontre avec un relief remarquable.

Cette conquête soi-disant pacifique, n'était, en fait, qu'un bouillon de culture pour microbes militaristes. « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ». Les nations civilisées ne répètent point autre chose et elles vont ainsi jusqu'à usurper toute la terre. *Para bellum, si vis... bellum* !

Si la devise convient à la Russie — qui, du reste prépara fort mal ce qu'elle cherchait si bien, je crois qu'elle peut s'appliquer de même au Japon. Depuis le début du conflit, nous avons assisté, en France, à un curieux spectacle : à l'envi, russophiles et japonisants ont voulu imposer à tel ou tel leurs préférences. A tout prix, semblait-il, il fallait prendre

parti et souhaiter la victoire de l'un ou de l'autre des belligérants. Et si, d'une part, il y avait quelque amusement — le mot sonne mal ici — à observer l'attitude des trembleurs de l'Affaire Dreyfus, de ceux-là qui disaient jadis : « Pas de révision : vous allez provoquer la guerre ! » — devenus aujourd'hui des braves à trois poils, s'acharnant à jeter la France dans une aventure folle et misérable, de l'autre, on restait péniblement surpris du zèle intempestif qui invoquait les dieux en faveur des troupes du Mikado ! Il est bien vrai que les grandes amours manquent de sang-froid — les amours russes comme les japonaises !

A ces japonisants à tous crins, je conseillerais fort de relire une lettre de Pierre Kropotkine :

« Mais, s'ensuit-il qu'il soit désirable de voir un Etat aussi belliqueux et si plein de rêves impérialistes que le Japon s'établir en Mandchourie ? Je ne le crois pas. Il n'était certainement pas dans l'intérêt de la civilisation européenne que l'Angleterre ajoutât à sa puissance maritime celle d'une nation continentale, en s'installant autrefois en Bretagne ou aux Pays-Bas. D'ailleurs, le Japon lui-même y perdrait bientôt ce que la civilisation a eu d'attrayant. Fruit de siècles de paix, celle-ci va vite disparaître sous l'uniforme européen, aux sons d'une méchante traduction de *God Save the King !* »

En temps de guerre, les pacifistes se doivent de l'être plus que jamais, scientifiquement et humai-

nement. Pendant que, du coin de notre âtre, nous agitons gravement, un peu ridicules, des opinions et que nous exprimons des préférences ou des vœux, il y a déjà des blessés, des ruines, des douleurs en Extrême-Orient. Il y a déjà des blessés. Paris réunit des fonds pour les secourir. Mais, par une abominable distinction qui révèle bien que la guerre, en soi, supprime tous les progrès de la mentalité moderne, on se prépare à ne secourir que les *blessés russes* ! Comme si les blessés avaient une nationalité : comme si les blessés étaient autres que des blessés sans plus !

Nous aboutissons dès lors à un recul formidable vers les siècles passés. Et il faut bien avouer qu'il doit en être ainsi jusqu'à ce que les conquêtes « pacifiques » mais « armées » aient cédé la place à la Paix.

M. George Lynch rapporte, dans *The Path of Empire* une conversation qu'il eut avec un officier japonais. Celui-ci estimait possible de faire un jour des chinois, selon son expression, des *soldats de guerre*. L'expression n'est pas nouvelle : nous la retrouvons dans les vieux refrains occidentaux, et je me souviens d'un couplet vendéen qui la reproduit mélancoliquement :

« Voici le mois de mars venu
Soldats il nous faut partir en guerre
Pour être tous *soldats de guerre*. »

J'imagine qu'un Pacifiste pourrait prendre ce couplet pour texte d'une homélie internationale et dire à son auditoire en terminant : « Tant que vous serez citoyens de guerre, hommes de guerre, députés de guerre — et soldats, vous devrez arriver à être et vous serez toujours *soldats de guerre*, pour le bon plaisir des chefs, généraux, empereurs et aigrefins de tout calibre. Vous serez *soldats de guerre* contre des nègres, des jaunes... ou des blancs, jusqu'à l'époque où le mois viendra qui sera celui de l'*Amen* pacifique, réalisant les vœux formulés au dedans de vous-mêmes depuis le commencement des siècles et qu'il vous est possible — si vous le voulez bien et effectivement — de voir accomplis ! »

G. GILUNCY.

INTRODUCTION

La voie ferrée est le chemin de l'Empire ; celui d'aujourd'hui, plus encore celui de demain. En parcourant l'Extrême-Orient, la Corée, la Chine, la Mandchourie, la Mongolie, la Sibérie, le voyageur rencontre des voies ferrées toute récentes, les unes déjà terminées, les autres en construction : témoignage évident d'un genre nouveau d'invasion, — une invasion pacifique, sans effusion de sang, où luttent pour la possession du pays, de son commerce et de ses ressources, non des soldats mais des voyageurs et des ingénieurs de commerce.

Les brutales et ruineuses campagnes

d'hier ont fait place, provisoirement, à des méthodes de conquête plus civilisées.

L'Extrême-Orient déborde d'événements gros d'importance, maintenant plus que jamais. Erections d'empires, luttes pour l'Empire, mouvements d'émigration — tel ce grand trek *de la Russie vers l'Est qui a pris cette année des proportions gigantesques, — cession, pratiquement parlant, faite à la Russie des neuf cent mille kilomètres carrés de l'opulente Mandchourie, drapeau russe flottant sur la capitale de la Mongolie, invasion pacifique de la Corée par les Japonais—tous ces faits sont sur pied. — « N'entendez-vous pas le bourdonnement de ces immenses travaux ? » est-on tenté de demander, au retour, en débarquant à Londres. Mais le public est tellement assourdi par le tumulte et les querelles de la politique intérieure, que le bourdonnement est noyé dans un bruit qui, pourtant, et comparativement, ne semble être que l'effet d'une prise de bec au village !*

L'Orient possède une attraction subtile et merveilleuse qu'il faut connaître par expérience pour la comprendre, qu'on doit déguster avant que de l'aimer. Et ceux-là qui ont, une fois, connu l'Orient, ne cessent ensuite d'entendre les appels de sa voix grave, riche et sonore.

Si l'homme que les voyages ne lassent pas, l'homme qui se meut vraiment dans la vie de son époque, visite de nouveau l'Orient, il lui arrive d'avoir beaucoup à dire au public. Les Anglais, plus que tous autres, ont le devoir de s'intéresser aux mouvements et au progrès de ces pays : l'indifférence, l'ignorance des affaires d'Extrême-Orient sont cause en grande partie de la négligence actuelle de nos intérêts commerciaux ; cependant que nos concurrents marchent de l'avant sous la poussée d'une activité et d'une persistance inlassables.

Le chemin de l'Empire, le plus intéressant qui soit au monde, n'est autre que le chemin de fer transsibérien. Au cours du voyage, on

voit le grand tableau de l'Empire Russe s'aggrandir graduellement. On a tout d'abord l'impression d'un immense arrière-plan, semblable à un océan, perspective infinie de prairies, ou d'une piste formidable qu'assombrit la mélancolie des forêts primitives ; tandis que les pins couvrent les montagnes comme « l'ombre de Dieu », et que les fleuves roulent, comme Son éternité, vers leurs limites extrêmes, vers la mer Arctique. La majesté est oppressante de ces énormes cours d'eau dont la surface semble refléter la mystérieuse énergie du destin. Et le progrès des hommes paraît être, pour ainsi dire, l'Esprit même de ces eaux — autre cours d'eau lui-même, voyageant, sans arrêt, vers le soleil levant. Si l'arrière-plan est peint à larges et vigoureux coups de pinceau, il en est encore ainsi de tout le tableau. Rien de petit ; rien de mesquin ; comme il faut ici d'immenses ponts pour joindre les deux rives des fleuves, toute chose s'établit sur une échelle monumentale. C'est par mille et par million

que doivent ici calculer les bâtisseurs d'Empire. Les figures humaines qui occupent le premier plan sont en harmonie avec le décor, — des hommes aux larges épaules, aux poitrines développées, des soldats au pas formidable, des généraux portant toute leur barbe, chaussant des bottes à revers, et des femmes solidement plantées, aptes aux durs travaux des champs auxquels on les voit peiner, des femmes qui promettent une race de géants. Ces Russes sont de gros mangeurs, des ouvriers infatigables. Cela rentre aussi dans l'harmonie du plan. Le trait principal et caractéristique qui nous frappe chez ces peuples, c'est un certain état primitif, une certaine simplicité droite, encadrant leur vie. Dieu et le Czar sont des êtres dont on sent la présence perpétuelle dans tout le pays. Les dômes verts des innombrables églises, le son pénétrant des carillons de cloches, le chant austère des voix de basse des hommes, vibrant autour des nefs massives des cathédrales, les pieuses révérences devant les Images et les continuels

signes de croix, tout contribue à vous empêcher d'oublier que c'est ici la Sainte Russie. *Puis, au-dessus des casernes et des tours, au-dessus des monuments qui existent dans chaque ville et sont comme l'empreinte des pas du Czar actuel, alors que, czarewitch, il traversait ses Etats, on voit partout l'aigle bicéphale d'Ivan-le-Terrible. Dans chaque bureau public, à chaque station de chemin de fer, à l'intérieur de chaque établissement commercial, le portrait du czar voisine avec l'*icône *devant lequel brûle perpétuellement un cierge. Dès leurs premiers ans, les Russes savent qu'ils devront combattre et mourir pour leur Czar ; et son gouvernement paternel semble les traiter toute leur vie comme des enfants. Dans le grand mouvement d'émigration qui progresse au long du Transsibérien, véritable soupape de sûreté contre l'agitation révolutionnaire de la Russie proprement dite (alors qu'il s'établit en Sibérie une* plus grande Russie), *c'est le gouvernement qui les conduit, ces Russes, et qui leur donne la*

becquée durant le trajet; c'est lui qui leur concède des terres, leur donne des instruments de travail jusqu'à ce qu'ils soient définitivement installés dans leur nouvelle demeure d'Extrême-Orient. L'éclat de cette émigration, Soleil humain inondant le tableau, brille encore davantage par le contraste d'une ombre profonde. Sur ce chemin que parcourent, le cœur léger, les émigrants, se dirigeant vers le nouveau et libre logis qui les attend, on voit parfois passer un train aux fenêtres grillées, au travers desquelles on aperçoit des figures intelligentes, des traits d'intellectuels, des visages féminins, dignes de pitié, des faces de bébés qui rient malgré les barreaux et tendent leurs petits doigts vers leur naturel héritage de fleurs et de verdure. Mais la colonisation par les criminels, n'ayant donné que de mauvais résultats, un édit impérial de juin 1900 a changé le système d'exil et déjà s'est produite une colossale diminution dans le contingent des déportés.

La Sibérie se peuplera autrement.

A l'heure actuelle, le surplus annuel des naissances en Russie atteint le chiffre de 1.613.000. La population russe se double en soixante ans ; vers 1950, on comptera donc 135.000.000 de Russes de plus qu'à l'époque du dernier recensement, en 1897.

Entre le plan de campagne pacifique des Russes et les motifs qui ont inspiré aux Japonais l'idée de construire le chemin de fer de Fousan à Séoul, il est de nombreuses similitudes.

Le Japon marche aux mêmes résultats, ou presque, que la Russie.

Les voies ferrées qui se construisent en Chine ne sont pas moins intéressantes. Je serais le dernier à conseiller une politique de conquête en Orient. *Nous devons, là, faire des affaires et non acquérir des territoires dont le gouvernement serait pour nous un surcroît de charges. Nos efforts doivent se concentrer pour ouvrir des débouchés à notre commerce. L'œuvre de nos diplomates devrait tendre, plus qu'elle ne le fait, à favoriser nos intérêts*

commerciaux. Si la Chine était convaincue que les Puissances ne veulent plus d'autres territoires, on la verrait plus disposée à ouvrir ses portes au commerce. Quant aux trois provinces chinoises, la Mandchourie y comprise, que la Russie a maintenant et de fait annexées, s'il n'est pas trop tard, la pression diplomatique la plus énergique devrait exiger que cet immense et fertile territoire, dont nous ne réalisons pas entièrement les importantes ressources, soit ouvert au commerce du monde entier.

Quand on permet à la Russie de manquer à ses promesses les plus solennelles, une telle condition ne saurait être que la moindre des compensations à exiger d'elle.

Nulle voie plus étendue que le chemin de fer Transsibérien n'a été construit sur la planète. Il n'en est pas non plus une seule qui ait une importance égale dans ses effets probables. Nous pouvons maintenant voyager avec le plus grand confort de Piccadilly à Pékin en moins de vingt jours. Il n'en faut

auparavant, avaient cessé. La question de la Mandchourie, cependant, avait considérablement grossi. Ce pays, dont la possession oscillait encore dans la balance, il était indispensable de le voir. Il y avait aussi la Corée, une noix toute prête à être croquée soit par la Russie, soit par le Japon. Les deux pays se préparaient activement sinon à se battre, du moins à se tenir prêts aux dernières éventualités.

Le Royaume-Ermite, la Terre du Matin Calme, comme l'appellent eux-mêmes les Coréens, enveloppée dans les obscurités de son isolement, m'avait toujours attiré, comme particulièrement séduisante pour l'explorateur. J'avais hâte de voir ses habitants, vêtus de robes blanches, qui, à l'aube de la civilisation, apprirent aux Japonais à prier, à écrire, à peindre. Mieux encore, il y avait la Chine à revoir, la grande énigme terrestre, vaste et impénétrable, dont la fascination magnétique tient du prodige.

Finalement j'établis ainsi le plan du voyage projeté : le canal Coréen, d'abord, dont le Japon, dit-on, songe à faire un Bosphore asiatique —, puis Fousan, Chemulpo, Séoul, Chefou, Dalny — où je pourrais étudier les ressources commer-

ciales de la nouvelle cité des Tsars, de par décret, et d'où il me serait facile d'aller examiner la grande place forte, la base navale, Port-Arthur. Je décidai de me rendre ensuite à Takou et, *via* Tien-Tsin, à Pékin et de Pékin à Piccadilly par voie ferrée — sauf l'interruption de Calais à Douvres. Toutes mes précautions furent prises en vue d'un changement d'itinéraire. J'avais tout mon temps pour stopper *en route*, là où pourrait me retenir quelque sujet d'étude de haut intérêt.

La veille de mon départ, je fus invité à assister à la plus importante revue navale que le Japon ait encore vue. Les invités avaient reçu de minutieux avis imprimés ; ils devaient se réunir à 7 heures du matin à l'*Hatoba*.

La matinée était superbe ; mais la brume couvrait toute la baie de Kobé. Dans les rues conduisant au Bund, ce n'étaient que décorations ; profusion de branches fleuries de cerisiers, artificielles ou naturelles, sans qu'on pût les distinguer, rangées et festons de fleurs et de lanternes, disposées avec un goût parfait — qui, hélas, évoquèrent en ma mémoire, et par l'effet du contraste, les décorations de Londres pour le couronnement du Roi ! Les Japonais ont l'instinct de l'Art. On l'a

dit ; qu'il me soit permis de le répéter !

Passant sous un arc de verdure, je trouvai un groupe d'officiers et de *gentlemen* qui se tenaient sur le quai. Ces derniers avaient arboré la redingote et coiffé le chapeau de soie. Ah ! ces chapeaux ! Ce costume était de rigueur. Ayant laissé ma redingote en Amérique, j'avais dû en commander une à un tailleur chinois qui me la bâtit en douze heures. J'avais acheté aussi un nouveau chapeau. La partie supérieure de mon costume était un triomphe ; mais la partie inférieure me remplit d'épouvante à l'idée de ce qui *lui* arriverait inévitablement si j'avais, durant le jour, à m'asseoir selon la mode japonaise !

On échangea force révérences et saluts, tandis que les invités s'embarquaient sur des bateaux plats qu'on devait remorquer jusqu'aux navires.

Cependant la brume augmentait et nous ne pouvions rien apercevoir à deux mètres de nous. Les cloches, les sirènes, les cornets résonnaient de tous côtés.

Au bout d'un quart d'heure, le capitaine du remorqueur, qui semblait gouverner au hasard, fut complètement perdu. Nous ne pouvions retrouver notre navire. Le spectacle était peu



engageant de cette cargaison de bonshommes en chapeaux haut-de-forme, oubliés dans le brouillard grisâtre du matin, sur la surface limpide des eaux profondes. Et qu'adviendrait-il si nous ne pouvions gagner les navires? Un passager affirma que ces brumes duraient souvent des jours entiers. Rien à boire, rien à manger à bord. Dans notre esprit, se dressaient des visions lugubres où se tirait au sort le chapeau destiné à être la première victime. Une demi-heure s'écoula. Nous étions bel et bien perdus. Soudain, un point noir dans la brume : deuxième cargaison de chapeaux haut-de-forme, sinistres, silencieux, mélancoliques. Camarades de mauvaise fortune, ils s'approchèrent de nous. Ces chapeaux étaient plus fantastiques, plus fous encore que les nôtres ! De grosses têtes en supportaient de très petits, prodige d'équilibre ; des petits hommes disparaissaient sous d'énormes couvre-chefs. Chapeaux à *claque*, chapeaux au poil brossé à rebours, chapeaux datant de la Révolution, c'était une collection inouïe et sans fin !

Les deux bateaux stoppèrent.

Bientôt, à notre immense soulagement, le brouillard commença à se lever, les navires se

dit ; qu'il me soit permis de le répéter !

Passant sous un arc de verdure, je trouvai un groupe d'officiers et de *gentlemen* qui se tenaient sur le quai. Ces derniers avaient arboré la redingote et coiffé le chapeau de soie. Ah ! ces chapeaux ! Ce costume était de rigueur. Ayant laissé ma redingote en Amérique, j'avais dû en commander une à un tailleur chinois qui me la bâtit en douze heures. J'avais acheté aussi un nouveau chapeau. La partie supérieure de mon costume était un triomphe ; mais la partie inférieure me remplit d'épouvante à l'idée de ce qui *lui* arriverait inévitablement si j'avais, durant le jour, à m'asseoir selon la mode japonaise !

On échangea force révérences et saluts, tandis que les invités s'embarquaient sur des bateaux plats qu'on devait remorquer jusqu'aux navires.

Cependant la brume augmentait et nous ne pouvions rien apercevoir à deux mètres de nous. Les cloches, les sirènes, les cornets résonnaient de tous côtés.

Au bout d'un quart d'heure, le capitaine du remorqueur, qui semblait gouverner au hasard, fut complètement perdu. Nous ne pouvions retrouver notre navire. Le spectacle était peu

japonaise, qui s'étendait sur quatre longues lignes ; au delà, c'était le rivage et, comme arrière-plan, les montagnes, dont les pentes et les sommets s'enguirlandaient de touffes nuageuses, semblables à des gazes. Les milliers d'êtres superstitieux qui encombraient les rives de la baie, durent être profondément impressionnés par la transformation de la scène au moment où Mutsuhito Tenno, le dernier d'une lignée ininterrompue depuis deux mille ans, déployait son étendard d'« Empereur de la Terre du Soleil Levant. »

A 9 h. 30, exactement, l'*Asama* s'ébranla. Aussitôt tous les navires, japonais et étrangers, firent retentir une salve de coups de canon. Le *Meyako* et le *Chihaya* suivirent l'*Asama*, qui lentement, délibérément, défila entre les lignes. Devant le *Glory*, battant pavillon de l'amiral anglais, l'Empereur fut salué par trois vivats britanniques, et, comme les Japonais ont pris notre marine pour modèle, chacun de leurs vaisseaux salua à son tour par trois acclamations, trois *Ho hoi* (Honorablement, salut).

Il y avait quatre rangs de vaisseaux, y compris les navires étrangers. La flotte japonaise jaugeait 220.000 tonnes.

A l'extrémité du second rang, on voyait le *Chiayuen*, bâtiment pris aux Chinois, superbe trophée de guerre pour cette jeune flotte !

En défilant entre ces lugubres engins de mort, l'esprit restait frappé des choses prodigieuses accomplies par ce peuple depuis trente ans. Et, dans le cerveau de cet homme, debout sur l'*Asama*, quelle revue rétrospective devait avoir lieu ! Derrière l'empereur, on apercevait le marquis Ito, à qui cette flotte, plus qu'à tout autre, devait son existence. Ce dut être une orgueilleuse journée, pour lui et pour tous ceux qui travaillèrent ensemble à cette vaste révolution ou transformation.

L'*Asama* avait jeté l'ancre ; les acclamations retentissaient partout ; on distinguait, pétaradant comme des coups de canon, les *Hoch* Allemands.

Les hôtes du *Chihaya* furent priés de prendre place sur le pont autour de longues tables ornées de fleurs de cerisiers. Les capitaines étrangers et japonais se rendirent à bord de l'*Asama* et furent présentés à l'Empereur. Des banquets suivirent, sur l'*Asama* et l'*Isumo*. Le prince Higashi Fushimi présida ce dernier.

Le gaillard d'arrière était couvert d'une tente décorée de glycines artificielles ; des cerisiers en fleurs l'entouraient. On se fut cru dans un jardin à thé japonais. Mais comment donner une idée de l'animation, du pittoresque de la scène ? Imaginez les uniformes rutilants des officiers, les reflets de leurs nombreuses décorations ; le bruit de la musique militaire ; et l'arrière-plan des eaux pétillantes de la baie, celle-ci tachetée partout maintenant de toutes sortes de barques, portant des gens en liesse, et où les robes chatoyantes des geishas formaient comme des étendues de couleurs radieuses.

Maître de lui-même, impassible, digne et impénétrable, tel on voyait ce petit homme à la barbe noire, l'Empereur. Il parlait peu à ceux qui lui étaient présentés et se tenait plutôt à distance, enveloppé dans l'importance semi-sacrée dont chacun l'entourait.

Au banquet, il lut un discours, immédiatement communiqué à toute la flotte.

Les hôtes furent priés d'emporter une partie des décorations et une tasse en guise de souvenir. Chacun s'en fût, chargé de fleurs, de lanternes et de drapeaux.

Le peuple japonais devra débourser la somm
de 99.860.305 yens pour couvrir les dépense
croissantes de la marine de 1903 à 1904 et crée
ainsi une force additionnelle de 85.000 tonne
en navires de guerre, croiseurs et torpilleurs.

Le Japon aura alors une puissance navale d
335.000 tonnes. Actuellement, sa marine com-
prend 30.280 hommes d'équipage avec une ré-
serve de 4.000 hommes. Qu'il aille ou non au deli
de ce que lui commandent ses ressources, c'es
une question qui a donné lieu à certaines discus
sions. Mais l'expansion de la marine jouit d'un
immense popularité dans tout le pays.

Après la Revue, l'Empereur se rendit à
Osaka pour y ouvrir l'Exposition. La Revue
montrait les forces et les capacités maritimes du
Japon. L'Exposition, de son côté, fut la splendide
démonstration de ses facultés commerciales.

L'Exposition était admirablement disposée
Dans la Section industrielle, des subdivisions
comprenant les différentes villes ou districts,
donnaient une idée parfaite des spécialités et
industries caractéristiques des localités du Japon.
L'intérêt le plus accentué de l'Exposition venait
de ce qu'elle reflétait exactement la vie du



peuple, dans sa période actuelle de transition. Partout se montrait l'influence occidentale, qui, reconnaissons-le, n'était pas toujours heureuse. De gigantesques annonces vantaient avec tapage l'excellence de la bière et un formidable tonneau de cè liquide envahissait jusqu'à la section artistique.

Ici, la galerie de tableaux souffrait des envois d'un certain nombre d'exposants qui revenaient de Paris avec une maigre teinte d'art français qui détruisait leur originalité, sans la remplacer encore.

La chute d'eau était aussi une institution occidentale qui faisait la joie et provoquait l'enthousiasme des petits Japonais; il y avait foule aux alentours; chacun attendait pendant des heures pour pouvoir admirer la chute d'eau. Quelques bateaux étaient chargés de jeunes filles, revêtues de brillants *Kimonos*, et le tableau était amusant de les voir se précipiter pour la descente avec des cris qui eussent pu rivaliser avec ceux d'Earl's Court.

La Section coloniale donnait une excellente idée des tendances japonaises à développer et encourager l'émigration.

L'Exposition de Formose était en cela particulièrement intéressante et montrait l'étendue de son champ pour l'exercice des énergies surabondantes du pays — tout au moins pendant des années encore. A noter aussi la Section des machines, témoignage impressionnant des merveilleux progrès et de la somme de travail réalisés par le Japon.

En partant de Kobé nous nous dirigeâmes vers Moji, en passant par la mer intérieure.

C'est le plus exquis voyage de son espèce que je connaisse au monde.

De l'autre côté du port est Simonoseki, où fut signé le célèbre traité. La place est fort bien défendue par des forts surmontant les collines escarpées qui l'entourent.

Je réussis à pénétrer dans l'un d'eux, et je trouvai toute la garnison manœuvrant les gros canons qui, de cette hauteur, doivent avoir une portée considérable.

Les soldats japonais semblent être perpétuellement, à l'exercice, en manœuvres, ou en marche. Je ne crois pas que les troupes d'aucune autre armée puissent travailler autant.

Le lendemain, nous étions à Nagasaki, bondée



de navires, comme d'habitude, y compris, cette fois, trois navires de guerre russes. Dans l'arsenal, deux croiseurs en construction. Nagasaki est une importante station de charbon. Les femmes, comme les hommes, prennent part aux travail, se rendant en chaland aux navires, remplissant et se passant les paniers de charbon avec une prodigieuse rapidité.

Jadis on assistait à un curieux spectacle : hommes et femmes se déshabillaient en public et, complètement nus, se jetaient à l'eau. Cette pleine-eau... sans voiles n'est plus admise. A Nagasaki même, où fut promulgué le décret ordonnant de porter un costume pour se baigner, un Japonais ôta le dit costume en sortant de l'eau et se rendit à sa maison, située à un quart de mille, revêtu seulement de l'innocence d'un cerveau qui avait entrepris de résister à la loi !

Notre navire contenait beaucoup de Japonais se rendant en Corée. On sait les efforts du gouvernement pour encourager l'émigration Coréenne. Une loi récente oblige tout navire se rendant du Japon en Corée à transporter soixante et dix hommes et trente femmes. Parmi les passagers de notre bâtiment, il y avait plusieurs fa-

milles d'émigrants, quelques femmes allant rejoindre leurs maris, déjà installés, deux ingénieurs et un *gentleman* représentant la Compagnie Mitsui, qui allait encaisser ou essayer d'encaisser la somme de £ 15.000 (1) du gouvernement coréen pour la vente d'un vaisseau destiné à constituer la marine de la Corée. Tous les Japonais, qui se trouvaient à bord, appartenaient, sous une forme ou sous une autre, à la grande armée d'invasion et d'occupation pacifiques qui tente tranquillement d'absorber la Corée dans l'Empire du Japon.

(1) Voir à la fin du volume le tableau comparatif des monnaies et mesures françaises, anglaises, russes et chinoises.

CHAPITRE II

LA ROUTE DE L'EMPIRE A TRAVERS LA CORÉE

Le peuple vêtu de blanc. — Les jolies prêtresses. — Le chemin de fer japonais. — Méthodes modernes de conquête. — Sous quel drapeau ? — Une ville qui s'élève. — Les prêteurs japonais. — Un naufrage et un sauvetage. — Le triste Séoul. — Les magiciens Coréens. — La cloche dont la voix contient le cri plaintif d'un enfant. — Un curieux *match* au fusil. — Le Jubilé retardé. — L'éternel blanchissage.

Le Royaume-Ermite est le plus étrange de tous les pays. Ce fut par une matinée délicieuse que nous nous réveillâmes dans la rade de la petite ville de Fousan. L'eau calme du port avait le bleu profond de la Méditerranée et la montagne rappelait, par sa forme, les pentes du Vésuve.

2

Des jonques charmantes étaient nichées dans un port artificiel, près du rivage, et des sampans se balançaient autour de notre bâtiment. La scène était caractéristique : dans les sampans, dans les jonques, à terre, tous étaient vêtus de blanc et sur ce blanc tranchaient les hauts chapeaux coniques, à larges bords. Par cette matinée claire et ensoleillée, les Coréens se détachaient avec éclat sur les champs de verdure et les brunes falaises. On pouvait les voir de très loin et, sur les sentiers, ces petites formes passant et repassant, avaient l'apparence d'une foule de blanches fourmis. On célébrait une fête bouddhiste. Des drapeaux égayaient les maisons et les temples étaient décorés. Dans un groupe de pins, au sommet d'une colline, je vis un des rites les plus intéressants et les plus pittoresques du culte coréen : les premiers fruits de la terre, les melons, le riz, les épis de blé et les fruits de la mer sous la forme de beaux poissons, et jusqu'à des oiseaux étaient offerts par les soins des prêtres. D'exquises petites prêtresses ou nonnes bouddhistes prenaient part à la cérémonie. Les vêtements flottants des assistants produisaient comme une lumineuse gaîté, éthérée, brillante et translucide.



Les hommes gardaient un aspect serein, placide ; ils s'avançaient d'un pas majestueux, fumant leurs longues pipes ou bien assis, les genoux proéminents, par suite des étriers très courts, sur le dos des ânes ou des poneys minuscules. Plusieurs Coréens avaient un serviteur pour conduire leur monture. Ceux-là prenaient un air de dignité et d'importance, poussé jusqu'à l'extrême. Une large route conduisait le long de la falaise, de la ville japonaise à la cité coréenne, proprement dite, située à un mille, sur la gauche. Près de l'endroit, s'étendaient les casernes japonaises. Et sur le champ de manœuvres qui allait jusqu'au rivage, les soldats faisaient l'exercice ; de nombreux Coréens les entouraient, spectateurs intéressés mais très calmes. Les troupes exécutaient tous leurs mouvements — simulant une attaque, se déployant en ordre dispersé, tirant individuellement, avançant par sections au pas de course et finissant par charger à la baïonnette avec des hurlements, comme s'ils eussent voulu embrocher des Moscovites imaginaires.

On peut voir en Extrême-Orient progresser deux sortes d'invasion ou de conquête d'un pays, sans parallèle dans l'histoire du monde. Je fais

allusion à l'invasion de la Corée par les Japonais et à l'annexion de la Mandchourie par la Russie. Ce mode de conquête sera, de toute probabilité, suivi par d'autres nations à mesure que la terre deviendra de plus en plus peuplée et la puissance de l'argent de plus en plus grande. Je puis m'imaginer le voir appliquer, par exemple, dans l'avenir, par les Etats-Unis, aux Républiques Sud-Américaines. La méthode demande de l'argent, mais moins que la guerre, et les résultats, s'ils sont plus lents, demeurent plus complets et plus satisfaisants.

Les missionnaires furent les pionniers conquérants de la plupart des nations occidentales. Leur martyre occasionnel servit d'excuse pour l'annexion brutale des territoires.

Avec la nouvelle méthode des Japonais et des Russes, une ligne de chemin de fer devient le pionnier de la pénétration, après une certaine reconnaissance, pour ainsi dire, opérée d'abord par des émigrants entreprenants.

Les Japonais ont construit et possèdent la ligne de chemin de fer de Chemulpo à Séoul ; ils bâtissent la voie de Fousan à Chemulpo et sur cette route se trouve le terrain principal de leur

pénétration, avide d'acquérir encore et toujours. Fousan sera le point terminus sud de ce système de chemin artériel qui sera ouvert au commerce avant dix-huit mois. C'est le port le plus proche du Japon, port naturel et parfait où tous les vaisseaux de guerre de l'Orient pourraient trouver un mouillage sûr.

Des milliers de Coréens y travaillent, sous la surveillance japonaise; on bâtit des quais, des jetées, afin que les navires puissent charger et décharger directement. De profonds creusages et de nombreux tassements sont ici nécessaires; mais le travail se fait bien et coûte peu. Le même travail se poursuit sur une échelle beaucoup plus considérable à Dalny, point terminus du chemin de fer transsibérien.

Fousan est, naturellement, destiné à devenir une ville d'une extrême importance, dès que fonctionnera le chemin de fer et qu'augmentera le commerce du port. En prévoyance de quoi, les Japonais ont réussi à acheter tous les meilleurs emplacements qui touchent à la voie ferrée et déjà, près du point terminus, au centre même du port, une ville japonaise imposante a surgi. Aux alentours, les constructions font de rapides pro-

grès, et des rues larges et longues se bordent de fondations en pierres, surmontées des charpentes des maisons de bois qui, achevées, doubleront l'étendue actuelle de la ville.

Vous ne trouverez plus aujourd'hui à acheter un emplacement pour une habitation ou pour un magasin ; tout est entre les mains des Japonais.

Il y a bien eu de nombreux édits, promulgués de temps à autre par l'empereur et interdisant aux étrangers d'acquérir des terrains en Corée. Mais, ainsi que beaucoup d'autres lois du gouvernement de ce curieux pays, ils ne semblent pas avoir acquis d'autorité effective. Les Japonais possèdent à peu près un tiers de la propriété immobilière à Séoul, près de la moitié à Chemulpo, et une portion considérable dans trois des autres plus grandes villes. Le Coréen, règle générale, est un individu imprévoyant qui vit dans un état d'impécuniosité chronique. Il est toujours disposé à contracter un prêt et, pour ainsi parler, à n'importe quelle condition.

Qu'il vienne à rencontrer un prêteur qui lui offre — disons 5 à 600 yens, et la tentation est absolument irrésistible. Les titres de maisons et

de terrains sont des pièces transférables. La possession du titre avec la prise de possession du terrain fait, d'après la loi, le prêteur propriétaire.

Le Coréen accepte, par exemple, un prêt de six mois. Plein de confiance, insouciant plutôt, il promet de payer à l'échéance. Celle-ci s'amène et avec elle le Japonais qui a en mains, en garantie, le titre de propriété. L'argent n'est-il pas prêt? Tout d'abord, le Japonais se contente de forts intérêts. Mais il ne s'en tient pas là et, tôt ou tard, s'implante dans la maison, fait appeler la police et chasser le Coréen. Rien d'étonnant, par conséquent, si dans le peuple couve une haine profonde pour les Japonais. Mais à quoi peut servir cette haine? Les Japonais ne sont venus que pour rester. Ils veulent être les maîtres. Et ils sont, de fait, des maîtres très sévères.

Et voici que se pose la question intéressante entre toutes : qui finira par garder la Corée? Les Russes ou les Japonais? Telle est la question critique, l'ossature de la discorde prochaine qui troublera l'atmosphère orientale. Cette péninsule intéresse particulièrement le correspondant militaire. Car elle sera, évidemment, un champ de

combats furieux et plus critiques encore, et ce, dans un avenir prochain.

Si l'on recueille sur les lieux, les opinions des gens, on les trouve unanimes, claires et emphatiques. Les Japonais, ou ceux qui penchent vers eux, sont unanimes à exposer avec clarté et emphase que la Corée doit être, peut être et sera sous les lois japonaises et sous nulles autres. Les Russes et ceux qui leur sont sympathiques, sont également très convaincus que la Corée ne sera jamais annexée au Japon. Et si on leur pose cette question : « La Russie prendra-t-elle la Corée ? » Ils répondent alors par un haussement d'épaules et un regard goguenard, avec un soupçon de joyeux petit clignement de l'œil. Ils peuvent attendre, ces Russes; ils savent comment attendre. Et, en récompense, toutes choses semblent leur tomber dans les bras, dans cette partie du monde.

L'étendue de la Mandchourie est exactement le double de celle du Japon. Dans la plus large acception du terme, au point de vue des affaires politiques pratiques, la Russie a dès maintenant annexé la Mandchourie. Son annexion est le triomphe du *bluff* diplomatique. Les Occidentaux

n'ont pas la moindre idée du riche *Jack-pot* que les Russes ont gagné dans cette partie de poker internationale. Les ressources minières de la Mandchourie, telles qu'on les connait d'après les exploitations superficielles déjà faites, sont tout simplement stupéfiantes.

Rien que dans la première partie du xxe siècle, la Mandchourie charriera plus de richesses à Saint-Pétersbourg que l'Inde n'en enverra à Londres.

Il semble que les *imitatifs* Japonais aient voulu en Corée se guider sur les Russes en Mandchourie. Ils suivent ici leur exemple.

Ajoutons que s'il est une chose dont les Japonais aient raison d'être fiers au superlatif, c'est de leur département des Renseignements. Ils peuvent aisément battre les Russes en fait d'espionnage. Depuis longtemps leurs espions suivent les Russes à la trace, tant ici qu'à travers la Mandchourie, de telle sorte que Tokio est aussi bien informé sur chaque mouvement russe que Saint-Pétersbourg. Les Japonais viennent justement de compléter une grande carte qui, j'en suis certain, leur donne plus de détails sur ces pays — peut-être avant longtemps, terres de

« champ de bataille », — que tout ce que les Russes peuvent avoir entre les mains.

Examinons donc la situation au point de vue de ce qu'on nomme communément le bon sens et avec les idées de justice de l'homme blanc.

Nous ne devons pas oublier d'abord que les Japonais virent Port-Arthur leur échapper au moment où la loi de la victoire leur donnait tous les droits à le posséder. Sous la pression moderne des faits, les Coréens ne peuvent continuer à demeurer indépendants dans ce monde encombré, où le droit n'est pas une défense contre la force. En ce qui regarde les denrées alimentaires, le Japon, jusqu'à un certain point, dépend de la Corée.

En toute conscience, la Russie possède assez de territoire. Pourquoi le Japon n'aurait-il pas la Corée ? Les mêmes améliorations qui font l'orgueil de notre civilisation se remarquent aussi bien en Corée, sous l'influence japonaise, qu'en Mandchourie, sous le contrôle direct de la Russie : des rues larges et propres, des chemins de fer, des fils télégraphiques, de la lumière, un vrai service d'eau, un drainage en proportion. Ce sont là quelques compensations alors même que le vol du territoire est admis.

Pour protéger leur chemin de fer et ostensiblement, le Japon a un millier de soldats en Corée. L'armée coréenne a été réorganisée, instruite et équipée sous la surveillance japonaise; en réalité, il est parfois difficile de distinguer les soldats coréens des troupes du Mikado. Commodité de plus pour les temps à venir, ainsi que me le disait un gentleman japonais, puisqu'aussi bien l'exercice militaire et l'uniforme auront tout préparé pour changer l'armée coréenne en autant de régiments japonais.

Les Coréens feront-ils jamais des soldats propres à soutenir une guerre sérieuse ? La question est tout au moins problématique. Mais on ne peut savoir ce que produit l'entraînement.

Il y eut ici, récemment, un curieux match au fusil entre un groupe composé des membres des légations d'une part et, de l'autre, des soldats Coréens. Les premiers étaient très forts et tiraient remarquablement. Sur un maximum de 100, deux d'entre eux enregistrèrent 95 points et les plus faibles ne furent guère en arrière. Mais, à leur grande joie, les Coréens les battirent à plates coutures. Trois d'entre eux atteignirent le maxi-

mum ; le plus faible alla jusqu'à marquer 90 points.

S'ils le possédaient, les Japonais accompliraient probablement de grandes choses dans ce pays. Les Coréens ne manifestent aucune intention de progresser ou de sortir d'eux-mêmes de cet isolement d'ermite. Ils seront identiques dans cent ans à ce qu'ils ont été depuis un ou deux mille ans.

La grande et discrète conquête par le rail et le télégraphe, aidée par le pouvoir de l'argent, est lente, mais sûre. Quand le temps sera venu, ce ne sera plus qu'une question de détail que de déployer le pavillon japonais et peut-être ne rencontrera-t-elle d'autre forte opposition que du côté de la Russie. Et peut-être encore que la Russie sera assez occupée par ailleurs !

Un séjour de quarante-huit heures à Fousan me permit de visiter quelques villages environnants. Rarement ai-je vu de demeures aussi primitives, aussi malpropres. Les maisons, avec leurs murs de terre, sont entassées les unes sur les autres sans qu'on ait essayé de tracer des rues entre elles. Les routes sont des chemins de traverse sinueux. S'étendre sur des nattes, fumer dans de longues pipes et jouer à une sorte de jeu de domino,

telles sont les principales occupations masculines. Les femmes paraissent se consacrer surtout au lavage des vêtements blancs des hommes.

De Fousan à Chemulpo, il nous arriva de sauver l'équipage d'un navire chinois naufragé. Quatre jours auparavant, un petit navire de cabotage, chargé de bambous, avait été démâté; en tombant, les mâts avaient emporté les bastingages et balayé tout le pont. Les pauvres diables n'avaient plus ni eau ni provisions. Nous fûmes près de passer sans les voir. Ils étaient six qui, juchés sur le château d'arrière, seule partie non submergée du bâtiment, attirèrent notre attention en agitant un grand pavillon. Nous envoyâmes une chaloupe pour les recueillir. Au moment où la chaloupe allait revenir, nous vîmes un bon vieillard se précipiter de nouveau vers l'épave. Il avait oublié son parapluie!

Chemulpo est d'aspect beaucoup plus européen que Fousan. Les constructions solides en pierres et en briques sont nombreuses et le quai qui touche à la station du chemin de fer est excellent. Les habitants forment un curieux mélange où prédominent les Japonais. Les meilleures maisons des environs sont celles des missionnaires, état de

choses qui s'applique à tout le pays, d'après ce que j'ai vu moi-même.

C'est à travers un pays onduleux et sans intérêt que s'effectue le trajet jusqu'à Séoul. Je voyageais sous une pluie battante et il est difficile d'imaginer rien de plus lugubre. Il faut reconnaître que le costume des indigènes est, *en soi*, à l'abri des averses. On sait que le Coréen chérit particulièrement sa haute coiffure, dépourvue de fond et à travers laquelle on aperçoit une toque. La malheureuse serait irrémédiablement perdue si la pluie venait à l'atteindre. Aussi chaque Coréen porte-t-il dans sa manche une espèce de petit éteignoir qui se ferme comme un éventail. Les jours de pluie, *cela* se met sur le grand chapeau. Le Coréen porte encore une veste en toile ou en papier huilé, et, pour plus de sécurité, un parapluie en papier huilé qui surmonte et protège le tout.

Le chemin de fer longe les murailles de Séoul et a son point terminus en dehors, près de la porte Sud et de l'Hôtel du Chemin de fer, établissement élégant et solitaire, occupé par un ex-missionnaire et sa famille. Il fut le quartier général des chercheurs de concession qui envahirent

Séoul, il y a quelques années, et reçurent de rigoureuses leçons de patience par suite des habituels délais orientaux.

Un nouvel hôtel, plus important, est maintenant en voie de construction et les visiteurs seront sûrs d'y trouver un excellent intérieur européen. A Fousan, par contre, il est un délicieux hôtel japonais, perché sur une colline et cerclé d'exquis jardins.

La muraille qui borne la ville a une apparence infiniment plus primitive que les monuments plus importants mais similaires qui existent en Chine.

En entrant — ô rencontre absurde et incongrue ! — je vis un tramway électrique. Il s'arrêta à une petite station. Les voyageurs descendirent et furent remplacés par une foule qui, à Séoul, est l'équivalent de celle qui, par un temps de pluie, attend l'omnibus à Piccadilly-Circus. Les Coréens paraissent s'accommoder fort bien des tramways électriques, nonobstant l'opposition qu'ils firent à leur construction.

A peine le tramway fut-il reparti, que je m'aperçus de l'erreur où j'étais tombé en ne le prenant pas ! Les rues de Séoul sont plus mau-

vaises encore que celles d'une ville chinoise. Si je ne fus pas renversé à chaque pas, je ne le dus qu'aux vigoureux efforts gymnastiques du coolie qui me suivait. Il y a bien une large rue qui traverse la cité. Mais les ruelles qui l'entourent sont étroites et d'une malpropreté indescriptible. La semaine précédente, de grandes fêtes devaient avoir lieu à Séoul en l'honneur du jubilé de l'empereur. Elles furent renvoyées à l'automne. Les préparatifs étaient menés sur une vaste échelle et déjà 80.000 dollars avaient été dépensés, sans compter ce que les fonctionnaires avaient pu empocher. Quelques-uns de ces chiffres ne manquent pas d'intérêt. La Corée n'ayant pas de marine, il lui était impossible de répondre aux saluts des navires de guerre étrangers qu'on attendait. Le gouvernement coréen acheta donc un vieux bâtiment, construit en Angleterre seize ans auparavant, et l'aménagea militairement. Et voilà mes Coréens prêts à répondre à tous les saluts possibles ! En réalité, le représentant de la Compagnie qui avait voyagé avec moi, dut se contenter d'une somme considérablement réduite après avoir passé plus de deux mois sans pouvoir l'encaisser !

60.000 dollars ont été dépensés pour une salle de banquet à laquelle un grand nombre de Chinois ont travaillé jour et nuit. Mais la salle était d'une. solidité extrêmement douteuse, et les ministres étrangers se félicitent maintenant de n'avoir pas à y pénétrer ! On importa des coupés et des chevaux européens; mais aucun véhicule, construit à l'étranger, ne pourrait résister au mauvais état des chemins. Les coupés sont actuellement à vendre.

Il devait y avoir une grande *garden-party* ; cinq cents personnes devaient y être invitées. Mais les nombreux pavillons qu'on construisait à cette intention furent abandonnés avant d'être achevés. Des travaux de toute sorte pour l'embellissement de la ville furent interrompus lorsque la petite vérole se déclara dans le palais impérial et que Li-Hun, fils de la Princesse Om Young, fut atteint. La maladie de Li-Hun donna lieu à d'extraordinaires démarches.

Bien qu'il y eut un docteur européen attaché au palais, il ne fut ni appelé ni consulté. Mais, par contre, tous les plus célèbres sorciers, docteurs indigènes et magiciens, furent convoqués

de tous les points de l'empire. Une véritable débauche de magie eut lieu au palais.

La capitale observa religieusement les prescriptions et les ordres des magiciens. Tout mouvement violent était supposé irriter davantage le mauvais esprit de la maladie. On ne releva donc plus les gardes que lorsqu'ils étaient sur le point de tomber d'épuisement. Les travaux s'arrêtèrent net, les docteurs ayant déclaré que chaque coup de marteau devait occasionner une marque de petite vérole sur le visage du malade.

La température ne semblait guère inquiéter les Coréens. Tous les soirs et quel que fût le temps, une foule de gens, appartenant aux classes les plus pauvres, s'assemblaient aux portes du palais d'où, de temps à autre, leur étaient jetées des aumônes propitiatoires sous la forme de menue monnaie. Ces pauvres gens constituaient des groupes d'êtres humains grotesques et bariolés. Les uns portaient le chapeau national et les petits éteignoirs protecteurs. D'autres arboraient des imperméables en papier huilé. Certains avaient des parapluies en papier. Leurs vêtements lâches et humides claquaient lugubrement, alors qu'ils se poussaient pêle-mêle vers les portes ; et une

formidable bousculade se produisait quand tombait l'orage des aumônes. La grande cloche en bronze, située au centre de la ville, sonnait à de longs intervalles et grondait, triste et morose. C'est une des plus grandes cloches du monde. Quand elle fut fondue une première fois, elle avait un son aigu et fêlé. Les magiciens furent consultés. Ils déclarèrent que la cloche ne sonnerait pas avant qu'un enfant vivant ne lui eut été donné. On refondit donc la cloche et dans le mélange en fusion un bébé fut jeté. Les Coréens affirment que, dans la voix de la cloche, il est possible, depuis lors, de distinguer la plainte d'un enfant.

On devine bien que la maladie impériale fut une excellente excuse pour le renvoi des fêtes coûteuses. Les fonds avaient été fournis par le peuple, et la plus grande partie des achats nécessaires, depuis le champagne et les objets d'importation étrangère jusqu'à la flotte, représentée par un unique navire, avaient été effectués. Les fonctionnaires avaient tous touché leurs très belles commissions et, d'après mes informations personnelles, l'argent liquide était épuisé.

Un mot encore à propos du palais qui s'achemine rapidement vers la ruine. Ce fut là que se

déroulèrent les scènes du meurtre de l'impératrice. Les circonstances de la tragédie ressemblent étrangement à celles qui acccompagnèrent l'assassinat du roi et de la reine de Serbie : même serment meurtrier au palais ; même trahison des gardes (sauf quelques-uns qui expièrent par la mort leur fidélité) ; même chasse désespérée à travers les appartements jusqu'à ce qu'on eut trouvé et poignardé l'infortunée impératrice.

Tout dernièrement un mouvement se dessina en Corée en vue d'un changement dans le costume national, qui est entièrement blanc. Mais le décret fut révoqué et la proclamation de l'Empereur, ordonnant le blanc, couleur du deuil, jusqu'à ce que le crime fut vengé ou effacé, reçut l'unanime approbation de la nation.

Ces vêtements blancs sont une des plus extraordinaires coutumes de l'étrange pays.

On conçoit facilement qu'avec des rues couvertes de plusieurs centimètres de poussière ou de boue, il soit indispensable de laver fréquemment ces costumes virginaux ! En réalité, le blanchissage est perpétuel. Et on n'entend que le bruit incessant des bâtons, remplaçant ici le fer à repasser, et donnant aux vêtements le même poli.



CHAPITRE III

LA TERRE DU MATIN CALME

L'Europe rapprochée. — Les concessions de bois. — Un *casus belli* éventuel. — En explorant des sentiers. — Les jeunes chanteuses. — Les magnifiques « Yang Bans ». — Mon chapeau. — Rapacité officielle. — Un champ pour les missionnaires. — Troubles parmi les convertis. — Le droit d'extraterritorialité. — Les habitants des villas. — Si le Christ venait en Corée.

Le Transsibérien aura un effet considérable : il ouvrira ce pays isolé; il le mettra à dix-sept jours et demi de Londres.

Mais voici déjà des désaccords qui se produisent entre Russes et Japonais sur la question du service télégraphique. La ligne de Fousan à Séoul appartient à ceux-ci. Ceux-là en cons-

truisent une autre et viennent d'émettre une prétention pour le moins extraordinaire : ils demandent que le service de la ligne japonaise soit interrompu jusqu'à ce que la ligne russe soit achevée.

Autre sujet de discorde beaucoup plus important : les concessions de bois au nord de la Corée. La Russie déclare les avoir obtenues en 1896, lorsque l'Empereur s'était réfugié à la légation russe.

Pour exploiter ces concessions et abattre le bois qui couvre les montagnes de la frontière du Nord-ouest, une compagnie s'est formée sous les auspices de la Banque Russo-Chinoise.

Pour de telles spéculations, la Banque rend de grands services à la Russie car elle agit au nom du gouvernement et supporte des entreprises qui paraîtraient plus sérieuses et grosses de conséquences si elles étaient directement conduites par le gouvernement en personne.

Poursuivant cette idée (et la mettant en pratique avec un si vif succès dans l'affaire du chemin de fer Mandchourien) la Russie prétendit alors que les bûcherons avaient besoin d'une garde militaire pour les protéger contre les bandes

de maraudeurs et de voleurs qui, d'après les compte-rendus alarmants de la presse moscovite, infesteraient le pays.

Les Japonais, eux, disent que lesdits bûcherons sont en réalité des soldats et qu'aucune raison ne milite en faveur d'une garde défensive.

Il y avait là une jolie petite partie à jouer. Mais les Japonais font de leur mieux pour la gâter.

Troupes militaires pour protéger le chemin de fer; troupes militaires pour défendre les bûcherons; et si une concession des mines était, d'aventure, accordée, les mineurs n'auraient-ils pas besoin, eux aussi, d'une troupe militaire pour veiller à leur sauvegarde? Et là où les Russes auraient acquis des droits de pêche, les pêcheurs ne pourraient-ils pas à leur tour exiger la protection de la force armée et l'établissement de postes de sentinelles le long du rivage? Et ainsi de suite!

Les troubles qui fermentent entre le Japon et la Russie peuvent d'un jour à l'autre aboutir à une crise provoquée par des brouilles d'aspect peu important comme l'affaire des concessions ou comme celle de la ligne télégraphique.

Pour le voyageur, il est évident que les deux

Puissances se préparent activement aux pires éventualités.

C'est ici que doit venir tout homme possédé par le désir d'explorer un pays situé en dehors des chemins battus par les touristes.

Le décor et le climat sont délicieux pendant le printemps, l'été et l'automne; les habitants sont la bienveillance et la politesse même pour les étrangers.

Inutile d'ajouter, par contre, que le visiteur ne doit pas s'attendre à du « confort ». Mais c'est là la carte à payer pour les délices qu'on éprouve à s'aventurer à travers une contrée que les Européens n'ont que rarement — ou jamais — visitée.

En un sens, cependant, les habitudes et les mœurs de ces peuples primitifs sont empreintes d'une civilisation originale, très développée et complexe; elles offrent donc un terrain d'études des plus intéressants. Là, point ou très peu, de ces caractères exclusifs et morbides, de ces haines de l'étranger que l'on rencontre chez les Chinois. Les Coréens sont hospitaliers, aimables et serviables. Les « Yang Bans » eux-mêmes sont gracieux envers l'étranger. Extrême-

ment curieux, ces « Yang Bans » ou nobles. Ils ne font absolument rien. Ils considèrent comme du plus mauvais goût le fait de s'occuper à quoi que ce soit. Leur pipe même doit être portée par un serviteur. Celui-ci conduit le cheval, soutient le « Yang Ban » sur sa selle ; et tout un cortège suit le beau seigneur, quel que puisse être le but de ses déplacements.

Les danseuses coréennes sont à peu près identiques aux geishas japonaises ; au reste, presque toutes les institutions et coutumes de la Corée ont leur contrepartie en Chine ou au Japon, phénomène naturel si l'on considère que la civilisation de celle-là atteignit celui-ci en passant par la Corée.

J'explorai avec intérêt une partie du charmant pays.

Un jour, me trouvant dans une ville, j'aperçus une bande de Coréens fumant paisiblement à côté d'un stock de chapeaux étalés sur des mâts. L'emplette me tenta. Comme j'essayais une coiffure une foule se groupa autour de moi. Les visages des spectateurs réfléchissaient, miroir vivant, mes essayages. Une centaine de personnes m'avaient déjà aidé à choisir mon chapeau quand

j'abordai la question du prix. Le vendeur demanda d'abord douze yens. Cette prétention souleva un murmure de dérision dans la foule. Je répliquai en offrant *un yen!* Le vendeur descendit aussitôt à huit. Je montai à mon tour de quelques yens. Bref, en menaçant d'aller faire ailleurs mon emplette, j'amenai mon homme à la somme de quatre yens. La foule paraissait m'être sympathique. Elle manifestait son approbation chaque fois que j'obtenais une diminution.

Nous tombâmes enfin d'accord pour trois yens. Mais alors le vendeur fit une dernière tentative, à laquelle je m'opposai résolument, pour me faire payer en plus les cordons qui attachent le chapeau coréen sous la gorge. La foule, devant cette prétention, poussa les hauts cris; et tous semblèrent ravis quand je partis triomphalement, coiffé du couvre-chef national. Ils semblent prendre la vie facilement, ces enfants de la Terre du Matin Calme et je ne fus pas surpris d'entendre les missionnaires déclarer qu'avec ce peuple aimable, leur tâche était facile.

Tout homme qui voyage en Extrême-Orient est



invinciblement tenté de faire une enquête, *a priori*, et lorsque l'opportunité s'en présente, sur les progrès — si progrès il y a — du christianisme parmi ces millions d'asiatiques. Jamais il n'y eut, depuis la mort du Christ, autant de prêcheurs de son Evangile; jamais autant d'énergie dépensée; jamais autant d'argent destiné aux églises et aux écoles; jamais non plus l'équipement intellectuel des professeurs ne fut aussi parfait.

Si l'on parle des Japonais (45 millions) on peut les considérer comme subissant une période de transition qui devrait les porter à adopter les religions européennes. Ils nous ont pris tant d'autres choses! Il n'eut donc pas été surprenant de les voir, en grande partie, durant les trente dernières années, se convertir au Christianisme.

Mais tel n'a pas été le cas.

En fait, nous ne voyons se dessiner aucun mouvement de ce côté. Comme je me rendais en Corée, je longeai les côtes d'une province où, trois cents ans auparavant, six des grands seigneurs et tous leurs suivants étaient chrétiens.

Le jour de Pâques, j'allai à une église où, m'avait-on dit, je devais rencontrer le plus grand

nombre de chrétiens indigènes. Je trouvai une demi-douzaine d'hommes — collection assez réussie de types délabrés et abandonnés ; tout le reste de l'assistance se composait de femmes et d'enfants. L'église était à moitié vide. Les paroles simples, éloquentes et convaincues du clergyman méritaient mieux !

Et voilà ce qu'en fait de christianisme la vieille capitale du Japon pouvait m'offrir de mieux !

Il est très difficile d'établir une statistique exacte des conversions en Extrême-Orient. Comment le missionnaire pourrait-il les compter ? Au moyen des baptêmes ? Mais il sait parfaitement que beaucoup arrivent, reçoivent l'instruction et le baptême pour des motifs ultérieurs et qui n'ont rien de chrétien.

Si vous interrogez tranquillement, posément, des vieillards qui ont consacré la plus grande partie de leur vie à ces labeurs, ils vous répondront peut-être, après avoir réfléchi, qu'ils comptent, disons une, deux ou trois conversions sincères et permanentes parmi toutes celles qu'ils ont pu faire.

Ne jugeons pourtant pas trop durement ni avec trop de malveillance les statistiques envoyées par

les missionnaires. Ne leur prêtons pas surtout une fâcheuse tendance à exagérer *sciemment* le nombre des convertis ou des postulants.

Les missionnaires n'ont pas à juger les motifs réels de ces pauvres gens. N'entre-t-il pas bien dans la nature humaine, du reste, d'affirmer avec confiance le résultat d'une vie de labeurs consciencieux ?

Mais néanmoins il faut se rendre à l'évidence des faits. Et il est impossible pour tout observateur impartial de ne pas se convaincre irrésistiblement que dans la Chine, le Japon et la Corée, le christianisme ne fait aucun progrès réel.

Il peut y avoir certains endroits où la statistique témoigne d'une augmentation et même d'une augmentation constante. Mais où sont les signes de l'action du christianisme sur le cœur du peuple ? Quelques hommes vont jusqu'à prétendre que le nombre des chrétiens sincères en Extrême-Orient décroît chaque jour lentement mais sûrement. Nous savons tous qu'il y eut une époque où l'Orient se rapprochait ostensiblement du christianisme. Au huitième siècle, l'empereur de la Chine rédigea un édit, où il

recommandait à ses sujets les doctrines des missionnaires nestoriens.

Lorsque François-Xavier se rendit au Japon, des centaines de Japonais appartenant aux classes dirigeantes embrassèrent le christianisme. C'est en vain qu'on chercherait maintenant en Chine, au Japon, en Corée, un seul converti parmi la classe intelligente.

C'est en Corée qu'on peut étudier, dans ses conditions les plus favorables, l'œuvre des missions. Les persécutions ont disparu. Les habitants sont doux et bien disposés envers l'étranger. Sur treize millions de Coréens, les missionnaires en revendiquent à peu près soixante mille, appartenant à leurs différentes confessions. Ils affirment que le nombre en augmente chaque année.

Je crois qu'il est facile d'apercevoir les motifs qui poussent ici, plus activement qu'en Chine ou au Japon, les orientaux à professer la foi chrétienne. Le peuple est lourdement taxé et plus lourdement encore écrasé et tyrannisé par les petits fonctionnaires.

La faiblesse du gouvernement central est extrême et les localités sont pressurées systémati-

quement par le pouvoir des petits despotismes fragmentaires.

Le peuple gémissant désespérément sous le fardeau est heureux de trouver un moyen quelconque de soulagement.

Il cherche un refuge qui le protège, et il le trouve quand il se place sous l'égide des missionnaires chrétiens.

Nous lisons dans un éditorial du numéro d'avril de la *Korean Review*, un périodique dirigé avec infiniment d'intelligence par un ex-missionnaire protestant :

« Des centaines de personnes se présentent chaque année à l'admission des Missions Protestantes, espérant par là échapper à l'oppression officielle. »

Ces malheureux ne sont pas désappointés. Non seulement ils reçoivent une aide contre la dite oppression, mais encore ils ont l'appui des missionnaires dans toutes leurs querelles et procès avec leurs voisins, et, de plus, un ami puissant à la Cour s'ils se trouvent à venir prendre place sur le banc des prévenus.

Avouons-le : des plaintes continuelles contre les indigènes chrétiens sont adressées par les

magistrats locaux au gouvernement impérial de Séoul. Ces plaintes relèvent une grande partie du temps de l'attention des ministres étrangers qui ont à conserver la paix entre les missionnaires et leurs néophytes, et les Coréens, ou à régler les différends qui s'élèvent entre les convertis des diverses confessions.

Il y a quelque temps, des troubles fort sérieux éclatèrent dans la province de Hoang-Hai entre les membres des deux Eglises qui revendiquent le plus grand nombre d'adhérents.

Finalement, le gouvernement envoya un inspecteur impérial. Son rapport constate que les missionnaires avaient, selon toutes les apparences, usurpé le pouvoir de la magistrature ; ils taxaient les habitants pour bâtir des églises, lançaient des mandats d'arrêt, et infligeaient des pénalités. « A l'exception de deux ou trois contrées, dit le Rapport, tous les magistrats ont dû subir cette oppression ; les mains liées, ils sont incapables de bouger... Ayant reçu l'ordre impérial d'étudier la situation, j'ai entrepris cette tâche et chaque jour des foules de pétitionnaires envahissent la Cour. L'émission de mandats d'arrêts, sous l'influence des étrangers, étant un fait quotidien...

Ceux qui les dirigent sont plus féroces que des léopards... Plusieurs d'entre eux ont des fusils étrangers, de sorte que les habitants des campagnes ont peur et n'osent pas agir... Un certain nombre de ceux qui ont déjà été arrêtés, ont été délivrés par un missionnaire. » Le Rapport conclut en demandant l'autorisation d'employer les troupes pour en finir avec cette situation.

Il est difficile de juger exactement quelle est la position. Le Commissaire Impérial, dans son long rapport, n'établit pas de différence entre les actes des missionnaires et ceux de leurs prosélytes. Mais il est peu probable, par exemple, que la torture, employée contre des prisonniers, — accusation circonstanciée dont fait mention le Rapport, — ait été encouragée par les missionnaires européens, à quelque confession qu'ils appartinssent.

Si le Christ venait en Corée, tel serait l'état de choses qu'il trouverait parmi ceux-là qui devaient apporter aux païens son message de Paix à l'humanité.

Les missionnaires appartiennent à cinq confessions principales. D'où cinq noms différents pour Dieu. Rien d'étonnant, par conséquent, si

les coolies et paysans coréens croient que ces noms représentent cinq divinités différentes.

Ils trouvent, en outre, les missionnaires logés dans les plus belles résidences du pays. J'ai voyagé avec l'un d'eux qui allait voir sa femme et ses enfants que ses moyens lui permettaient de garder en Suisse et de visiter au cours de longs congés. D'autres abandonnent leur ministère pour s'adonner au commerce. L'un est maintenant propriétaire d'un hôtel en voie de réussite, dans la capitale. Un autre exploite une très prospère maison d'édition. On est presque tenté ici de se laisser aller à une digresssion et à donner quelques aperçus biographiques qui ne manqueraient pas d'être fort amusants.

Je me rends cependant parfaitement compte de la délicatesse du sujet sur lequel j'écris. Sujet entouré de barrières étrangement infranchissables ! Des hommes qui ont une certaine position n'osent pas dire ce qu'ils en pensent, de peur que leurs paroles ne soient mal interprétées chez nous. La puissance qui se cache derrière les missionnaires en Amérique surtout, mais aussi en Angleterre, est considérable. L'étiquette d « Athée » ou d' « Incroyant » peut facilement

être épinglée au dos d'un ministre. Il arrive dès lors d'entendre, dans l'intimité, des opinions qu'on se garde bien d'exprimer ouvertement pour éviter de compromettre sa position. Mais une religion qui ne peut résister à l'examen, ne mérite pas d'être suivie, pas plus que ne méritent d'être écoutés des prêtres qui ne sauraient soutenir l'épreuve de la critique. Pourquoi donc alors ce singulier sentiment qui oblige à ne jamais parler de certains missionnaires qu'à voix basse ou qu'avec la crainte d'éveiller le chat qui dort ?

La conduite des missionnaires est tracée dans un très vieux livre et exprimée dans un style simple et net. A quoi bon chercher des complications pour les adapter à des nouvelles conditions ! Nous n'avons qu'à revenir aux vieilles choses !

Ces hurlements qui réclament des canonnières à la simple rumeur de la persécution, ces hurlements ne sont pas Son Enseignement !

On devrait complètement, entièrement abandonner ce fameux droit d'extraterritorialité accordé aux missionnaires et à leurs convertis. On ne devrait offrir aux conversions aucune récompense matérielle.

Directement ou indirectement, cet appât existe maintenant, sous une forme ou sous une autre, dans tout l'Orient.

Les missionnaires qui réussirent le mieux n'avaient rien de la sorte à proposer ! Ne mêlez donc pas les affaires et la politique à la religion. « Mon Royaume n'est pas de ce monde. » Ces Orientaux très avertis voient fort bien que nous prêchons une religion sans la pratiquer. Comment s'étonner si, parmi les classes intelligentes, nous ne faisons aucune conversion ? Ils ont vu le martyre de quelques missionnaires par la populace servir de prétexte et d'excuse au pillage des provinces et à des guerres de représailles !

Cependant, si le Christ venait en Corée aujourd'hui, il verrait que tous n'ont pas oublié ses leçons. Il pourrait visiter une petite hutte en terre glaise, au toit de chaume, où vivent deux dames qui, depuis des années, n'ont cessé de parler de Lui ; et tous les gens des environs les aiment et quelques-uns viennent prier avec elles, et elles sont devenues des Ermites, au milieu de cette étrange nation, dans le Royaume-Ermite.

Dans la nudité d'une salle, près de laquelle j'écris, un homme de cinquante ans dirige une

classe. Il a quitté Paris depuis vingt-cinq ans. Jour par jour, il a suivi son chemin monotone et morne ; il a essayé d'instruire ce peuple. Certes, voilà bien une différence avec la vie des joyeux boulevards ! Cet homme est libre d'y revenir. Il demeure, cependant.

Des hommes de cette trempe n'ont nul besoin de je ne sais quel droit d'extra territorialité ! Ils n'ont nul besoin de diplomates pour leur envoyer des canonnières ! Ils ne craignent pas pour leur vie. Ils l'ont sacrifiée déjà ; et chaque jour, les bras tendus, ils l'offrent comme suprême holocauste. Quand on entrevoit des vies telles que celle-ci, elles se fixent en traits lumineux dans l'esprit. Ces hommes sont une compensation pour la multitude de ceux qui vivent dans d'élégantes et confortables villas et semblent considérer l'appel sacré comme un moyen de se procurer un revenu assuré, sinon considérable, pourvu que leurs gouvernements leur procurent une protection complète.

Je ne crois pas que le Christianisme fasse de réels progrès en Orient avant l'abandon total du système actuel.

Un missionnaire de Canton me disait que si

tous les avantages temporels accordés aux convertis étaient retirés, il perdrait au minimum les quatre cinquièmes de ses fidèles ; mais il ajoutait qu'il préfèrerait au tout le cinquième qui lui resterait.

Il est temps qu'on étudie avec soin la question : il est temps que celle-ci soit discutée sans chauvinisme ni terreurs !

Si nous voulons enseigner la Religion du Christ à ces peuples, il faut revenir à la méthode des Apôtres.

Si nous désirons que nos missionnaires soient des troupes d'escarmouches en avant de la civilisation et de l'armée d'occupation, — si nous avons l'intention d'imposer notre Foi aux peuples, — si nous voulons les obliger brutalement à croire, — si, à l'occasion, les missionnaires doivent servir d'appâts vivants pour attraper des provinces — soit, c'est fort bien !

Nos méthodes et notre politique sont tout à fait d'accord !

Mais croit-on que ce serait là la méthode de Celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ? »



CHAPITRE IV

DALNY, POINT TERMINUS COMMERCIAL DU TRANSSIBÉRIEN

Par ordre du Czar. — Un Sabbat écossais. — Le Reboisement. — L'énergie électrique. — Spéculations sur les ventes d'immeubles. — Les ressources de Dalny. — La nouvelle garnison et ses fortifications.

Comme à mon retour je causais de mon voyage, je fus surpris d'entendre plusieurs personnes me demander : « Où est donc Dalny ? » — Après réflexions, l'incident n'a rien d'étonnant, Dalny ne se trouvant dans aucune géographie, n'étant marquée que sur les cartes les plus récentes et, de fait, n'existant comme ville que depuis moins de trois ans.

Le terrain, où s'élève maintenant Dalny, n'était alors qu'une étendue aride, sans arbres, déserte, sur les côtes de la baie de Talien-Wan. « Je veux que vous bâtissiez ici une ville », dit le Tsar au général Sakaroff, en lui désignant du doigt un point sur la carte. Et le Tsar l'envoya bâtir sa ville. J'eus le plaisir de voir le général Sakaroff, gouverneur de Dalny, toujours préoccupé de perfectionner son œuvre. Le mot « Dalny » signifie « au loin ». Après tout, ce « loin » ne semble plus si lointain, maintenant qu'il est possible de s'y rendre, de Moscou, en treize jours et demi. Et si, de Pékin, on veut se rendre en Europe, point n'est besoin de revenir à Dalny. On prend à Tachechou l'express huit heures après qu'il s'est mis en route.

Quand on sort de son hôtel et qu'on descend la rue qui y conduit, on est tenté de se frotter les yeux, de se pincer le bras pour se réveiller, tellement semble invraisemblable cette rue en pleine Mandchourie alors que, trois ans auparavant, le sol où l'on marche n'était qu'un terrain vague et perdu.

Les rues rappellent un faubourg respectable de Londres ou de Glasgow, le jour du Sabbat. Elles

sont bordées de chaque côté de maisons à deux ou trois étages, solidement bâties en briques, avec façades en pierres. Chacune d'elles a son petit jardin, son mur et sa clôture en fer donnant sur la rue. L'architecture est peu variée. Quelques maisons sont jolies ; toutes sont massives et, à en juger par les intérieurs que j'ai vus, très confortables. Les rues sont macadamisées, s'il vous plaît, et les trottoirs bordés de pierres de taille. On s'aperçoit du dimanche au silence solitaire des rues. La ville est là. Mais où, les habitants?

Je me promène et j'admire les beaux édifices de l'administration, le jardin public, planté de jeunes arbres, le Parc, les clubs... Il y a trois clubs à Dalny. L'un est destiné aux ouvriers ; l'autre aux fonctionnaires, aux commis, etc. Dans le troisième, le plus élégant, se rencontrent quotidiennement, à l'heure de la collation, le gouverneur et les plus hauts gradés de l'armée et du fonctionnarisme. Le club a même inscrit dans ses statuts une règle spéciale : tout membre, absent au club, à l'heure de la collation, est passible d'une amende.

Un théâtre se construit et on vient de dessiner un grand parc au nord de la ville. Mais c'est au

bord de l'eau que se trouvent les travaux les plus stupéfiants.

Dalny est le point terminus du Transsibérien ; Telle est sa raison d'exister. Tout ce que peut accomplir le génie moderne a été fait pour doter Dalny d'un matériel complet qui sert à transporter rapidement et économiquement les marchandises, des trains aux navires. La gare des voyageurs est près du centre de la ville, mais un embranchement de la ligne conduit les trains de marchandises le long des quais. Ceux-ci sont bâtis en gros blocs de béton, pesant chacun cinquante tonnes, et possèdent de spacieux hangars en fer gondolé pour le garage des marchandises. Quais et hangars sont éclairés par de puissantes lumières électriques et les grues, etc, marchent par l'électricité que fournit une usine centrale.

u large des quais, on construit un long brise-lames qui améliorera encore le port. Je note aussi deux bassins de construction dont l'un est déjà terminé et l'autre en bonne voie. Les pompes que nécessitent ces vastes travaux sont mises en mouvement par l'usine centrale.

Je visitai les usines, qui servent aux répara-



tions du matériel, et s'alimentent à la même source motrice.

Comme je demandais au gérant comment il se faisait qu'il n'y eut que des Chinois occupés à ces tours et ces machines, il me répondit : — « Ils apprennent plus vite et ils manœuvrent mieux que les Russes ces machines délicates et compliquées. Nous en sommes aussi plus sûrs. Ils sont tous sobres et se conduisent bien. » Leur seul défaut, paraît-il, venait de leur prospérité même, produite par des salaires élevés. Aussi commençaient-ils à prendre de nombreux congés sans permission.

L'usine des pouvoirs électriques, elle-même, est peut-être la chose la plus intéressante et la plus merveilleuse de Dalny. Il n'y a pas dans toute l'Asie un aussi grand matériel d'électricité. Je la visitai en compagnie d'un ingénieur anglais, expert consommé dans cette branche de la science. Et je le vis frappé d'admiration devant des travaux dont je ne pouvais apprécier les détails. Tout avait été fabriqué en Russie. « J'aimerais amener ici certains de nos compatriotes, me dit-il, et leur montrer ceci : voilà qui leur ouvrirait un peu les yeux. »

On ne se sert actuellement que de la moitié des générateurs et des chaudières.

Mais le bâtiment est construit de façon à permettre d'en ajouter d'autres encore au besoin. Tout à côté on achevait une énorme construction où les réparations pourront se poursuivre sur une grande échelle, la force motrice venant de la station centrale.

Le besoin d'un nouvel hôtel se fait, par contre, grandement sentir, car les chambres de celui qui existe sont continuellement occupées, et le voyageur de passage trouve difficilement où se loger. Il était question d'en bâtir un quand je partis, ce qui signifie qu'il doit s'achever maintenant. Dans cette ville qui se développe avec une telle rapidité, on ne perd guère de temps en méditation.

L'absence de magasins dans la ville me frappa beaucoup. Je ne vis qu'un seul bon magasin général. Maintenant, après la vente récente des terrains dans le quartier commercial, nous en verrons s'élever avant longtemps.

Cette vente même indiquait l'incertitude avec laquelle on envisageait l'avenir de Dalny. L'administration attribua plutôt une haute valeur aux



lots, l'adjudication s'effectuant sur une moyenne de vingt-cinq roubles le *sazhen* carré. Le premier jour, la vente marcha assez bien, grâce à la concurrence qu'amenaient les meilleurs lots. Mais pendant les trois autres jours, les offres se ralentirent ; plusieurs furent retirées.

Dans le quartier chinois, on remarque que les rues présentent plus d'activité que partout ailleurs. Le quartier paraît animé : toutes les petites maisons à un étage qui bordent la voie sont des boutiques tenues par des Chinois, des Russes et les *omniprésents* Japonais. Dalny a un grand désavantage : l'aridité des terres qui l'entourent. Sur les collines, sur le rivage, très plat, l'œil ne distingue aucun arbre. Mais il faut reconnaître que l'ardeur que mettent les Russes à remédier à cette défectuosité naturelle, est tout simplement magnifique. Avec une énergie à toute épreuve, ils reboisent les collines et plantent des milliers et des milliers de jeunes arbres. M. Witte disait dans son rapport à l'Empereur que « le réel progrès ne se mesure pas par années, mais par siècles ». On peut lire ce *motto*, sur la pente des montagnes, et au long des routes ; on peut le lire jusque dans ces bâtiments

solides et ces ponts massifs. Dans les rues, on a planté des arbres protégés par une grille circulaire en fer. D'ici quelques années, Dalny aura ses boulevards.

Il est bien surprenant qu'une telle ville n'ait pas attiré plus d'Anglais ou d'Américains; on n'en trouve pas plus d'une demi-douzaine dans toute la ville.

Il y a un consul américain. Mais, vu l'importance croissante de l'endroit, il me paraît très désirable que d'autres pays y soient également représentés. Le consul britannique de Chefou, qui n'est qu'à douze heures de distance, ne vint visiter Dalny pour la première fois que tout récemment. Il exprima son étonnement et son admiration pour tout ce qu'il constatait.

Mais pourquoi, au nom de tout ce qui a nom « affaires », pourquoi n'était-il pas déjà venu voir Dalny? La ville s'érigeait là, sous son nez, et avec une rapidité qui exigeait immédiatement une grande quantité de machines, d'outils, et en général de tout ce que des compagnies anglaises étaient certainement en mesure de fournir. C'est assurément le devoir, ou ce devrait être le devoir de nos consuls, d'être aux aguets et de

signaler l'existence d'un tel marché. Et cette vigilante sentinelle s'en vient visiter la ville de Dalny trois ans après qu'on l'a construite et alors que tout est pratiquement fini ! !

Dalny possède son « Yacht-club », qui a son pavillon et sa flotte (deux ou trois yachts, je crois). J'allai excursionner sur l'un d'eux, appartenant à M. Soper, un de ces Anglais affables, gais et hospitaliers qu'il est si délicieux de rencontrer dans des pays lointains tels que celui-ci. La baie est idéale pour les parties de yacht, et le voyage à Talien-Wan, aller et retour, constitue une exquise promenade.

Mais la splendeur de Dalny et le signe de sa prospérité future, c'est son magnifique climat, son air vivifiant, véritable stimulant pour les habitants. La vie ne doit pas être chère avec les fréquents navires qui approvisionnent la cité et le chemin de fer. Il ne faut pas oublier que Dalny est un port libre, ce qui sous-entend un prix modéré pour ces objets de luxe qui, de fait, deviennent, plus spécialement en Orient, une partie des nécessités de l'existence.

Le train express quitte maintenant Dalny deux fois par semaine, le samedi et le mardi, à onze

heures du soir, et arrive à Moscou à une heure trente, le vendredi et le lundi de la semaine suivante, accomplissant ainsi un trajet de 8.110 kilomètres en moins de treize jours. Avec des prix comme 260 roubles en première classe et 166 roubles 50 kopecks, en seconde, on peut prédire, sans aucun doute, que cette route va devenir bientôt immensément populaire chez les voyageurs qui vont et viennent en Extrême-Orient. Dalny perdra donc un peu de la justesse de son nom « Au loin. »

La ville elle-même a été bâtie par des Chinois, venus principalement de Chefou. Sur les cinquante mille Chinois qui débarquèrent à Dalny, la majeure partie, on le devine, fut envoyée ailleurs et employée au chemin de fer ; on en voit jusqu'en Sibérie. Leur salaire, qui peut nous paraître minime, est considérablement plus élevé que la paie ordinaire des coolies. Ils gagnent en moyenne 40 kopecks par jour. Le prix varie : dans certains districts, ils reçoivent jusqu'à 60 ou 70 kopecks ; dans d'autres, 20 kopecks seulement.

Il y a beaucoup d'argent à gagner ici pour les indigènes. Il n'y en a pas moins à gagner avec eux. Ceux à qui sont familières les méthodes

commerciales de la Chine — tels, les contracteurs, les agents de concessions de chemins de fer, etc., — savent jusqu'à quel point la corruption, sous la forme de commissions, est nécessaire si l'on veut là-bas arriver à quelque chose.

Mais le Chinois n'est qu'un apprenti à côté du Russe. Celui-ci est un véritable artiste, passé maître en la matière. On admet généralement qu'il y a en Russie un homme incorruptible, qui n'accepte aucun cadeau, aucune commission, aucune part dans les profits ou les contrats ; cet individu est le Tsar. Il se peut naturellement qu'il y en ait un autre, plusieurs autres même ! Mais je n'ai jamais entendu les Russes ni les étrangers insister sur ce point délicat !

Il serait vraiment intéressant de savoir exactement combien, sur les sommes immenses, nominativement dépensées pour le Transsibérien, ont empoché les ingénieurs, les contracteurs et l'armée de fonctionnaires que cette construction a engraissés !

L'agent de la Compagnie de machines anglaises de Dalny me raconta qu'il avait, la veille, vendu des machines qui se trouvaient à Shangaï. Il fit son prix en taëls. L'acheteur, un fonctionnaire

heures du soir, et arrive à Moscou à une heure trente, le vendredi et le lundi de la semaine suivante, accomplissant ainsi un trajet de 8.110 kilomètres en moins de treize jours. Avec des prix comme 260 roubles en première classe et 166 roubles 50 kopecks, en seconde, on peut prédire, sans aucun doute, que cette route va devenir bientôt immensément populaire chez les voyageurs qui vont et viennent en Extrême-Orient. Dalny perdra donc un peu de la justesse de son nom « Au loin. »

La ville elle-même a été bâtie par des Chinois, venus principalement de Chefou. Sur les cinquante mille Chinois qui débarquèrent à Dalny, la majeure partie, on le devine, fut envoyée ailleurs et employée au chemin de fer ; on en voit jusqu'en Sibérie. Leur salaire, qui peut nous paraître minime, est considérablement plus élevé que la paie ordinaire des coolies. Ils gagnent en moyenne 40 kopecks par jour. Le prix varie : dans certains districts, ils reçoivent jusqu'à 60 ou 70 kopecks ; dans d'autres, 20 kopecks seulement.

Il y a beaucoup d'argent à gagner ici pour les indigènes. Il n'y en a pas moins à gagner avec eux. Ceux à qui sont familières les méthodes

commerciales de la Chine — tels, les contracteurs, les agents de concessions de chemins de fer, etc., — savent jusqu'à quel point la corruption, sous la forme de commissions, est nécessaire si l'on veut là-bas arriver à quelque chose.

Mais le Chinois n'est qu'un apprenti à côté du Russe. Celui-ci est un véritable artiste, passé maître en la matière. On admet généralement qu'il y a en Russie un homme incorruptible, qui n'accepte aucun cadeau, aucune commission, aucune part dans les profits ou les contrats ; cet individu est le Tsar. Il se peut naturellement qu'il y en ait un autre, plusieurs autres même ! Mais je n'ai jamais entendu les Russes ni les étrangers insister sur ce point délicat !

Il serait vraiment intéressant de savoir exactement combien, sur les sommes immenses, nominativement dépensées pour le Transsibérien, ont empoché les ingénieurs, les contracteurs et l'armée de fonctionnaires que cette construction a engraissés !

L'agent de la Compagnie de machines anglaises de Dalny me raconta qu'il avait, la veille, vendu des machines qui se trouvaient à Shangaï. Il fit son prix en taëls. L'acheteur, un fonctionnaire

russe, après avoir convenu du prix, lui dit de mettre sur la facture d'envoi le même montant en roubles.

Le taël vaut un shelling huit pence (2 francs environ) et le rouble, deux shellings deux pence (2 francs 70 environ). La différence restait au fonctionnaire.

Ce système de cadeaux et de pots de vin a de nombreuses ramifications. Un marchand m'assura qu'il devait donner de l'argent aux employés du chemin de fer, s'il voulait que fussent graissées les roues des wagons dans lesquels se trouvaient ses marchandises !

Lors de mon séjour, le gouverneur et les principaux officiers expliquaient et affirmaient, à qui voulait les entendre, que Dalny devait être une ville purement commerciale ; qu'ils espéraient en faire le Shangaï de la Mandchourie et souhaitaient voir s'établir des marchands des différentes nations, sur les lots qui étaient à vendre.

Ils répétaient encore que Dalny ne devait être en aucune façon un poste militaire. Port-Arthur était le point terminus militaire du Transsibérien ; Dalny en serait le point terminus commercial.

Mais depuis, eut lieu la conférence de Port-

Arthur, sous la présidence du général Kouropatkine. Un de ses résultats fut qu'on estima nécessaire de fortifier Dalny. On se prépare à y envoyer une garnison de 12.000 hommes. Le manque de confiance dans les déclarations russes est en grande partie cause de l'hésitation des étrangers à engager des capitaux, à acheter du terrain et à entreprendre là-bas des affaires. C'est très beau d'affirmer que Dalny continuera à être port libre, que tous les avantages, toutes les facilités seront accordées pour encourager les établissements des étrangers. Mais ceux-ci peuvent se demander : « Combien de temps durera cet état de choses ? »

Il existe un sentiment de défiance envers les promesses moscovites, que justifie trop l'expérience du passé et qu'il est difficile d'effacer des esprits. L'expérience de Vladivostok est un avertissement désagréable !



CHAPITRE V

PORT-ARTHUR, POINT TERMINUS MILITAIRE DU TRANSSIBÉRIEN

Refus d'admission. — Manœuvres navales russes. — A toute vitesse sur l'horizon. — L'activité fiévreuse d'une ville. — L'éviction en masse. — Etonnantes fortifications. — Une base navale. — Construction du « Novi Garod ». — La conférence de Port-Arthur. — Ses résultats. — Le Vice-roi.

Etant arrivés de nuit à Port-Arthur, nous n'entrâmes pas dans le port. Notre navire mouilla au large. Au matin, nous nous trouvions sous l'énorme falaise perpendiculaire à droite de l'étroite entrée.

Port-Arthur me rappela un peu Santiago. Les forts protecteurs sont disposés comme ceux que

j'avais si souvent vus, bombardés par la flotte américaine durant le siège.

La nature a fait de Port-Arthur un des forts les plus redoutables du monde entier. Les Russes se sont servis des avantages naturels qui leur étaient offerts comme nous l'avons fait à Gibraltar.

Au moment où nous allions lever l'ancre et entrer, un officier de la marine russe vint à notre bord et nous informa que nous avions à patienter jusqu'à l'après-midi, des manœuvres devant avoir lieu.

Au même instant, des cuirassés et des croiseurs commencèrent à sortir les uns après les autres du goulet et vinrent en ligne jeter l'ancre au large.

Sur le premier qui fit son apparition flottait le pavillon de l'amiral.

Tous les autres, en passant, le saluèrent.

Deux bouées surmontées d'un drapeau étaient mouillées au large de la flotte.

Après avoir échangé, pendant une heure, de nombreux signaux, les bâtiments levèrent l'ancre tour à tour et, partant à toute vitesse, passèrent entre les bouées pour se diriger vers différents

points de l'horizon. Derrière eux, des bandes de fumée lourde, partant de l'embouchure du hâvre, rayonnaient en forme d'éventail ; elles demeurèrent suspendues dans l'air calme de l'été, longtemps après le départ de la flotte. Trois heures s'écoulèrent. Puis apparut une ombre, qui devint un nuage, s'épaississant de plus en plus, et enfin un navire se montra qui faisait jaillir l'eau sous sa coque. Je crus à une épreuve de vitesse. Certains de ces navires marchaient à une allure terrifiante lorsqu'ils repassèrent entre les bouées. J'ai entendu dire par des ingénieurs anglais qui se connaissent en fait de marine russe que les Russes n'ont qu'une très pauvre idée de la manière dont il faut s'y prendre avec les machines ; jamais ils ne peuvent atteindre, un an après qu'ils ont pris possession d'un navire, la vitesse du début.

L'après-midi il nous fut permis d'entrer et je vis alors, en traversant les portes étroites du hâvre, quelle imprenable retraite les Russes possèdent dans le Pacifique.

En plus des forts, il faut mentionner des batteries de canons à répétitions, près du bord de l'eau, des stations de torpilles et des maisons

pourvues de câbles, ce qui démontre évidemment l'existence de mines à l'embouchure du port.

A droite, de l'autre côté d'un fort, des travaux des plus soignés se poursuivent activement. Tout le sommet de ce roc renouvelé de Gibraltar était bleu d'une foule de coolies chinois. Du côté du rivage, à l'intérieur, la place est merveilleusement défendue; des collines, surmontées de forts considérables, entourent le bassin. Les forts sont armés de trente-deux canons de douze, de cinquante canons de six et de soixante canons à répétition et tir rapide. Des phares puissants dominent l'entrée du port et quelques forts reculés.

On installait des appareils de télégraphie sans fil sur le cap, à l'embouchure du port; la garnison pourra ainsi entrer en communication avec la flotte, très loin au large. Je vis, lors de mon passage, dix croiseurs et cuirassés dans le port et près de trente destructeurs et torpilleurs, que je rencontrais perpétuellement dans les endroits les plus inattendus.

Le port est plutôt petit; mais il a été rapidement aggrandi du côté de l'ouest, où des dra-

gueurs fonctionneront avec une grande activité jusqu'à ce qu'on ait obtenu trente pieds d'eau. On apercevait déjà les résultats de leurs travaux ; et lorsque ceux-ci seront complètement exécutés, il y aura place pour recevoir plus de navires que la Russie n'en aura probablement jamais dans le Pacifique.

Notre navire était à peine mouillé que des sampans fourmillaient déjà autour de nous. On se battait pour avoir notre clientèle ! Il fallut nous ancrer devant et derrière, car il n'y avait point assez de place pour permettre aux navires de se déplacer avec le courant. Nous fûmes étonnés en débarquant sur les quais de rencontrer toute cette activité et tout ce mouvement. Port-Arthur diffère complètement en ceci de tous les endroits que je connais en Extrême-Orient. Chacun semblait occupé, affairé. Une puissante énergie animait cette armée de coolies qui poussaient, criaient, s'emparaient de lourds fardeaux, et paraissaient ne pas suffire à l'ouvrage.

Près du débarcadère, des Cosaques déchargeaient une rangée de jonques. A chaque pas, on croisait des soldats russes, des officiers tout brodés d'or, portant l'élégant pardessus gris, ou

des compagnies marchant à travers les rues dans leur simple tenue de guerre, baïonnette au canon. A part les Chinois, tous les habitants paraissaient être en uniforme. 5.000 hommes de troupes fraîches arrivèrent le même jour que nous. Je me suis laissé dire que les troupes arrivent souvent mais partent rarement. Il doit y avoir une formidable garnison actuellement et un résident, dont la principale occupation est de monter à cheval, me disait qu'au cours de ses promenades, il avait été stupéfait du nombre de nouvelles casernes en construction, de tous côtés, dans les limites des vingt-huit forts qui surmontent les collines environnantes.

Le plus ahurissant des nombreux préparatifs militaires de Port-Arthur est l'ordre qui a été donné à la presque totalité des commerçants actuels de l'ancienne ville d'avoir à évacuer leurs terrains. Tous ceux qui y ont encore des bureaux ou des résidences les tiennent en location du gouvernement. Dans le bail est inscrite une clause par laquelle le gouvernement reste libre de donner congé avec un avis de six mois.

Cet avis vient d'être donné.

Toute l'ancienne ville va être convertie en gigantesques casernes. On prépare la nouvelle ville pour les expropriés.

Et l'œuvre se poursuit avec une activité fiévreuse à un mille environ de la cité. Le même esprit de grandeur et d'ampleur qui a fait Dalny se retrouve ici.

Très peu de constructions sont terminées. Mais, d'après les murs qui s'élèvent chaque jour, on peut avoir déjà une idée de ce qu'elles seront.

La vieille ville laissait tristement à désirer au point de vue de ses hôtels. Mais un fort bel hôtel est presque achevé maintenant dans la nouvelle cité. Je vis un magnifique restaurant, bondé d'officiers qui sablaient le champagne en compagnie de leurs maîtresses. Une musique militaire jouait dans un kiosque, au centre d'un parc nouvellement installé, devant une assistance composée d'une demi-douzaine d'enfants et de leurs bonnes.

Reconnaissons la splendeur de cet esprit puissant et déterminé avec lequel les Russes poussent leurs entreprises.

Une fois que le décret impérial a décidé une

chose, les Russes s'y attellent avec une détermination qui brise et annihile la bureaucratie, ennemie du progrès. A Port-Arthur, comme à Dalny, Kharbine et le reste de la Mandchourie, on voit, d'évidence, que les Russes construisent, non pas en vue d'une occupation temporaire, mais parce qu'ils veulent *demeurer*.

Une cathédrale massive dominera les maisons et sera achevée avant elles.

L'architecture est plutôt française ; dans l'ornementation, l'*art nouveau* domine.

En pénétrant dans le principal restaurant de la ville, et n'était la présence des uniformes, on se croirait volontiers dans une ville centrale de régions aurifères. Même remue-ménage ; même activité, l'argent étant dépensé aussi facilement, aussi rapidement que s'il avait été gagné sans difficultés. Et ceci est vrai, sans aucun doute, pour une bonne part, car les nombreux contrats de toutes sortes sont de vraies mines d'or pour beaucoup.

Dans les rues et sur les collines que dominent les forts, un bruit perpétuel se fait entendre : c'est le cri aigü des lourdes brouettes chinoises. On dirait le craquement des muscles de cette

multitude de faces jaunes, ruisselantes de sueur, de ces êtres humains tirant, poussant, ou chancelant sous le faix.

Ils travaillent beaucoup, avec bonne volonté, car ils gagnent tous des salaires qu'ils n'avaient jamais connus jusqu'à présent.

Quelle différence dans la production des mines de l'Afrique du sud, si les Chinois y étaient amenés pour remplacer les Kaffirs !

Le plus indifférent des visiteurs, si bornées et circonscrites que soient ses promenades où des sentinelles l'arrêteront constamment, en verra assez pour se rendre à l'avis du général Kouropatkine disant lors de sa récente visite : « Port-Arthur est maintenant imprenable ».

Un système minutieux de mines et contremines en terre fait partie de la défense des forts intérieurs. La même attention a été accordée à ces fortifications en terre qu'à celles qui défendent l'entrée du port.

Si on envisage l'éventualité d'une guerre avec le Japon, la suprême importance de Port-Arthur, comme base navale, apparaît sans conteste.

Pour l'instant, la flotte japonaise du Pacifique est plus considérable que celle de la Russie, et la

seconde partie des manœuvres que j'ai relatées plus haut, serait très probablement exécutée peu après la déclaration des hostilités ! Il y a aujourd'hui dans les eaux asiatiques (octobre 1903) 45 vaisseaux russes, avec 999 canons et 13.000 hommes d'équipage. Aussitôt que de nouveaux navires seront sortis des arsenaux français, allemands ou américains, c'est vers l'Extrême-Orient qu'on les dirigera.

Sur la Corée, le nuage de la guerre descend.

La récente conférence de Port-Arthur a produit plusieurs résultats ; l'un d'eux éclipse tous les autres.

Le Czar doit avoir, à l'avenir, un « Sous-Secrétariat d'Etat » en Orient. Le nouveau vice-roi est l'amiral Alexeïef ; il aura sous son contrôle absolu tout le district de l'Amour, la Mandchourie et la flotte russe ; sa parole comptera pour beaucoup dans la direction que prendra la diplomatie russe en Extrême-Orient.

Rien de surprenant à ce que le Czar prenne de telles mesures.

Par suite de l'énorme distance, des retards inévitables se produisaient dans les communications avec Saint-Pétersbourg, et il était impos-

sible de faire agir avec rapidité le Département des affaires Asiatiques, lié comme il l'est par la bureaucratie.

A l'heure actuelle, le vice-roi est, pratiquement parlant, Empereur en Extrême-Orient, pour tout ce qui n'est pas déclaration de guerre ou grands mouvements diplomatiques; et on en est à se demander si le contrôle du vice-roi s'exercera sur le ministre russe à Pékin ou si les actes de ce ministre seront une source de frottements pour le gouvernement Impérial et une source plus profonde de mystification pour ceux dont le devoir est d'étudier les méthodes russes.

La position du nouveau vice-roi oriental sera beaucoup plus haute que celle de Lord Curzon, chez nous. Le gouvernement russe ne rechigne pas, comme nous le faisons, sur les sept années qu'il accorde à son vice-roi. Les Russes ne déposent pas aussi vite que nous des auxiliaires précieux; ils ne considèrent point qu'une grande portion de leur empire doive servir simplement de lieu de stage pour leurs meilleurs hommes d'état, quitte à retirer ceux-ci alors qu'ils ont atteint le summum de leur utilité.

D'après les heureux résultats obtenus jusqu'ici

par la Russie, il y a tout lieu de croire que sous une nouvelle organisation décentralisatrice les progrès seront plus actifs, plus indépendants, plus énergiques.

Pour la plupart, les Russes avec qui je causai du nouveau vice-roi, le considéraient comme appartenant au parti de la guerre. S'ils ne se sont pas trompés, voilà un facteur important dans l'accroissement des probabilités d'un conflit qui, peut-être, à l'occasion d'une broutille quelconque, jettera le Japon contre la Russie !



CHAPITRE VI

A PÉKIN

Le Nouveau quartier des légations. — Monseigneur Favier et l'Impératrice douairière. — Les Courses à Pékin. — L'attitude des indigènes vis-à-vis les étrangers. — Sir Robert Hart. — Des soldats qui s'exercent beaucoup. — La nuit sur la muraille. — Les voix de l'aube.

A mon départ de New-York, il n'était bruit dans la presse, que de troubles prochains en Chine. Quand j'arrivai à San-Francisco, ces rumeurs s'étaient condensées, l'alarme était très définie. On voyait que la guerre ne prendrait pas au dépourvu les éditeurs Américains!

Mais à dater du jour où je débarquai de l'autre côté du Pacifique, les signes (l'espoir, devrai-je

dire, en toute vérité), de ces troubles en perspective commencèrent à diminuer. Le *crescendo* de New-York à Honolulu devenait un *diminuendo* d'Honolulu à Pékin.

Lors de mon dernier voyage ici, j'étais venu avec les troupes chargées de délivrer les légations.

Aujourd'hui, je reconnaissais à peine certaines parties de la ville. Le train dépose les passagers à l'endroit même qui vit entrer les troupes anglaises. Cette entrée est maintenant une porte surmontée d'une inscription suggestive : « Water-Gate, 1900 ». De ce côté, plus rien ne rappelle le quartier des légations de 1900. De beaux boulevards, des bâtiments massifs, des constructions élégantes ont remplacé les barricades et les décombres.

Aux portes des légations, des sentinelles. La Nouvelle Cathédrale Catholique Romaine surplombe tous les autres immeubles, et la multiplicité des bureaux de poste procure au voyageur, en quête d'une lettre attendue, le plaisir d'une demi-journée de marches et contre-marches ! On ne se croirait guère en Chine, dans cette cité diplomatique ; seuls les charriots et les domestiques suggèrent Pékin.



Lors de mon arrivée, les esprits étaient très montés. On se passionnait... pour les courses qui devaient avoir lieu la semaine suivante !! Quant à la perspective de troubles semblables à ceux de 1900, l'idée était considérée comme ridicule par les personnages les mieux qualifiés pour exprimer une opinion autorisée. Les interviews innombrables du docteur Coltman en Amérique, semblent avoir été les *faces et origo* des opinions alarmistes que j'ai mentionnées plus haut. Le docteur Coltman se posait comme « l'homme qui avait averti les ministres des troubles prochains des Boxers ». Je puis assurer que deux d'entre les ministres, tout au moins, n'ont aucun souvenir de ces avertissements.

L'un d'eux me fit cette judicieuse remarque : « Si le docteur Coltman était si certain de ces troubles, comment permettait-il à sa femme et à ses enfants de demeurer à Pékin ? »

J'eus de nouveau le plaisir de rencontrer Mgr Favier qui, lui, indubitablement, avait prévenu les ministres, étant mieux qu'aucun d'eux informé de l'imminence du péril.

Il s'accordait avec tous ici, pour affirmer, qu'autant qu'il était possible de sonder l'horizon,

nul signe n'annonçait la réédition des événements de 1900. Les étrangers n'avaient donc pas à s'alarmer.

M. Conger et le représentant du ministre de la Grande-Bretagne, toujours en congé — un congé significatif — étaient du même avis.

Mgr Favier me raconta son entrevue avec l'Impératrice douairière. Il me dit comment elle lui parla, les mains frémissantes, sans recourir à l'interprète : « Ces faits ne se renouvelleront jamais, je vous le jure, tant que je vivrai ». Elle avait les larmes aux yeux et sa voix tremblante exprimait la véhémence, le désappointement, quoi encore ? Le regret d'une lourde méprise... ? Peut-être !

Combien il serait intéressant de connaître le travail qui s'opérait dans le cerveau de cette femme extraordinaire pendant que les sièges des légations et de Pékin se poursuivaient en vue de son Palais ! De Coal Hill, elle pouvait surveiller les légations. Mgr Favier me dit qu'on l'avait vue sur l'éminence la plus rapprochée du Pétang. Une fois, elle se trouva à la portée des fusils. Mais l'évêque interdit aux défenseurs de tirer sur elle. Me sera-t-il permis d'aventurer mon opinion ?

Je crois qu'elle désirait au fond du cœur voir la vague des Boxers balayer les Etrangers du sol chinois, sans qu'elle se fût commise ou identifiée avec les premiers. Il y a quelque chose de dramatique et de tragique dans les regards que, chaque jour, cette vieille femme jetait aux deux sièges, partagée qu'elle était entre ces deux phrases : *Je n'ose*, et *Je voudrais*.

Quel conflit d'opinions dut-il y avoir dans les avis de ses conseillers — des hommes qui connaissaient la puissance des démons étrangers — des hommes que les flammes du patriotisme enveloppaient et aveuglaient ! Retournez la situation. Imaginez la Chine employant vis-à-vis l'Angleterre, les Etats-Unis, les autres nations, nos procédés envers elle : le prosélytisme armé, l'annexion, l'invasion obligatoire de nos immigrants, alors que ses émigrants se voyaient interdire notre sol !

L'Impératrice, clairvoyante, comprit et devina l'insuccès des patriotes rebelles ; elle prévit leur échec complet, si elle quittait Pékin. Elle resta. Elle demeura si longtemps qu'elle eut aisément pu être capturée, la cavalerie des alliés eut-elle été plus alerte et plus active. Qu'elle et sa cour

aient reçu une dure leçon, profondément ressentie, c'est un fait évident. Il n'y aura pas, de longtemps, de tentative sérieuse pour chasser l'étranger, faite avec la connivence impériale. Le *motto* de l'impératrice semble être maintenant : « Oublions le passé ». Elle est devenue la gracieuseté même. La courtoisie déployée à l'égard des étrangers est sans précédent.

Une pensée, grave de préoccupations, s'impose ici : Si la Chine venait à appartenir aux Japonais, si la Chine arrivait à accomplir l'acte que firent ceux-ci, il y a trente ans, — une telle révolution constituerait le plus colossal événement qui se fût jamais produit sur la planète. Je crois à cet événement. Mais aucun signe ne l'annonce encore.

Le quartier des légations, établi au centre même de Pékin, devrait apprendre quelque chose à ce peuple. On serait tenté de le croire, tout au moins. Tel n'est pas le cas. Les Chinois ont bien quelques routes passables. Ils éclairent maintenant quelques rues. Mais ceci n'est rien.

J'étais fort curieux de constater l'attitude du peuple envers les étrangers. Je fus étonné. Rien d'offensif ni même d'antipathique dans cette attitude. Et ce sont là les mêmes gens qui, trois ans

auparavant, attaquaient les légations ! L'étranger peut aller partout. J'ai vu plusieurs dames se promener toute seules — types de ces vierges, à lunettes bleues et aux cheveux poivre et sel, qui errent partout, le *guide* à la main et que l'on rencontre si fréquemment en Extrême-Orient. Comme par le passé, les temples du Llama et du Ciel sont ouverts aux visiteurs. Mais l'accès de Coal-Hill, d'où l'on a la plus belle vue de la ville, est maintenant défendu. Pékin est vraiment une belle cité quand les arbres prennent leurs feuilles — ces arbres qui poussent dans presque toutes les cours, — et lorsque reluisent sur le feuillage les toits des palais arborant cette merveilleuse nuance chatoyante des tuiles jaunes, plus resplendissantes que l'or.

Je me trouvais un jour chez Sir Robert Hart, dans ce jardin qui avait été un champ de bataille, près de la nouvelle demeure élevée sur les ruines de la résidence détruite par les Boxers.

Les vingt musiciens de Sir Robert Hart, tous chinois, avaient été dispersés. Mais ils étaient revenus depuis longtemps, et je les écoutais avec béatitude, car ils jouaient délicieusement.

Sir Robert Hart me montra l'un d'eux — un

cornet à piston, et me raconta cette anecdote : Au jour de la délivrance, une bande de soldats russes, assoiffés de pillage, pénétra dans la maison du malheureux cornet! Il vit sa demeure sur le point d'être saccagée et détruite. Saisi d'une soudaine inspiration, il se mit à jouer l'Hymne national Russe. Les soldats s'arrêtèrent abasourdis, se découvrirent et se hâtèrent de déguerpir. Le « Home » du petit musicien était sauvé.

La société de ce nouveau Pékin a subi certains changements. On est moins porté à ne faire qu'une famille avec les nouveaux venus.

Il y a plus de « cliques » et de coteries. Beaucoup de grands dîners, mais peu de bals, le nombre des dames qui connaissent la danse ne dépassant pas la quinzaine, dans toute la ville. Sur ce nombre, trois seulement ne sont pas mariées. Avec les officiers innombrables des gardes des légations, l'offre est piteusement inférieure à la demande !

Il est intéressant d'observer les soldats des différentes nationalités, d'après les échantillons que renferme Pékin.

Les Allemands, les Japonais et les Français sont ceux qui travaillent le plus; on peut les

voir tous les matins à l'exercice sur leurs champs de manœuvres et continuellement en marche ou au champ de tir. Les Allemands viennent en tête. Leurs officiers sont incontestablement plus studieux que ceux des autres nations. Ils étudient presque tous le chinois, en dehors des heures de service.

Par contre, les Américains mènent une vie des plus douces ; ils ne se préoccupent ni de la langue ni de la littérature chinoise.

Les *Tommies* anglais, eux, se livrent aux charmes du foot-ball et du cricket, tandis que Japonais et Allemands s'adonnent à la gymnastique.

Les longues permissions ayant occasionné des fréquentes querelles dans les cabarets mal famés que des individus de toute nationalité ont établis aux abords des légations, on ne laisse plus aux soldats que deux heures de liberté à la fois. Ces cabarets et quelques bouges infects sont à peu près les seuls endroits de la ville où la paix soit troublée. Les indigènes se couchent tôt et, après dix heures, les rues sont désertes.

J'ai dit que toute la population européenne avait pu, pendant quelque temps, se passionner

uniquement pour des courses. Le fait en dit plus long en faveur de la pacification de Pékin que ne le feraient des volumes.

Une excellente piste a été installée par les soins du Club de Pékin, à quelques milles de la ville.

Chaque jour, des trains spéciaux déversaient près du champ de course une foule de dames et de sportsmen. La gare avait un aspect des plus cosmopolites. On coudoyait des officiers allemands, guindés dans leurs étroits uniformes, des officiers de cavalerie français aux culottes larges et bouillonnées ; des Russes, portant l'inévitable pardessus gris ; des Tommies anglais en Khaki, et, plus pittoresques encore, des gentlemen chinois, les invités du Club. Plusieurs se rendaient aux courses en coupé européen. Ils portaient leur costume national en brocart de soie, et deux ou trois étaient décorés de plumes de paon. Bientôt, probablement, nous les verrons avec les jumelles de courses, suspendues en bandoulière.

Quelques personnes se rendirent aux courses en voiture, à l'ombre des murailles de la vieille cité. La distance n'excédait pas sept milles, à partir du quartier des légations. En s'approchant



de la piste, on pouvait constater le vif intérêt que les indigènes prenaient aux courses.

Des baraques s'étaient improvisées sous des tentes en toile, où l'on vendait ces viandes équivoques, dont les Chinois raffolent, et de la bière japonaise pour les soldats des différentes nationalités. Dans les tribunes, les discussions et les rivalités diplomatiques étaient momentanément abandonnées ; on ne discutait plus que la « performance » des poneys !

La plupart des prix furent gagnés par des chevaux appartenant aux Anglais. Notre chargé d'affaires, M. Townley et lady Susan Townley furent particulièrement favorisés.

Le pari mutuel, dirigé par des soldats anglais, s'accordait admirablement avec l'instinct du jeu des Chinois.

La course de *Mafoos*, courue sans éperons et sans fouet, causa une grande excitation parmi les indigènes.

Un lunch excellent fut quotidiennement servi par les soins du turf.

Les courses en elles-mêmes était intéressantes et comprenaient un élément constant d'incertitude et d'excitation, dû à la conduite de ces petits

chevaux obstinés et résolus. Deux « favoris » résistèrent avec succès à toutes les tentatives que firent leurs jockeys pour les monter. L'un d'eux se déroba et disparut dans des régions inconnues. On ne le rattrapa que le lendemain, au petit jour.

La lutte était désespérée pour les amener au « départ ». Mais une fois partis, ils y allaient de tout leur cœur !

J'imagine que dans le monde entier il ne s'est jamais trouvé champ de courses aussi cosmopolite. L'assemblée était complétée par un jeune Chinois qui vendait des programmes et des crayons.

Le Comité avait, du reste, admirablement organisé ces courses. Ce furent trois jours très agréables d'où ne sortit aucune complication internationale.

Depuis quelque temps, Pékin est affligé d'orages de poussières, tels qu'aucune ville n'en connaît. Une poussière chaude, pleine de graviers, pénètre partout et dessèche tout. Ces orages sont exceptionnellement mauvais cette année, conséquence naturelle de la terrible sécheresse qui sévit sur les environs et dont la continuation

amènerait des désastres. Dans certains districts, la terre étant trop dure pour les labours, on n'a pu ensemencer et dans d'autres, où l'on a semé, la moisson est très problématique. Tout ce sol si riche qui va de la mer à Pékin est comme un désert de sable. De faibles raies de verdure, usées jusqu'à la corde, laissent voir le coton et la trame, là où le luxueux et verdoyant manteau de la moisson devrait couvrir la terre.

Le peuple, au désespoir, fait des prières pour la pluie... qui ne vient pas. Dans les temples ont lieu des offices spéciaux. La nouvelle cathédrale catholique a tous les jours un service qui se termine par la bénédiction.

L'Émpereur lui-même s'est rendu au Temple du ciel où il offrit des sacrifices et pria pendant toute une nuit. Mais, au retour, des tourbillons de poussière envahirent les draperies soyeuses de sa chaise, secouèrent les somptueux parasols, et souillèrent les étendards, comme par moquerie et dérision.

Par une miséricordieuse faveur, les orages cessent avec le coucher du soleil. On peut alors se promener librement. Un soir, vers dix heures, je descendis la rue Hata-Men et dépassai l'arche

de marbre blanc ou *pai-ho*, érigée à l'endroit où fut tué Van Ketteler. La plupart des magasins étaient fermés. De toutes les rangées de boutiques qui envahissent les trottoirs, pendant le jour, il ne restait que quelques restaurants, çà et là. Les grandes portes de Hata-Men étaient fermées. Je montai sur les remparts. Le clair de lune était superbe. Je ne connais pas de promenade plus intéressante au monde que ce large chemin qui domine l'enceinte. Dans ces remparts monolithes, qui ont duré avec leur grandeur, il y a quelque chose de profondément impressionnant et de hautain. J'y amenai un soir une enfant : « Descendez-moi, s'il vous plaît, descendez-moi ! J'ai peur... c'est si grand et puis si tranquille ! » La terreur de l'enfant était évidente. Terreur étrange, alors qu'elle cessait en bas, dans la rue, où nous marchions environnés de figures sinistres et répulsives.

A cette heure nocturne, personne, je crois, ne peut entreprendre cette promenade sans partager un peu la sensation de l'enfant : « Si grand et si tranquille ! » Je n'ai jamais vu de Chinois s'y aventurer. Je suppose que l'accès leur en est défendu. Çà et là on rencontre des sentinelles qui



se tiennent aux portes de leurs bicoques, ou qui dorment à l'intérieur. Et ces remparts ont l'air d'un chemin désert, surplombant une ville populeuse et la traversant. Des fossés, des étangs qui longent les murs, s'éleva le coassement des grenouilles, et sur le faîte des arbres, groupés au delà, la poussière, suspendue dans l'air calme, forma comme un nimbe lunaire. Je me dirigeai vers la porte de l'Est par où j'étais entré à Pékin, le soir de la délivrance des légations. A gauche, je distinguais les immenses bâtiments en construction de la Mission Presbytérienne. De temps à autre je pouvais voir les vestiges de destruction laissés par les Boxers... et les soldats européens ! En particulier, les tables de pierre brisées et les débris des sculptures en bronze, les restes des instruments d'astronomie, si délicats, si exquis, que les siècles avaient épargnés mais que les Allemands ont anéantis !

J'eusse aimé tracer une inscription sur le piédestal de ces ruines, véritable monument du vandalisme germain, aussi durable que le *pai-ho* de Von Ketteler.

Je vis bien des ruines remplacées déjà par de charmants bâtiments neufs, aux piliers nuancés,

aux bois sculptés et dont le toit et l'ensemble tout entier unissaient la grâce à l'énergie. Les artistes et architectes chinois n'ont pas oublié le sentiment qui animait leurs prédécesseurs.

La porte de l'Est fut restaurée tout d'abord, l'Impératrice douairière et l'Empereur devant y passer pour se rendre aux tombeaux des Mings. Quelques vieux canons traînaient encore (ce fut devant cette porte que les Japonais perdirent 220 hommes) et une sentinelle, vieillie sous le harnois, fumait paisiblement sa pipe. A ses côtés, deux soldats étendus évoquèrent à mon esprit les cadavres que j'avais vus lors de mon dernier passage.

Toute cette partie de la ville dormait profondément. On n'entendait que les aboiements lointains des chiens, avec de temps à autre le glapissement de ceux que l'on apercevait, dans les rues éclairées par la lune, se mouvant avec le silence des chauves-souris, en quête de leur infâme nourriture.

« ... Dum, dum-boom, dum dum-boom », sonnèrent le gong et le tambour des rondes.

Pékin produit un effet très particulier, lorsqu'on le contemple du haut des remparts. La



ville se transforme. On ne voit plus, comme en bas, la saleté, la cohue des maisons, dont les cours, plantées d'arbres, se dissimulent tout à fait. D'en haut, on dirait qu'un tapis vert a été étendu sur les toits jusqu'au Palais dont on aperçoit les brillantes tuiles jaunes, et jusqu'au sommet de Coal-Hill que domine la Pagode.

Dans quel profond repos est plongée la grande ville ! Plus d'un million d'habitants dorment dans ces murs, sous le clair de lune. Pékin repose. Nulle ville, au monde, de cette importance ne dort aussi profondément.

Penché sur le parapet de ces fortifications, les coudes appuyés sur ces pierres qui étaient là, quand Guillaume quitta la Normandie, je songe que la scène qui s'étale à mes pieds ne diffère point de ce qu'elle était à cette époque. Les voix de la nuit vibrent de même à travers la chaude atmosphère et la vie de ce peuple n'a guère changé. Quelle possibilité d'influence mondiale, peuvent renfermer ces murs ? Que se produirait-il si cette capitale, suivie certainement par le vaste empire, secouait sa torpeur plusieurs fois séculaire ? Ce réveil approche. Il approche à grands pas.....

Je m'en revins par les rues désertes et le si-

lence. Les seuls bruits perçus sortaient, avec des rayons brutaux de lumière, de ces cabarets qui entourent le quartier des légations et de ces maisons... spéciales où des professionnelles, rejetées hors du... marché de leurs pays, viennent propager la maladie et édifier les indigènes parmi lesquels elles vivent...

La transformation, le réveil de la Chine,— nous n'en serons pas les auteurs, nous, les Européens. La tâche sera faite par les Japonais. La preuve en existe partout en Chine. Mais les Japonais travaillent avec calme. Il faut chercher les témoignages de leurs progrès, si on veut les trouver.

Ce grand changement se produira. Pour moi j'y crois aussi fermement que je crois à demain.

A l'instant où j'écris, deux heures séparent la nuit du lever du soleil.

La lumière est absente. Le lugubre et morose dum-dum, boom-boom des rondes de nuit résonne dans les rues obscures, cependant qu'avec ces sons arrivent de loin le chant du coq matinal et les bruits à peine perceptibles où, dans la rumeur sourde des chœurs, se reconnaît la voix de l'aube.

CHAPITRE VII

LA JAPONISATION DE LA CHINE

La Leçon de l'occupation de 1900. — Le Rapprochement entre la Chine et le Japon. — Les étudiants chinois au Japon. — L'Université japonaise à Pékin. — Augmentation du commerce japonais en Chine. — L'Instruction militaire. — Réorganisation de la police à Pékin. — Pression de la diplomatie japonaise. — Perte du prestige anglais en Extrême-Orient. — Lorsque mourra l'Impératrice douairière.

Depuis quelques semaines, l'Orient est plus accessible aux voyageurs qu'il ne l'a jamais été, grâce au nouveau service-express du Transsibérien. On va maintenant de Piccadilly à Pékin en dix-sept jours et demi et au Japon en moins de dix-huit jours. Et le trajet — pour sa plus

grande partie — s'effectue plus confortablement que partout ailleurs, dans le monde entier. Cet éloignement, ce sentiment d'inaccessibilité avec lequel on envisage d'ordinaire l'Extrême-Orient, va disparaître ; il devrait déjà avoir disparu. Comme le Transsibérien a déjà eu pour effet de rendre plus abordables ces contrées, de même contribuera-t-il à attirer davantage l'attention des Occidentaux sur des mouvements en progrès et sur des événements dont la distance avait jusqu'ici diminué la portée.

Ayant demeuré à Pékin pendant deux mois, après l'occupation de la ville par les alliés, en 1900, je fus amplement en mesure de comparer les différentes nationalités mises en contact direct et immédiat avec les Chinois.

La ville était divisée en sections, sous le contrôle des Américains, des Français, des Anglais, des Japonais, des Allemands et des Italiens. En les parcourant, on pouvait se rendre compte des progrès accomplis par chacune, dans la reconstruction de la cité, le gouvernement, et le maintien de l'ordre.

Je fus particulièrement surpris de l'administration des Japonais. Il va sans dire qu'ils débu-



tèrent dans des conditions spécialement avantageuses. Si le langage parlé diffère, le langage écrit est le même en Chine et au Japon. En plus de la communauté d'expression verbale, il y a entre ces peuples des liens étroits d'habitudes cérébrales, d'attitudes intellectuelles et morales qui n'ont rien d'étonnant si l'on considère que le Japon a pris sa religion, ses arts, et la majeure partie de son ancienne civilisation à la Chine.

Les résultats furent frappants. Les Chinois revinrent bientôt au quartier japonais, alors qu'ils témoignaient une répugnance manifeste à retourner dans les autres quartiers. L'ordre fut promptement rétabli; les affaires reprirent et les rues regagnèrent très vite leur aspect normal.

Tel n'était pas le cas dans les autres parties de la ville. Les Allemands, par exemple, travaillaient fort sérieusement. Mais ils ne se départaient jamais de la rigidité militaire et semblaient vouloir faire de leur quartier une ville allemande modèle.

Ils édictèrent toutes sortes de lois et de règlements; ainsi, ils obligeaient chaque tenancier à entretenir la rue devant sa maison. Ils punissaient

les indigènes pour des délits que ceux-ci ne pouvaient même pas concevoir.

L'effet produit fut désastreux ; les Chinois ne voulurent plus revenir à leurs pénates. Le quartier allemand se trouva à peine plus peuplé que les quartiers russes et français qui n'étaient qu'un désert encombré de ruines et de demeures abandonnées. Je me rappelle m'être fait alors cette réflexion : « Si les Japonais possèdent déjà sur les Chinois, dans une sphère aussi restreinte, une telle influence, qu'arriverait-il donc si celle-ci venait, d'aventure, à s'exercer sur une plus vaste échelle ? » Et je me laissais aller à des spéculations lointaines.

En revoyant maintenant la Chine et le Japon (où je viens de passer trois mois), j'ai acquis la conviction des progrès de cette influence.

Durant les trois dernières années, un grand nombre de jeunes Chinois sont venus au Japon faire leur éducation.

Fait surprenant : des jeunes gens d'excellente famille, accoutumés à mépriser le métier des armes, à le trouver indigne d'un gentleman, sont arrivés en masse pour suivre les cours des Ecoles militaires japonaises.



Certes depuis longtemps, il y eut des Chinois qui s'instruisirent au Japon. Mais jamais en aussi grand nombre qu'aujourd'hui. J'eus occasion de m'entretenir avec quelques-uns de ces élèves militaires. En uniforme, il était impossible de les reconnaître pour des Chinois; ils étaient cependant plus grands que les jeunes Japonais de leur âge. Ils formaient de jolis groupes de jeunes gens, d'une élégance toute japonaise. Je demandai à l'un d'eux la raison de sa présence à l'Ecole. Il m'expliqua qu'il croyait que la Chine aurait bientôt une armée semblable aux armées étrangères; que les Chinois feraient d'excellents soldats s'ils pouvaient avoir de bons officiers et qu'il espérait devenir officier.

Au point de vue commercial, la Chine et le Japon se sont beaucoup rapprochés au cours des trois dernières années. Plusieurs banques japonaises ont ouvert des succursales en Chine, et l'on parle déjà d'une banque sino-japonaise qui serait établie à peu près sur le même plan que la banque russo-chinoise. J'étais à Osaka lorsque plusieurs grands financiers chinois vinrent visiter l'Exposition. Je fus témoin de la déférence avec laquelle ils furent traités par de gros banquiers

et manufacturiers japonais ; certains de ceux-ci étaient même venus tout exprès de Tokio pour les rencontrer.

Sous maintes formes, je constatai des signes de rapprochement entre les deux pays. En lisant les journaux, en causant avec les hommes appartenant aux classes dirigeantes, on saisit sur le vif l'idée maîtresse des Japonais : ils croient, dur comme fer, que la mission du Japon est d'amener, pour ainsi dire, la Chine, dans la sphère de son influence intellectuelle et morale.

Ils se sont rendus compte de la grandeur et de l'importance de cette mission, au double point de vue commercial et militaire, et ils se sont mis à l'œuvre résolument. Ce peuple est, par essence, « imitatif ». Il a compris l'importance du rôle joué par la Banque russo-chinoise en faveur de la Russie. Il a vu comment on s'était servi de cet instrument docile et muet dans toutes les affaires où le gouvernement russe ne voulait pas paraître. Le chemin de fer de la Mandchourie, par exemple, a été bâti par la Banque dont les nombreuses succursales constituent comme autant de Consulats russes. Le directeur de la succursale de Pékin, M. Pokotiloff, est considéré, avec raison,

comme ayant autant d'influence que l'Ambassade. Il est, de fait, un Ministre des finances russe en Chine.

Malgré ce que j'avais vu et entendu au Japon, je n'étais pas préparé à trouver, dès mon arrivée en Chine, un mouvement aussi actif et sous des formes aussi multiples. Un des résultats les plus importants peut-être, sera obtenu par la fondation de l'Université japonaise de Pékin.

Les Japonais y ont déjà un personnel très capable et ils continuent à y envoyer de nouveaux professeurs dont l'un voyagea avec moi. Cette Ecole porte le nom d'Université Impériale ; mais les professeurs sont japonais. Voyez dans tout ceci une jolie nuance d'habileté orientale ! Etant donnée cette invasion — l'invasion intellectuelle — qui, je vous le demande, penserait à établir une *Université japonaise* à Pékin ? Fi donc ! Parlez-moi d'une *Université impériale !* Et les Japonais ont si bien réussi qu'au début de juillet paraissait un décret exprimant, avec l'approbation impériale, le désir de voir s'étendre l'influence de l'Université et tout le système provincial adopter un mode uniforme et similaire de procédés.

La fondation de l'Université « Impériale »

semble avoir été entourée de mystères, qu'il eût été intéressant d'approfondir. Mais il est difficile d'obtenir des informations définitives. Le professeur qui voyageait avec moi me fit, qu'il le voulût ou non, l'impression d'être singulièrement ignorant du but et de l'état actuel de cette institution. A ceci, il est de fort bonnes raisons. Il est probable que l'Université n'est plus ou moins qu'une expérience qui sera dirigée avec toute la diplomatie nécessaire ; ainsi la nouvelle Université n'aura pas à lutter contre les Chinois, mais tendra au contraire à gagner leur approbation. Les Japonais ne rencontreront pas d'opposition sur le terrain religieux, comme les écoles des différentes confessions européennes, qui n'ont jamais réussi à attirer des élèves — pas plus que des néophytes — sauf dans les plus basses classes.

L'invasion commerciale se manifeste par le nombre de plus en plus considérable de magasins et de maisons de commerce, ouvertes par les Japonais à Pékin et dans d'autres grandes villes. Tous ceux qui résident ici depuis longtemps s'accordent à dire que l'on rencontre beaucoup plus de Japonais qu'autrefois dans le pays. Dans plusieurs branches de marchandises manufac-

turées, leurs produits ont remplacé ceux de l'Angleterre. On ne voit maintenant que cotons japonais, bière et eaux minérales japonaises dans tous les hôtels, cigarettes japonaises dans toutes les boutiques, imitations japonaises d'articles qui vont du brandy aux bicyclettes. Laborieux, actif, poli, le Japonais est un commis-voyageur idéal ; sa connaissance parfaite de ses voisins et clients, les Chinois, compense merveilleusement l'infériorité et la défectuosité de ses marchandises, comparées à celles de ses concurrents établis avant lui. Les Japonais, de plus, sont prompts à se conformer aux exigences des nouveaux marchés où ils essaient de s'introduire. Ainsi, en Corée, les ballots de coton anglais, que les indigènes avaient coutume d'acheter, étaient trop lourds pour être transportés par les ânes coréens. Avec son conservatisme traditionnel, un cerveau anglais n'eût jamais conçu l'idée de diminuer le poids des ballots. Les concurrents japonais, eux, offrirent des ballots d'un poids approprié aux forces des ânes. Comme la majeure partie du transport se fait en Corée, l'innovation a son importance. Comme résultat, les marchandises japonaises inondent maintenant tout le pays.

Leur influence au point de vue militaire est non moins apparente. Les Chinois en 1900 avaient encore pour instructeurs des Allemands, des Anglais et quelques Français disparus aujourd'hui. L'instruction des soldats, la réorganisation de l'armée par les étrangers ont été confiées aux Japonais. Les anciens instructeurs, règle générale, étaient des hommes tout à fait capables d'accomplir la tâche pour laquelle on les payait si bien. Mais aucun d'eux ne semble avoir jamais eu d'autorité sur ceux qu'ils étaient supposé instruire. Ils ne furent jamais en contact intime avec leurs hommes. La tâche devenait dès lors sans intérêt et elle était remplie avec insouciance.

Rien de surprenant à ce que des officiers mercenaires n'aient pas obtenu meilleur résultat. Ils n'étaient poussés par aucune des raisons qui inspirèrent le seul Chef occidental qui commanda avec succès des troupes orientales, — Gordon — lorsqu'il forma et conduisit son « armée toujours victorieuse ». Gordon, seul, montra ce qu'il est possible de faire avec des troupes chinoises. Mais ces Allemands, très astiqués et roides comme des pieux, ne peuvent sortir de leur étroit cercle d'idées, et les Anglais n'avaient pas une

intelligence assez élastique pour se plier aux exigences de la situation. Des Européens ne peuvent travailler qu'à contre-cœur à une telle œuvre. Le salaire, seul, ne suffit pas à stimuler le zèle des hommes pour une tâche à laquelle ils répugnent. Ils sentent toujours que se dévouer à fabriquer des ennemis probables, c'est plus ou moins trahir. Il en va tout autrement avec les Japonais. Ils ont le profond sentiment d'une parenté lointaine qui les rattache aux Chinois. Chaque homme qu'ils instruisent est un puissant allié. Chaque soldat qu'ils forment est un auxiliaire possible pour la grande digue qu'ils voudraient construire à travers l'Asie orientale contre la marche en avant de la Russie. Ils sentent au fond d'eux-mêmes que la couleur, la race et la religion sont des alliances naturelles. Et ils rêvent, — rêve nébuleux, encore indéfini, mais pénétrant — d'une Chine éveillée, suivant les traces du Japon, et s'unissant à lui pour proclamer une doctrine de Monroë en Orient. Une Chine dont la force appuiera les prétentions et qui déclarera aux Occidentaux : « Vous n'irez pas plus loin. La Chine doit demeurer indivisible ! *La Chine aux Chinois pour toujours, comme le Ja-*

pon aux Japonais ». Une légère modification dans le costume, je l'ai déjà dit, suffit à rendre presque impossible de distinguer les Chinois d'avec les Japonais. De même, c'est transition facile et naturelle pour ceux-ci que de s'assimiler aux idiosyncrasies de ceux-là. Ils descendent aisément à des concessions ; ils admettent les préjugés chinois dans les affaires sans importance et pour mieux exercer leur influence dans les questions plus sérieuses.

Je suis l'un de ceux, en minorité peut-être, qui croient que la religion contribue pour beaucoup à faire de bons soldats. J'ai entendu chanter les Boers, dans leurs laagers, aux portes de Ladysmith ; j'ai vu les Russes se prosterner pieusement pour recevoir la Bénédiction, avant le combat, et les cavaliers hindous étendre leurs nattes dans la boue, aux bords du Pei-Ho, et se tourner vers la Mecque pour réciter les prières, au coucher du soleil ; j'ai vu enfin les Irlandais chercher leur aumônier la veille de la bataille et ne s'en battre que mieux au matin.

Les exemples évidents d'une foi absolument sincère sont probablement aussi rares chez les Japonais que chez tout autre peuple. Leur attitude

religieuse a été délicieusement décrite comme étant une *courtoisie envers les Possibilités*. La définition peut être juste pour les classes supérieures, mais celles-ci ne représentent pas plus tout le Japon que Paris ne reflète toute la France.

Lors de la campagne de Chine, je me souviens fort bien, cependant, avoir vu les Japonais former chaque soir, avant le coucher, le cercle autour de leur sous-officier. Ils chantaient alors leurs hymnes bouddhistes. Le rythme vieillot et exquis m'en revient avec la mémoire de ces nuits chaudes qui suivaient une journée de marche et de sueurs, sous l'accablante température.

Quand il s'agit de constituer une armée, comment dédaignerait-on ce facteur : une foi religieuse identique chez les simples soldats et les chefs instructeurs ? Tel est le cas pour les nouveaux tuteurs de la Chine.

Soixante et dix officiers japonais sont employés à la réorganisation de l'armée chinoise. J'ai pu m'assurer de ce nombre en puisant aux sources les plus autorisées. Mais rien d'impossible à ce qu'il soit plus considérable. Le double, le triple ? Je ne sais, étant données les réi-

cences des Japonais et des Chinois sur ce sujet.

Il est plus que probable que le nombre est beaucoup plus considérable. Mais avec des gens si habitués aux « routes obscures » et qui possèdent de telles facilités pour conserver secrets leurs procédés, il est pour ainsi dire impossible de donner, d'une façon positive, un chiffre absolu ; alors, surtout qu'au double point de vue Chinois et Japonais, il est si incontestablement désirable d'empêcher que de semblables informations pénètrent en Europe. J'eus occasion de causer avec un de ces officiers, qui du reste avait secouru les légations en 1900. Avec un peu de difficulté je réussis à l'amener sur le terrain des aptitudes militaires des Chinois. D'après lui, les Chinois possèdent plusieurs des qualités essentielles qui contribuent à faire, selon son expression, *« des soldats de guerre »*.

Ils ont de grandes qualités d'endurance. Leur constitution est robuste et peut supporter le maximum de la chaleur et du froid. Ils travaillent, soutenus par une simple ration de riz ; ils apprennent vite à manœuvrer leurs armes avec dextérité. Avec un peu de pratique, ils font des excellents tireurs.

Ils sont obéissants et observent une discipline parfaite lorsqu'ils ont pour les commander des officiers capables et dévoués.

Mais ils n'ont pas le patriotisme du soldat japonais, son amour inné et héréditaire de la « *bataille pour le plaisir de la bataille.* »

Mon officier pensait qu'il serait possible de remédier à ce défaut en payant régulièrement les soldats chinois. Il insista sur l'effet déplorable que produisait toujours sur eux l'irrégularité ou l'intermittence de la paie. Pendant même des périodes entières, il est arrivé qu'ils n'aient rien touché du tout ! En supprimant ce vice d'administration, mon officier pensait que les Chinois arriveraient à faire des « *soldats de guerre* » de premier ordre.

Aucun de ces centres d'activité et de réforme militaires ne se trouve près de Pékin. Les Chinois n'éprouvent aucune tendresse pour les attachés militaires étrangers !

La station militaire la plus rapprochée est à Pao-ting-Fou. Lors de la visite récente de l'Empereur et de l'Impératrice douairière à cette ville, quelques étrangers s'étant informés de la revue

militaire, il leur fut répondu que rien de tel n'était inscrit au programme. La revue eut lieu cependant !

Une certaine partie de l'armée coréenne a déjà été réorganisée, par les Japonais, sur le modèle de la leur.

Les Coréens ont copié le Japon jusque dans les détails de l'uniforme.

Les Russes, actuellement, font exactement dans le nord de la Mandchourie ce que les Japonais ont fait dans la Chine proprement dite. Ils instruisent et font manœuvrer des troupes, commandées par des officiers russes qui portent l'uniforme chinois et ne sont pas aisément reconnaissables — sauf pour les agents très informés du Département des renseignements Japonais. D'après ce que j'ai vu, 10.000 hommes doivent déjà avoir été ainsi entraînés.

Les journaux japonais donnent un chiffre beaucoup plus fort. Ils prétendent que les Russes cherchent à avoir une armée de 50.000 soldats chinois, dressés par eux. Mais c'est une opinion qu'on doit considérer, je crois, comme une simple rumeur de presse.

Les Japonais ont aussi réorganisé les forces de

police de Pékin. Ils auraient obtenu, m'a-t-on dit, les meilleurs résultats.

Que l'idée d'une marine chinoise se fût pour toujours engloutie à l'embouchure du Yalou — on aurait été tenté de le croire. Il ne semble pas cependant qu'il en soit ainsi.

Le mois dernier (juillet), et, sur l'avis de Chang-Chih-Tung, les Chinois ont commandé à des maisons japonaises trois canonnières. Il ne faudra donc point nous étonner si nous voyons l'influence japonaise, réelle déjà dans l'armée, la police et l'Université, s'étendre bientôt sur ce qui reste de la marine chinoise.

Un fait est bien connu en Chine : la reprise de l'activité dans les arsenaux, particulièrement dans le Sud. On sait aussi pertinemment que des quantités d'armes sont importées avec tranquillité, surtout du Japon.

Enfin, c'est principalement dans la sphère diplomatique que l'influence japonaise se fait de plus en plus sentir.

La subtilité presque intangible de cette pression est loin d'en diminuer les effets. Dans tout le cours, au reste, de cette invasion paisible de la Chine, il se produit peu de chose qui puisse at-

tirer l'attention, éveiller les soupçons ou donner l'alarme. Tout se fait discrètement. Le Japon ne se dépense point en clameurs triomphales, dans sa marche progressive vers la réalisation de son rêve. Sa lutte diplomatique avec la Russie, au travers de la Chine, est rendue plus impressionnante encore par la mortelle ardeur de son silence.

Que les Japonais sachent travailler avec calme, leur merveilleux Département militaire des renseignements le prouve assez.

Dans toute la Chine, la Corée, la Mandchourie, la Sibérie, les espions sont à l'œuvre. Le général russe, à Niou-Chouang, affirme qu'il est perpétuellement et partout suivi par eux.

J'entrai un jour chez un coiffeur qui me révéla tout à la fois son urbanité et son incompétence. Les Russes me le désignèrent ensuite comme un officier japonais; et un peu plus tard, un de ses compatriotes, de mes amis, m'avoua, tout en niant le grade, que c'était bien là un espion.

Au moment où je quittais le Japon, le Département des renseignements venait d'achever une mappemonde immense et détaillée de la Mandchourie, qui faisait partie des préparatifs pour la

grande lutte que les Japonais, dans leur for intérieur, considèrent comme inévitable, tôt ou tard.

La perte du prestige anglais contraste avec l'influence croissante de la diplomatie japonaise.

Commercialement parlant, rien ne peut être plus humiliant pour nous que la conduite des affaires britanniques par notre diplomatie en Extrême-Orient durant ces dernières années. Nous avons cédé le premier rang pour occuper ce qui peut bien, en vérité, se nommer le « siège de derrière ». Que dans une lutte aussi vive, nous soyons représentés par un tel lot d'invertébrés, aussi délicieux du reste que possible, voilà qui paraît plutôt malheureux !

Les humiliations des défaites successives de nos troupes au Transvaal secouèrent le public anglais : il voulut connaître les méthodes du War-Office. Mais le Foreign-Office ? Il est, dans la diplomatie, une sorte de religion mystérieuse qui dérobe ses membres à la critique et les protège contre les réprimandes et les enquêtes.

La bureaucratie qui momifia le War-Office n'est rien à côté de celle qui s'est chargée du Foreign-Office.

Les représentants de la Russie, au contraire, sont des hommes énergiques, très forts en affaires et à qui on permet de pousser activement les affaires de la grande société qu'ils représentent. Nous avons en sir Ernest Satow un des savants orientalistes les plus distingués ; en M. Townley, un des juges en « chevaux chinois » les plus compétents, c'est entendu ! Mais au lieu de savants et de cavaliers, il nous faut des représentants qui aient l'instinct des entreprises, il nous faut des hommes d'affaires énergiques. Il est presque incroyable de voir jusqu'à quel point on a négligé les occasions de développer notre commerce en Extrême-Orient. J'ai déjà fait allusion à la façon dont les Américains et les Allemands nous ont devancés lorsqu'il s'est agi de fournir les machines et matériaux nécessaires à la construction du Transsibérien. Il en fut de même, je l'ai dit, en ce qui concerna les marchés ouverts par la nouvelle voie ferrée.

Le commerce anglais en Russie diminue tandis que celui de l'Allemagne augmente.

Pourquoi n'avons-nous pas un consul à Dalny, point terminus de 1700 milles de voie ferrée ? Les Etats-Unis en ont un.



Pourquoi n'avons-nous pas, comme les Belges, un agent commercial à Vladivostok ? On ne permet pas à un Anglais d'acheter un lot de terre à Kharbine ni d'y ouvrir un magasin. Pourtant l'influence allemande fut assez forte pour permettre à MM. Kunst et Albers, de Hambourg, d'y établir une succursale.

Je ne connais pas de mouvement d'une portée mondiale plus considérable que celui qui tend à la japonisation de la Chine. Je n'ai fait allusion qu'à quelques-unes de ses manifestations. Je pourrais multiplier les exemples.

De grands changements surviendront dans la vie gouvernementale de l'Empire Chinois, aussitôt après la mort de l'Impératrice-douairière. Celle-ci est maintenant très vieille. Quand ces changements auront eu lieu, et si les efforts industrieux, persistants et prévoyants des Japonais ont porté leurs fruits, nous assisterons à une transformation rapide de la vie de l'Empire.

« Les Chinois, une fois décidés au changement, me disait l'habile conspirateur Sen Yat Sen, accompliront en quinze ans ce que les Japonais ont fait en trente. »

Certains hommes affectent, en Extrême-Orient,

de voir avec effroi ce rapprochement entre la Chine et le Japon et considèrent que son développement porte la menace d'un Péril Jaune authentique.

Un membre d'une des légations de Pékin disait avec emphase devant moi que l'Angleterre avant longtemps en serait à regretter son alliance avec le Japon.

Je ne pus m'empêcher de découvrir dans ces paroles une pointe de jalousie. Je pensai, à part moi, que le pays du diplomate n'eût été que trop content de prendre notre place !

Le temps seul pourra nous montrer ce que deviendra le mouvement japonais qui marche vers l'invasion pacifique de la Chine. Le temps seul dira si j'ai exagéré sa gravité et son importance.

S'il se développe, comme je m'y attends, il aura pour effet d'arrêter les Russes avant qu'ils n'atteignent Pékin qui, à en juger par l'allure actuelle de leurs progrès, paraît être leur but ultime.

La Russie peut fort bien se contenter de son triomphe diplomatique, l'annexion de la Mandchourie. Etant donnée la façon dont ils ferment

la porte de ce pays au commerce du monde entier (car il reste encore à éprouver la valeur des promesses obtenues par l'énergique importunité de M. Hay), rien de mieux si la Japonisation de la Chine peut les arrêter aux frontières de cet Empire.

CHAPITRE VIII

DE PÉKIN A NIOU-CHOUANG

Départ de Pékin. — La « quatrième » classe. — Une curieuse mine d'or. — Un champ de bataille. — Une région aride. — Une nuit près de la grande muraille. — Un fastueux Toutaï et ses femmes. — « Evacuation pour rire » — La courtoisie des fonctionnaires russes. — Nous rejoignons la ligne principale.

Ce fut par une belle matinée, annonciatrice d'un jour torride, que nous quittâmes Pékin à sept heures, pour commencer le long voyage par voie ferrée qui ne devait se terminer qu'à Calais. Beaucoup de monde dans les voitures de première classe. Un wagon-restaurant avait été adjoint au train.

Le train lui-même était, dans sa plus grande

partie, composé de voitures à ciel ouvert, bondées de Chinois.

Il y en avait, de ces Chinois, jusque parmi les tonneaux et les caisses des wagons de marchandises. Malgré les objections que peuvent faire les Chinois à la construction des chemins de fer, ils n'en sont pas moins d'excellents clients pour les lignes déjà existantes. Les prix de ces voitures á ciel ouvert sont très bas. Les Chinois y sont littéralement entassés. On en met là autant qu'il est possible d'en mettre.

Une partie de la voie ferrée, près des murs de la ville, offre, depuis quelques mois, le spectacle de la plus extraordinaire mine d'or peut-être qui soit au monde.

Dans le gravois, dont on se servit pour empierrer la voie, on trouva de minuscules paillettes d'or. Depuis lors, du matin au soir, une quantité de personnes, appartenant à la classe la plus pauvre, — des vieillards, surtout, hommes et femmes, — viennent remuer la terre avec leurs mains. On ne leur permet pas d'employer l'eau; sans quoi, ils eussent probablement vite fait de démolir la voie. Ils doivent se contenter du mécanisme de leurs doigts. Ils s'écartèrent pour

laisser passer notre train, mais ils ne tardèrent pas à se remettre à leur besogne !

Toute la contrée de Pékin à Tien-Tsin et au-delà était ravagée par la sécheresse. Cette vaste étendue de plaines fertiles, couvertes, à l'habitude, d'une abondante moisson, était convertie en désert poussiéreux. Là où le grain commençait à pousser, il ne s'élevait que de quatre à cinq centimètres au-dessus du sol.

Notre train, pompeusement dénommé « express », allait fort lentement. Il s'arrêta à de nombreuses stations. Les buffets, on s'en doute un peu, n'existent pas. Mais une bande d'indigènes les remplacent, qui offrent des poires, des radis, de la bière japonaise et une variété de gâteaux, de bien fâcheuse apparence.

Yangtsun fut le premier endroit que je me rappelai avoir traversé avec les troupes qui délivrèrent les légations.

Les Chinois avaient détruit le pont en fer jeté sur le fleuve et s'étaient embusqués derrière le haut remblai. Ce fut, de fait, le seul engagement sérieux avant Pékin.

La station de Tien-Tsin était un véritable pandémonium où les indigènes criaient et luttaient

pour monter dans le train ou en descendre, avec tous leurs bagages.

A partir de Tien-Tsin, le pays devient plat et sans grand intérêt.

Toute cette plaine monotone, étale comme la mer où elle va se perdre en terrains gluants, s'est formée des dépôts du Pei-Ho, qui, de même que les autres fleuves du pays, transporte le *laess* dont est couvert tout le nord de la Chine.

Sur une étendue de plusieurs milles, la couleur jaune du fleuve teint les eaux de la mer qui lui doit son nom. Il en résulte une ligne très nette de démarcation : d'un côté, l'eau limpide de la Méditerranée, de l'autre un liquide étrange qui a l'aspect d'une soupe aux pois !

La terre, grâce à ces dépôts, gagne graduellement sur l'océan. Ainsi Tien-Tsin, deux cents ans avant le Christ, était port de mer. Aujourd'hui, plus de quarante-huit kilomètres, formés par cette matière sédimentaire, séparent la ville de la mer. Jusqu'aux environs de Shan-Hai-Kwan, la chaleur fut intense et la poussière infernale. La dernière heure du trajet s'écoula au travers d'un pays pittoresque et nous arrivâmes à six heures sonnant. Avant le dîner

j'allai visiter la grande muraille de la Chine qui s'étend ici jusqu'à la mer. La façade extérieure est en briques, hautes de trois pieds. En dedans, c'est un amoncellement de terre qui va en diminuant jusqu'au sommet aplati.

Shan-Hai-Kwan est entouré de murs, dont une partie appartient à la grande muraille. On peut suivre celle-ci jusqu'aux montagnes du nord-est, en se guidant aux tours qui dominent ses sommets.

On vient d'inaugurer un charmant petit hôtel : les voyageurs n'ont donc plus à coucher dans le train, comme autrefois.

La ville indigène, avec ses hautes murailles, ses tours, ses corps de garde, est caractéristique et les montagnes qu'on aperçoit au fond, complètent le tableau. Les quartiers militaires sont établis à l'est de la voie ferrée et dans toutes les rues on croise des soldats de toutes les nationalités.

A notre réveil, nous nous trouvâmes au milieu de la pluie, du vent et du froid. Il nous fallut prendre un train bien inférieur à celui de la veille. Les voitures étaient divisées en compartiments avec un coupé de première classe aux

deux bouts. Le poêle, éteint, aurait pu avantageusement être allumé. La pluie passait à travers le plafond et les sièges, en bois, étaient durs et sans confort.

Les wagons à ciel ouvert ne contenaient pas moins d'indigènes que la veille. Les pauvres gens avaient l'air misérables avec leurs vêtements bleus trempés par la pluie. Quelques-uns avaient des parapluies, mais les averses étaient trop fortes pour les rendre bien utiles. La terre desséchée semblait boire les eaux bienfaisantes : on ne voyait point de flaques ou de mares, bien qu'il plût à torrents.

Le train n'avait pas de wagon-restaurant. Il fallut se contenter d'eau chaude, préparée pour nous par l'employé chinois, dans une étrange bouillotte, sorte de poêle portatif, avec un tuyau, au centre, destiné au charbon de bois. Vers onze heures, la pluie cessa. Le soleil parut et la poussière nous ayant dit adieu, l'existence devint plus supportable !

A une station, près de la mer, nous fûmes assiégés par une bande d'indigènes qui vendaient des crabes et des crevettes que nous reçûmes avec enthousiasme, comme un supplément au

lunch emporté avec nous. J'achetai deux magnifiques crabes pour dix sen et trois crevettes presque aussi grosses que des petits homards pour cinq sen.

A une autre station, nous vîmes, au milieu d'une grande agitation, des soldats chinois défiler avec drapeau et trompettes. Ils étaient armés de carabines ancien modèle. Rien de moins militaire, de moins gaillard, que l'apparence de ces troupes. Plusieurs mandarins, accompagnés d'une foule de serviteurs, étaient réunis dans la salle d'attente. Bientôt parut un homme, au visage ridé, à la moustache grise, portant le bouton rouge et la plume de paon. Trois dames chinoises, richement vêtues et fortement peintes, le suivaient. Elles prirent place dans des chaises drapées d'écarlate et furent ainsi transportées dans un coupé réservé. Derrière elles venaient des bonnes avec deux petits enfants. C'était la famille du toutaï de Niou-Chouang, Li, qui, nous dit-on, devait être chargé du gouvernement de la ville, après l'évacuation des Russes. Le train partit au son des trompettes et tous les hommes saluèrent en plongeant comme des canards.

A toutes les stations suivantes, même garde

militaire, même démonstration musicale.

Je fis la connaissance de Li ; je trouvai un vieillard courtois et aimable.

Les trois dames étaient ses femmes ; il ne les faisait venir dans son compartiment que l'une après l'autre. On me présenta d'abord le fils de Li, un petit être babillard et précoce qui ne tarda pas, après avoir fait ma connaissance, à entreprendre l'examen détaillé du contenu de mes poches.

La ligne de Pékin à Niou-Chouang est loin d'être un succès commercial. Pour payer seulement les créanciers privilégiés, il faudrait 110.000 taëls. La dernière année n'a produit, en profit, que 90.000 taëls.

Comme embranchement du chemin de fer de l'Est chinois et du grand système Sibérien — qu'elle alimenterait ainsi — la ligne pourrait être exploitée avec succès. Dans ce but, les Russes ne la perdent pas de vue. Au moment où j'écris, on me dit que les directeurs chinois et anglais doivent se rencontrer à Niou-Chouang. Je ne serais pas surpris d'apprendre que l'Est chinois, la Banque russo-chinoise — ou plutôt le gouvernement du vice-roi russe (car ces trois noms ne



signifient qu'une seule et même chose) eût fait quelque proposition en vue d'acquérir cette ligne. Elle demeurera la seule voie ferrée entre Pékin et l'Europe jusqu'au jour où la ligne de Pékin à Kalgan rejoindra celle que les Russes ont construite à travers la Mongolie. Mais cette dernière a des chances pour être longtemps bloquée, du fait de l'opposition de la Grande-Bretagne. Arrivés au point terminus, nous dûmes traverser la rivière pour nous rendre à l'hôtel. Une chaloupe à vapeur nous attendait et nous transporta de l'autre côté en quinze minutes. C'était une chaloupe russe. En fait, la plupart des choses que nous voyions, étaient russes. Un nombre extraordinaire de jonques bordaient les deux rives du fleuve. On eût dit une forêt de joncs, sur un rivage aplati.

L'hôtel est très confortable. La nourriture vaut celle qu'on trouve généralement en Extrême-Orient.

Le club de Niou-Chouang est derrière l'hôtel. Et le visiteur ne demeurera pas longtemps parmi ses membres hospitaliers avant que d'entendre la fraction anglaise s'exprimer durement sur la façon dont ses intérêts sont négligés par la mère-patrie.

Les agissements des Russes — très populaires individuellement — rien moins que chéris collectivement — font le sujet continuel des conversations. Les commerçants de Niou-Chouang craignent fort qu'il n'y ait des mesures prises pour encourager le commerce de Dalny, au détriment du leur.

Le long du Bund, en face de l'hôtel, des sentinelles russes sont postées et le général russe a ses quartiers généraux dans un ancien temple chinois tout à côté.

On est vraiment fasciné quand on regarde, du Bund, l'immense flotte des jonques battues par le vent, et dont les gigantesques voiles brunes sont manœuvrées avec une prodigieuse habileté, malgré leur lourdeur apparente, alors que le courant de cette mer jaune circule avec la vélocité des eaux d'un moulin.

Nous avions la perspective d'un fort vilain bout de chemin à faire le lendemain. Le train qui devait nous mener à Tachekow part à 5 h. 40 du matin d'Inkou, situé à trois milles de Niou-Chouang. La route est détestable et le voyage en charrette, lent et désagréable. Notre sort fut plus doux, grâce à l'amabilité du général Kondra-

towitch, qui voulut bien mettre sa chaloupe à vapeur à notre disposition. Inkou n'était certes pas engageant ; et le début de notre long voyage n'avait rien d'attrayant.

Une plaine grisâtre nous entourait.

La gare, solidement construite, était déserte ; on ne découvrait que des files interminables de wagons à quelques pas de là.

Une jeune fille russe, dont la tête était couverte d'un châle brun, fit son apparition, suivie d'un Chinois. Elle ouvrit le bureau dés billets et nous vendit des tickets valables jusqu'en Mandchourie. Le billet de première classe coûte 94 roubles ; le voyage en seconde classe revient à 57 roubles 75 kopecks.

Le général Kondratowitch nous invita à voyager dans le wagon officiel, pourvu de bons fauteuils, et en moins d'une heure nous étions à la station de Tachekow, où nous devions prendre l'express.

J'allais voir pour la première fois la grande ligne et j'attendais avec impatience et curiosité le train qui devait être mon hôtel pendant plusieurs jours.

La ligne est large, elle mesure cinq pieds. Les

stations presque massives sont solidement bâties en brique. La façade est en pierre de taille. Les trottoirs sont un compromis entre ceux de l'Angleterre, très hauts, et ceux de l'Amérique, qui sont au niveau du sol. Ici, je vis des bâtiments qui devaient m'être familiers avant peu, — des casernes en construction, ou déjà finies, destinées à loger les troupes qui gardent le chemin de fer, et des habitations pour les officiers. Tous ces batiments sont construits pour durer au moins deux cents ans.

Je me rappelai encore le « *motto* » de M. Witte, un « *motto* » que l'on peut voir taillé dans la pierre des profondes fondations, de Dalny à Moscou.

Le train était parti de Dalny à onze heures du soir, le samedi. Il arriva en gare le jeudi matin à 7 h. 30, avec un retard de cinq minutes.

Il arriva que ce fut le train le plus bondé de l'année. Nous fûmes encore trop heureux de trouver une place. Le fait est qu'on nous installa dans le dernier coupé vide du train. Il est prudent de télégraphier de Pékin à Dalny pour retenir ses places. On s'expose autrement à n'en plus trouver à Tachekow.



CHAPITRE IX

A TRAVERS LA MANDCHOURIE.

Les stations fortifiées. — La garde du chemin de fer. — Un pays luxuriant. — Le steeple-chase des Cosaques. — Moukden. — Les plantations. — L'activité de Kharbine. — Spéculations sur les lots de terre. — Le succès des moulins à farine. — La fertilité des prairies. — Troupeaux de bestiaux nomades.

Rien de particulièrement intéressant ou pittoresque dans la première partie du voyage à travers la Mandchourie. La voie se déroule entre des plaines ondulées, qu'arrosent de fréquents ruisseaux. Çà et là, une colline insignifiante. Les villages, les villes sont chinoises. Mais à l'arrière-plan, on voit toujours se profiler les lourdes constructions érigées par les Russes. Et souvent,

près du chemin de fer, on rencontre les colons que la Russie a eu tant de mal à amener et à établir ici.

D'après une estimation générale, avant l'automme et en dehors des troupes qui gardent le chemin de fer et des fonctionnaires, plus de 100.000 hommes venant de la Russie et de la Sibérie auront été importés en Mandchourie.

Sur le parcours de Dalny à Kharbine et un peu au delà, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'à perte de vue, des deux côtés du chemin de la voie, chaque kilomètre, chaque mètre du terrain est cultivé. Naturellement les clôtures n'existent pas. Seules, de petites pierres marquent les angles de chaque propriété. Les céréales en culture sont le blé, l'orge, l'avoine, le millet et le sarrasin. Dans le Sud, les colons cultivent beaucoup le riz et parmi les différentes espèces d'orge le *gao*, lin chinois qui sert à la fabrication du *vodka*. Notons encore les grands champs de pavots pour la fabrication de l'opium et les nombreuses plantations de tabac. Dans le sud et dans le sud seulement, on cultive le coton.

C'est un pays de blé superbe et lorsque les prix de transport auront été diminués, la Mandchourie

devra pouvoir concourir avec succès sur les marchés du Pacifique. On rencontre souvent des vergers, des jardins potagers chinois, plus soigneusement entretenus et arrosés qu'en aucun autre pays. Dans les petits carrés de ces jardins, je vis une profusion d'oignons, de piments, d'ail, et dans les vergers, des prunes, des pêches et des poires chinoises, dont la dureté n'a d'égal que la fadeur. Je remarquai aussi quelques vignes.

Toute cette culture est faite avec les instruments les plus primitifs — des charrues et des herses en bois. Pas un moulin à vent ; pas une pompe ; de moulins à battre, de faucheuses modernes, je n'en vis nulle part.

La police militaire se montrait en évidence à chaque gare. Elle semblait avoir reçu l'ordre de surveiller sévèrement tous les porteurs d'appareils photographiques. Aux stations où nous avions une demi-heure ou trois quarts d'heure d'arrêt, si j'avais le malheur de descendre avec ma chambre noire, j'étais toujours suivi de près par un soldat. Ouvrais-je mon appareil, manifestais-je l'intention de prendre une épreuve, aussitôt, le soldat de se précipiter sur moi et de me crier que « *ça n'était pas permis* ». On semblait sur-

tout veiller à ce que les casernes ne fussent pas photographiées.

Je vis une fois des Cosaques, manœuvrant à travers la campagne. Deux par deux, des hommes quittèrent les rangs et sautèrent par dessus de solides et jolies clôtures ; puis tout l'escadron sauta en même temps. Les chevaux des Cosaques sont petits mais très vigoureux. Dans un conflit entre la Russie et le Japon, la supériorité de la cavalerie russe constituera pour les Japonais leur plus sévère *handicap*.

Dans l'après-midi du premier jour de notre voyage, nous atteignîmes Moukden, capitale de la Mandchourie. La ville elle-même est située à deux milles de la station. Aujourd'hui, Moukden est ouvert au commerce étranger ; il sera donc plus intéressant de s'y arrêter. La ville est au centre d'une grande plaine alluviale, parsemée de nombreux villages, de style chinois, si typique, et entourés d'arbres.

On donne à Moukden une population de 250.000 habitants. Comprenez-y de nombreux bureaucrates, des mandarins retirés, qui vivent dans de magnifiques demeures et se pavanent dans les rues avec leur longue suite de serviteurs, montés

sur de superbes mules. Parfois, en avant de ces somptueux seigneurs, on voit six cavaliers, portant, à leurs chapeaux ronds et blancs, des glands rouges.

Les femmes de Moukden ne se déforment pas les pieds avec des bandages, et leur démarche est gracieuse. Leurs cheveux sont dressés sur un bandeau d'or ou d'argent, de la largeur d'un coupe-papier, et qui, placé derrière la tête, est orné d'habitude de fleurs artificielles. Les rues sont plus larges et plus propres qu'à Pékin. Toute la ville paraît prospère et florissante. Moukden est peut-être le plus vaste marché de fourrures du monde entier et attire des acheteurs de toutes les parties de la Chine. Même en tenant compte de la majoration des prix qu'on fait aux étrangers, ceux-ci peuvent acheter des fourrures à Moukden à de très bonnes conditions.

Le palais impérial, placé au centre de la ville, est fort beau. Son toit a des tuiles jaunes semblables à celles du palais de Pékin.

Les indigènes de Moukden ont mieux accueilli le christianisme que nulle part ailleurs en Chine. L'hôpital des missions est bien tenu; il y a une école de médecine et de chirurgie où les jeunes

Mandchous viennent suivre des cours qui durent quatre années. Quelques mandarins contribuent libéralement à entretenir cette institution. Mais les étrangers apprécient difficilement la générosité très réelle de ces négociants et mandarins chinois. Pourtant, s'il est vrai qu'ils encaissent, au moyen d'exactions, des sommes fabuleuses, ils sont, d'un autre côté, très libéraux dans leurs charités.

Les Monts-de-Piété sont les établissements commerciaux les plus imposants de la cité, et remplacent, jusqu'à un certain point, nos banques. Le taux de l'intérêt est fixé par le gouvernement; il n'est pas élevé. C'est surtout par la vente des objets non retirés que les propriétaires réalisent des profits. Au bout de deux ans, les objets non réclamés restent acquis au prêteur.

Lors des pillages de Pékin et de Tongchou, les Monts-de-Piété furent les mines les plus riches où puisèrent les troupes des alliés.

Ce fut des Monts-de-Piété que sortirent les plus beaux manteaux de martres et les précieux ornements en jade.

Près de Moukden, on voit un grand poste militaire qui commande la ville tout aussi réellement

que si les troupes occupaient l'intérieur des murs.

Si les Russes ne sont pas encore satisfaits, tout ce qu'ils ont à faire, étant donnés les arrangements actuels, est de bâtir, dans la ville même, un embranchement de la ligne qui aura dès lors besoin, bien entendu, d'une garde militaire, comme le reste de la voie ferrée !!

Vraiment, de telles précautions paraissent aujourd'hui très inutiles.

L'Est Chinois passe auprès de toutes les villes principales et commande absolument toutes les grandes routes du pays. Enfin il ne faut pas oublier que depuis 1900, les Russes exercent une surveillance attentive sur les armes qu'on permet aux Chinois de posséder. Chaque fusil est numéroté et les munitions soigneusement limitées. Tous les fusils appartiennent aux anciens systèmes — sauf ceux qui sont donnés aux Chinois commandés par des Russes.

Ces Chinois sont payés *régulièrement* par la Russie, ce qui doit être pour eux une nouveauté et sera peut-être suffisant en soi pour attirer beaucoup de recrues. Le patriotisme du Chinois n'est pas assez vif pour l'empêcher de servir une puissance étrangère.

Tiéline, la seconde station au delà de Moukden, endroit pittoresque entouré de collines, est appelé à devenir avant longtemps une ville importante. Les Russes y travaillent depuis quelque temps avec leur habituel esprit d'opiniâtreté.

Autour de l'église déjà achevée et fort belle, avec sa verte coupole et sa croix d'or, des rangées de constructions en pierres et en bois commencent à s'élever.

Les casernes, naturellement, sont finies. Mais les habitations déjà construites ne sont pas toutes occupées ; elles semblent attendre une population qui est encore à venir. Ici, comme dans toutes les autres stations du Transsibérien, on a tracé un jardin, planté des jeunes arbres et posé des clôtures.

Certains de ces jardins ont une fontaine centrale au milieu de parterres fleuris. Il en est de même dans toutes les gares principales de la Russie; les fontaines, les fleurs, l'ombre verdoyante des arbres produisent une savoureuse impression de fraîcheur, quand on les aperçoit par la portière des wagons poussiéreux et suffocants.

Beaucoup possèdent des sièges et des kiosques. Ceux de la Sibérie remplaceront le Parc ou Jar-

d'un public. Car, pour les habitants, le principal événement de la journée est le passage de l'express. On voit à ces stations de bien curieux rassemblements : des Buriats, au regard sauvage, des types variés de Mongols, montés sur des poneys mongoliens, et qui sont venus voir l'express comme on va visiter des ménageries de passage, etc.

Nous atteignons Kharbine dans l'après-midi du second jour. Les passagers qui continuent leur route ont deux heures d'arrêt. Mais Kharbine vaut qu'on s'y arrête plus longtemps, si l'on a du temps à perdre et le désir de constater ce que peuvent accomplir si vite l'énergie et l'esprit entreprenant des Russes. Aux approches de la ville on s'aperçoit de plus en plus de l'abondance de la moisson. La population est aussi très nombreuse. Dans les tranchées du chemin de fer, on remarque que la terre noire atteint de 6 à 8 pieds de profondeur. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit couverte d'une riche moisson. En descendant du train, je me trouvai de suite au milieu d'une activité, d'un mouvement auquel je n'étais guère préparé. La scène surpassait tout ce que j'avais vu, même à Port-Arthur. Salle d'attente bondée

de gens qui campaient là en attendant le train, selon l'habitude des Russes ; foule de conducteurs de droski, s'époumonnant comme à leur ordinaire pour attirer le client ; buffet rempli d'individus bruyants... Je ne m'attendais pas à trouver cet ensemble en pleine Mandchourie. Il y avait une ancienne cité, à Kharbine ; mais elle n'existe plus qu'à titre de faubourg délabré à l'ouest de la nouvelle ville. Celle-ci est le produit de trois années. Elle possède un grand jardin public, un théâtre, un kiosque, un observatoire météorologique, une cathédrale, de grands bâtiments pour les officiers de la banque russo-chinoise, à qui Kharbine doit son existence immédiate. C'est à Kharbine que se trouvent les quartiers généraux de l'Etat-Major du Transsibérien, avec les énormes constructions de la gare, les ateliers, les hangars, qui peuvent renfermer un nombre considérable de locomotives.

Le long du Bund, s'élèvent des manufactures, et quatre moulins à farine, pourvus de machines américaines, sont en pleine activité. Leur situation, proche du Chemin de fer et du fleuve, est idéale tant pour la production que pour les livraisons. Le fleuve est une route bien moins coû-

teuse au point de vue du transport des marchandises. Car les taux du fret sur les chemins de fer sont inabordables. La ville est entièrement éclairée à l'électricité ; des tramways sont en construction.

Très curieuse, la population cosmopolite que Kharbine a attirée de partout !

Beaucoup de Russes, venus de Vladivostok, plusieurs représentants de compagnies américaines ; mais pas un Anglais, pratiquement parlant. Durant la dernière année, on a beaucoup joué sur les terrains et des Russes entreprenants y ont gagné des fortunes respectables. Certains lots atteignent aujourd'hui des prix qu'on pourrait trouver absurdes si l'on ne tenait pas compte de l'avenir auquel semble appelée la ville. Les régions environnantes, très vastes, ont un sol excessivement riche et propre à toutes les cultures ; mais on n'y cultive maintenant que le blé.

Le fleuve est un moyen économique et facile de communication à travers la majeure partie du pays. Kharbine contient un immense approvisionnement de matières brutes de toutes sortes qui seront manufacturées là, puis distribuées dans la région. Les Allemands ont réussi à y faire des

affaires; MM. Kunst et Albers, de Hambourg, y possèdent un grand établissement. Quelques Américains sont parvenus à s'y faufiler, mais les Anglais en sont rigoureusement exclus. Un Anglais ne pourrait acheter un lot de terrain ni même ouvrir un magasin à Kharbine. Ici, comme à Dalny et à Port-Arthur, on voit la même activité inlassable, le même zèle, mais à un degré plus haut encore. On vient de construire un hôtel contenant quatre cents chambres, et lors de mon séjour, pas une seule chambre n'était disponible. Non contents de la garnison importante qu'ils ont à Kharbine, les Russes construisent encore d'énormes bâtiments pour recevoir des troupes. Cette ville étant le centre (si elle ne l'est pas, elle le sera bientôt) de l'activité commerciale de la Mandchourie, les Russes ont évidemment l'intention d'en faire le quartier général de l'occupation militaire.

En quittant Kharbine, nous traversons le Sungari sur un pont immense et, pendant quelques heures, nous sommes dans la plaine, la plaine uniforme couverte d'une riche moisson, comme au sud de la ville. Puis, graduellement, les terres cultivées cèdent la place aux prairies et,

lorsque le soir arrive, le train s'engage à travers une vaste contrée verdoyante où paissent de formidables troupeaux de bestiaux que surveillent les aborigènes, montés sur leurs petits poneys.

CHAPITRE X

L'IMPORTANCE DE LA MANDCHOURIE

Les immigrants. — Coréens et Japonais. — Comment la Russie s'est emparée de la Mandchourie. — « En temps de guerre, brûlez et détruisez. » — Changement d'attitude envers les indigènes. — Comment caresse la patte de l'Ours. — Les autruches de notre Foreign-Office. — On frappe à la porte fermée. — Les mines d'or et de charbon de la Mandchourie.

Nous ne réalisons pas volontiers en Angleterre l'importance de la Mandchourie sur un globe qui se surpeuple si rapidement.

La superficie de la Mandchourie atteint 900.000 kilomètres carrés, plus de cinq fois celle de l'Angleterre et deux fois celle du Japon. Trois

provinces de la Chine sont comprises dans ce territoire — du moins sont-elles encore ainsi dénommées, bien que pratiquement, et en fait, elles soient russes. La province méridionale, Feng-Tien, est la plus importante et a douze millions d'habitants. Moukden en est la capitale. C'est le pays ancestral de la dynastie mandchoue actuelle. Kesin, la province de l'Est, bornée par la Corée, a sept millions d'habitants; et Hai-Lung-Kiang en a à peu près deux millions. Telle est l'estimation chinoise. Mais ces chiffres sont grossis par quatre autres éléments : les Russes, d'abord, avec le nombre croissant de leurs soi-disant gardiens du chemin de fer, leurs nombreux fonctionnaires du Transsibérien et autres, et les flots d'immigrants venus de la Russie. Ajoutons encore une quantité de Coréens qui passent les frontières pour s'établir dans la province de Kesin. Un estimé Russe évalue ceux-ci au nombre de 100.000. Ils réussissent mieux en Mandchourie qu'en Corée; ils n'ont plus à subir la tyrannie des petits fonctionnaires ni le système de corruption, qui est la plaie de la Corée. Mentionnons de plus l'incursion continue de trafiquants et de boutiquiers japonais, comme le prouvent les

enseignes qui surmontent les boutiques dans les rues des principales villes. Il semble maintenant qu'il n'y ait pas un seul village d'une certaine importance dans toute l'Asie Orientale où on ne trouve l'inévitable photographe japonais. Les Japonais sont des trafiquants et boutiquiers très habiles et les Russes se plaignent beaucoup de leur concurrence.

Un quatrième élément, enfin, de l'accroissement de la population, c'est le nombre considérable des coolies que les Russes importent, de Chefou surtout, pour travailler au chemin de fer ou dans les différentes cités qu'ils bâtissent le long de la route.

Les gardiens du chemin de fer, ou gardes frontières, comme on les nomme maintenant, étaient au nombre de 50.000 lors de mon passage. Ils sont beaucoup plus, aujourd'hui. La distance entre les corps de garde, solidement bâtis et permanents, est de cinq kilomètres ; de six lieues en moyenne entre les stations de second ordre et de vingt-huit lieues entre les grandes stations. On encourage beaucoup les fonctionnaires, les immigrants, les soldats à amener leurs familles ; on leur procure toutes les facilités possibles pour le loge-

ment et le reste. Ces casernes, ces demeures de fonctionnaires ont un caractère de stabilité, de solidité qui n'existe pas au même degré en Sibérie. En Mandchourie elles sont toutes en pierres et en briques ; en Sibérie, la plupart sont en bois.

En mai 1900 commencèrent les troubles qui aboutirent à la conquête militaire du pays par les Russes et à son occupation non moins militaire — laquelle se continue toujours depuis. Le 21 juillet, le Czar nomma le général Grodekor commandant en chef, et, sept jours après, les Chinois étaient vaincus à Blagoveshchensk. Cinq divisions entrèrent alors en Mandchourie, de différents côtés, et se dirigèrent sur Kharbine. Le général Sakharov longea le Sungari ; le général Linevitch partit de Port-Arthur, s'empara de Niou-Chouang, puis de Moukden et atteignit ainsi Kharbine, au Sud. Le général Kennenkampf prit d'assaut Aïgun, après une bataille qui dura près de neuf heures, et à la suite de laquelle les soldats sibériens massacrèrent un très grand nombre d'habitants, brûlèrent la ville et se dirigèrent de là sur Tsitsikar. Le général Chichagov, qui commandait la division de l'Est, débarqua dans la baie de Possiet, marcha vers Ningut et



ne rencontra qu'une opposition insignifiante. Le général Orloff partit de l'ouest et, après avoir battu une armée de quatre mille Chinois environ, se dirigea sur Khailar qu'il prit assez difficilement le 30 juillet. Il rencontra une forte résistance dans les monts Kilgan et continua ensuite sa route, en faisant marcher ses hommes pendant onze jours à raison de trente-deux kilomètres par jour, jusqu'à ce qu'il eût rejoint Kennenkampf à Tsitsikar, le 1er septembre.

La campagne fut courte, vive et décisive et suivie d'une répression, fort sévère, de la part des Russes. L'idée du général en chef était de terrifier les habitants ; et ses généraux accomplirent ses ordres avec un véritable esprit de représailles.

Quand ils prenaient une ville et qu'ils avaient fait prisonniers de paisibles habitants, un certain nombre de ceux-ci, variant de un sur dix à un sur cent, étaient mis à mort. Nous ne connaîtrons probablement jamais la véritable histoire de cette campagne. Mais les quelques aperçus que nous en possédons donnent une idée de ces horreurs.

Madame Archibald Little, par exemple, écrit dans le *Times* : « Quand Gribsky télégraphiait

de Blagoveshchensk pour demander ce qu'il devait faire, le gouverneur de Khabarovka télégraphiait cette réponse : « En temps de guerre brûlez et détruisez. » On prit simplement tous les Chinois et on les empila sur des navires qui ne pouvaient pas les porter. Lorsque les mères jetaient leurs enfants sur la rive en suppliant d'épargner au moins ces innocents, les Cosaques saisissaient les bébés au bout de leurs baïonnettes et les coupaient en morceaux... Sur la demande du gouverneur on photographia Aigun telle que les Cosaques l'avaient laissée, complètement détruite ; seules les grandes et solides cheminées demeuraient debout. Sur une population de plusieurs milliers d'habitants, il n'en restait plus un seul. Ensuite, et par contraste, on exhiba des photographies de la ville chinoise de Sahaline, telle qu'elle était avant le massacre : on voyait la plus belle maison du plus riche marchand, tué depuis, les toits ondulés du joli temple, etc., etc. On photographia enfin — et le trait est plus frappant encore — le service religieux d'action de grâce qui eut lieu après le massacre. « Non pas à cause du massacre, disait le photographe, mais parce que la ville a cessé d'être Sahaline pour

devenir un avant-poste russe ». La ville avait certainement cessé d'être Sabaline ! Les gens vous diront encore aujourd'hui comment la rivière fut obstruée par les cadavres des Chinois, habitants inoffensifs et paisibles que l'on y précipita sans crier gare. Il est une autre photographie des ruines de ce qui fut Sabaline. Au premier plan, on voit un groupe de dames qui, de Blagoveshchensk, jouissent du spectacle. Derrière elles, on distingue des ruines qui fument encore.

La photographie du service religieux montre au centre une grande croix russe et un autel entouré de plusieurs popes.

Le général Gribsky est à la tête de son état-major, vis à vis les hauts dignitaires. Tous rendent solennellement grâce au Dieu Tout-Puissant de ce qu'Il leur ait permis de détruire une ville de 5 à 6.000 habitants, à qui personne, parmi les assistants, ne pouvait reprocher d'avoir levé même un doigt contre les Russes, mais qui, au contraire, s'étaient jusqu'alors occupés de conduire leurs charrettes, de porter leurs fardeaux et de servir les clients dans leurs magasins et leurs maisons. Hommes, femmes, enfants, tous

avaient été livrés au carnage. A en juger, par les apparences, il dut en être de même pour tout établissement chinois sur la rive droite, ou rive chinoise, de l'Amour.

Le major général Orloff qui commandait les forces expéditionnaires de l'ouest en Mandchourie, fut, dit-on, réprimandé, parce qu'il aurait ajouté à tous les télégrammes qu'il adressait au quartier général : « Je supplie qu'on me permette d'épargner les habitants paisibles ».

On a essayé de rejeter la responsabilité des excès en Chine sur les régiments composés en grande partie de Cosaques Amursky. Tous ceux à qui j'en parlai m'ont dit : « Les Cosaques n'aiment pas tuer, mais si l'un des leurs est tué, ils deviennent féroces, ou encore, s'ils en reçoivent l'ordre de leurs officiers, ils n'épargnent plus personne. » — « Mais leurs officiers leur disent-ils jamais de n'épargner personne ? » « Je ne dis pas que ce soit bien ! » fut toute la réponse que j'obtins. « Je suis, cela va sans dire, ajoutait-on inévitablement, partisan de la conférence de la Haye », etc., etc.

L'idée russe semble n'apparaître que trop clairement : « Il faut, comme disent dans la conver-

sation certains d'entre eux, frapper de terreur l'ennemi, dès le début. C'est, après tout, dans cette longue chasse, le procédé le plus miséricordieux ».

Rien n'a rebuté les Russes dans la poursuite de cette politique de « terrorisme » contre les chinois. La surface du pays porte la trace de ces terribles marches. Les Russes ont réussi à intimider complètement les habitants. Ayant atteint leur but, à l'aide de ces procédés barbares et cruels, qu'ils employèrent sans faiblesse, ils changèrent aussitôt de politique. Ils traitent maintenant les Chinois avec une libéralité et une considération qui surprennent chacun et qu'on remarque surtout dans la conduite des officiers russes vis-à-vis des mandarins et des fonctionnaires avec qui ils semblent être en excellents termes. Les simples soldats, eux-mêmes, se laissent moins aller à tirer les nattes de cheveux et à distribuer des coups de poing qu'on ne l'eût espéré. Il est incontestable que Russes et Chinois s'entendent fort bien et ceux-là semblent savoir à merveille comment il faut prendre ceux-ci ! Il y a plus de réel sentiment d'égalité démocratique entre les Russes et les Asiatiques que je n'en ai vu entre les Anglais ou les Américains et n'importe quel

peuple appartenant à la race jaune. Les fonctionnaires anglais aux Indes, par exemple, ne sont jamais en aussi bons termes avec les Hindous de haut rang que les Russes ne le sont avec les Chinois. Les Anglais, avec plus ou moins de mépris, considèrent toujours les jaunes comme des *nègres*.

Je voyageais, il y a quelque temps, sur un chemin de fer japonais. Un membre de la légation britannique de Tokio vint à monter dans un wagon où se trouvaient trois gentilshommes japonais, appartenant à de très vieilles familles. Il les connaissait. Ils causèrent avec lui dans le plus pur anglais, deux d'entre eux ayant fait partie de la légation de Londres. Au bout d'un instant un monsieur et une dame, amis de mon anglais, montèrent dans le même compartiment. Ils avaient l'apparence de riches « *Globe Trotters* ». *Lui*, portait un costume à carreaux, une casquette de voyage, et des guêtres ; — il sentait le coton du Lancashire, ou la marine marchande de Liverpool. *Elle*, lorsqu'elle eut bien dévisagé les Japonais d'un air de dédain très marqué, émit la remarque suivante : « Je suis surprise qu'on permette aux naturels de voyager en pre-

mière classe, ici! » Son mari tomba d'accord avec elle et elle continua sur le même ton, à haute voix, malgré les tentatives désespérées du jeune diplomate anglais qui se sentait à la torture!

La Mandchourie étant entièrement pacifiée aujourd'hui au point de vue militaire, une autre lutte s'engage, une lutte d'un genre tout différent. C'est la lutte pour le commerce entre l'homme jaune et le Russe.

Comme petits commerçants, les Chinois sont difficiles à battre ; on les trouve maintenant jusqu'à Irkoutsk, et même au-delà, et dans les affaires conclues avec les aborigènes ils évincent les petits marchands russes. Les marchands chinois poussent en avant les produits manufacturés anglais et américains qui viennent des ports chinois, inscrits dans le traité. Ce n'est que de cette façon indirecte que les marchandises anglaises atteignent la Mandchourie et de cette façon limitée que le marché leur est ouvert là-bas. Actuellement, un anglais n'a pas le droit, sauf à Dalny, d'acheter un pouce de terrain, de bâtir une maison, d'ouvrir un magasin. Kharbine est la ville qui attire le plus les marchands, parce

que c'est un grand centre de distribution au milieu d'un pays riche, où la population prospère devient rapidement une clientèle importante. La valeur des lots à Kharbine monte avec une vitesse égale à celle des immeubles. On a bâti quatre moulins à cylindre qui, étant données une quantité illimitée de blé et une énorme demande de farine, réalisent d'immenses profits. L'un d'eux, bâti en 1900, au prix de 96.000 dollars américains, fit dès la première année un profit net de de 87.000 dollars.

Toutes les industries qui vivent des besoins d'une ville moderne, surgissent ici spontanément ; car il ne faut pas oublier que, même en ces régions éloignées, des villes se bâtissent et s'équipent de la façon la plus « xxe siècle » : électricité, tramways, téléphones, etc., tout apparaît. Rien dans ces villes ne se rapproche de l'idée que l'on a généralement de la Sibérie.

Cependant, avec toutes ces demandes de machines, d'outils, de matériaux, d'articles manufacturés, dont la variété est infinie, et qu'on exige parfaits jusque dans leurs détails les plus compliqués, les manufacturiers anglais n'en restent pas moins exclus du marché.



« Inutile aux Anglais d'essayer quoique ce soit », nous laisse-t-on entendre aussi clairement, aussi nettement que si ces mots étaient peints sur la porte de tous les bâtiments de l'administration et de tous les bureaux de contracteurs.

Lorsque des offres, faites dans le but de se rendre bien compte de tout ce qui précède sont, après avoir passé par la voie hiérarchique, parvenues à qui de droit, elles s'en reviennent avec une réponse invariable : « On est obligé de les refuser durant cette période temporaire d'occupation ». Peut-être y ajoute-t-on quelquefois l'expression vague d'une promesse indéfinie : « Quand le pays sera plus colonisé, les étrangers seront plus libéralement traités. »

La Russie ferme ainsi la porte de la Mandchourie, sauf à un ou deux endroits où, sous le couvert d'une soi-disant ouverture, elle bâtit un mur impénétrable. Si l'on cherche l'explication de cette politique et les motifs qui l'inspirent, on les trouve sans difficulté ! Les Russes, comparés aux plus habiles Européens ou Asiatiques, ne sont pas heureux en affaires. Petits commerçants ou boutiquiers, ils ne peuvent tenir tête aux Chinois ni aux Japonais. Ils

éprouvent plus de mécomptes encore dans les affaires plus importantes ou dans les manufactures où ils ont pour concurrents les Anglais, les Allemands, et les Américains. Les hommes d'Etat russes sont très au courant des faits et ils savent que la seule façon d'aider effectivement leurs compatriotes, lents, conservateurs et peu entreprenants, c'est d'évincer tous les autres et de leur laisser un champ libre de toute concurrence.

Le commerçant chinois fait sentir sa présence non seulement en Mandchourie mais dans toutes les principales villes de la Sibérie. Il a la bosse des affaires très développée ; il vend à meilleur marché et se contente d'un bénéfice inférieur à celui du Juif.

Il est évident, pour tous ceux qui prennent les faits pour ce qu'ils sont et ne se complaisent point à s'enfouir le cerveau dans le sable des phrases et des platitudes — comme semble le faire Lord Cranborne, — que les Russes ont annexé la Mandchourie. Ils y sont ; ils y resteront, même au prix d'une guerre. Leur campagne diplomatique a été conduite avec une si admirable dextérité, cependant, que la conquête du pays ne leur

coûtera pas une cartouche de plus que celles qu'ils ont dépensées sur le dos des Chinois en 1900.

Au point où en sont les choses, il est fort probable qu'aucune puissance ne déclarera la guerre à propos de la Mandchourie. Le Japon lui-même attendra de nouvelles provocations avant que de s'embarquer dans une entreprise aussi herculéenne. La question pratique se pose ainsi : En supposant que les Puissances permettent à la Russie d'annexer ainsi le pays, vont-elles également tolérer que celle-ci ferme la porte de la Mandchourie au nez des marchands, commerçants et manufacturiers de tout le reste du globe? C'est très certainement aujourd'hui le moment de demander que la porte soit ouverte. Les pays qui sont en plus étroite sympathie politique avec la Russie, tels que la France et l'Allemagne, par exemple, tout en acquiesçant complaisamment ou en étant indifférents à sa campagne d'aggrandissement en Extrême-Orient, ne s'opposeraient vraisemblablement pas, cependant, à recevoir la récompense commerciale, conséquence de l'ouverture de la Mandchourie au commerce étranger.

« Si nous ne faisons pas d'objections à ce que vous dépouilliez la Chine de ce marché, le moins

que vous puissiez faire, en retour, est de nous permettre, à chacun de nous, d'y avoir notre étalage pour la vente de nos marchandises. »

Voilà ce qui, en langage simple, devrait être intimé à la Russie.

Le moment de l'évacuation intégrale s'approche et nous verrons probablement se jouer la même farce et se produire la même évacuation qu'au printemps dernier.

Lord Cranborne, en réponse à une question qui lui fut posée à la Chambre des Communes, parla comme s'il croyait réellement à une évacuation future. Rien d'étonnant si cette réponse motiva un télégramme sarcastique du docteur Morrison, le distingué correspondant du *Times* à Pékin !

Il est stupéfiant qu'une assemblée comme la Chambre des Communes, dont les membres, en partie, sont des hommes d'affaires, puisse se contenter d'une réponse telle que celle de Lord Cranborne, qui fait penser à une lettre écrite par le secrétaire d'une compagnie apocryphe, pour satisfaire de vieux célibataires, commençant à devenir nerveux et à s'inquiéter de leurs capitaux !

On peut alléguer qu'il est maintenant trop tard pour demander à la Russie d'ouvrir les portes de la Mandchourie. On a laissé passer la meilleure opportunité, puisqu'il est aujourd'hui possible aux Russes d'imposer sur le chemin de fer un tarif préférentiel. Mais il sera certainement trop tard si on laisse passer la date de l'évacuation sans présenter une demande ferme et qui ne laisse pas de place pour un refus. Si les ressources agricoles du pays sont visibles, même pour le voyageur le plus indifférent, les ressources minières ne sont pas encore nettement établies. On a à peine fouillé, et superficiellement, en quelques endroits. Le terrain n'a jamais été complètement exploré. Cependant, le peu qui a été fait a suffi pour démontrer l'existence de mines de charbon considérables, d'immenses dépôts de houille, aussi bien que d'or, d'étain et d'argent. — Le peu qui a été fait a suffi pour indiquer que la Mandchourie était appelée à devenir, probablement, un des centres miniers les plus importants du monde.

Il reste en Sibérie d'immenses régions qui ne sont pas encore développées ; la Russie multiplie les efforts pour les peupler, en favorisant l'émigration européenne. Comment ne pas voir dès

lors qu'elle sera évidemment tentée d'agir en Mandchourie comme le chien du jardinier (dans une grande proportion du moins), et ce, pendant cinquante ou cent années ?

Que les Puissances le tolèrent, voilà qui semble véritablement outrageant.

La porte qu'on vient de fermer peut encore se rouvrir si quelqu'un ose y frapper. Sinon, elle restera sûrement close pour toujours au commerce du reste du monde...

Parmi les distractions de mon voyage à travers la Mandchourie, je dois compter un excellent mégaphone qui appartenait à un des agents de la Compagnie des Wagons-lits. Il le faisait jouer un soir, dans le fumoir, et quand le train s'arrêtait, les indigènes, toujours pendus autour des stations, dans l'attente de l'express, se précipitaient pour entendre l'instrument. A la station de Sasue, nous eûmes un curieux auditoire. On voyait pêle-mêle des portefaix du chemin de fer, des soldats — ceux-ci, on en rencontrait à chaque arrêt — des émigrants descendus d'un train qui passait là la nuit, et de nombreux Buriats, couverts de vêtements graisseux, en peaux de moutons, dont la laine était à

l'intérieur. Nous nous amusâmes à les voir regarder, bouche bée, le mégaphone. Jamais ils n'avaient vu ni entendu rien de semblable !

Après avoir donné un morceau d'opéra qui dut leur paraître plutôt étrange, le mégaphone aborda une de ces superbes hymnes russes. L'instrument avait saisi jusqu'à l'écho de la cathédrale où l'hymne avait dû être chantée. Comme les sons s'étendaient dans l'air calme de la nuit, tout d'abord un vieux paysan, puis d'autres et d'autres encore ôtèrent leurs bonnets de fourrure; les Buriats, au regard sauvage, suivirent ensuite cet exemple et toute la foule, tête nue, écouta en silence la prière qu'elle reconnaissait.

A en juger par leurs expressions, on pouvait facilement s'imaginer qu'ils soupçonnaient l'instrument d'être en connivence avec le diable !

CHAPITRE XI

LE CHEMIN DE L'EMPIRE A TRAVERS LA MONGOLIE

La Banque russo-chinoise. — Habile diplomatie. — Une trouvaille. — Un vieux lama russe. — La suzeraineté de la Chine repoussée. — Une nouvelle ligne. — Les inévitables gardes-frontières. — Une station fortifiée. — A trente milles de Pékin. — On hisse le drapeau !

Dans ses rapports avec la Mongolie, la Russie a suivi la même ligue de conduite qu'en Mandchourie. Les résultats sont en bonne voie d'être identiques. L'assimilation ou la conquête n'est que l'affaire d'un laps de temps assez court. Une diplomatie forte et habile, l'action du Transsibérien et des millions de roubles judicieusement dépensés par l'intermédiaire de la Banque russo-

chinoise — ont gagné ou vont gagner à la Russie ce vaste territoire.

Il est bon de connaître la position de la Mongolie. Le Transsibérien longe sa frontière au Nord, depuis les Monts Khingan jusqu'au lac Baïkal, et il continue son chemin sans beaucoup s'en éloigner. La Mongolie est bornée à l'est par la Mandchourie et au sud par la grande muraille de la Chine, qui, à Kalgan, n'est qu'à soixante milles de Pékin. Sa population est, d'après les estimations les plus autorisées, de 2 millions d'âmes et sa superficie, de 1.300.000 milles carrés. Une partie considérable du pays comprend le désert de *Gobi*, dont beaucoup d'écrivains ont exagéré la stérilité, puisqu'il peut fournir et fournit en effet d'assez bons pâturages pour les chevaux et les chameaux. Bien que le pays ait été fort peu exploré, on connaît les ressources minières pour être considérables, et les Russes, en trois ans, ont non seulement payé leurs dépenses, mais tiré encore un assez joli bénéfice de la petite portion de mines d'or qu'ils ont exploitée.

L'histoire de l'invasion russe est des plus intéressantes. La première reconnaissance du pays fut faite par la Banque russo-chinoise qui fonda

une succursale à Urga, sous la direction de M. Grot. M. Grot servit jadis sous Sir Robert Hart dans les Douanes maritimes. C'était un homme d'une habileté, d'un tact, d'une initiative remarquables. A l'instar de M. Pokotiloff, à Pékin, M. Grot réunissait les qualités du ministre à celles de l'agent financier. Il ne demeura pas longtemps à Urga avant que de voir Tushet-Kau figurer parmi les clients de la Banque, et bientôt parmi ses plus gros débiteurs. M. Grot fut très vite au courant des richesses et de l'étendue des mines d'or qui avoisinaient Urga, et qui, du fait de la loi qui interdisait de fouiller les terrains pour en extraire de l'or ou d'autre métal précieux, ne s'étaient jamais développées. Les Khans de Mongolie étant sous la suzeraineté de l'Empereur de Chine, il était nécessaire d'obtenir la permission de celui-ci pour pouvoir exploiter les mines. On fit appel à l'intermédiaire du ministre russe à Pékin, et la permission fut éventuellement accordée à la Banque russo-chinoise. Le Khan s'y opposa cependant et insista pour le maintien des anciennes lois, malgré les arguments de M. Grot qui avait commandé des machines américaines et, de fait, les installait déjà. Dans

cette crise, il s'adressa au grand Lama et essaya de le persuader d'user de son influence auprès du Khan. Le vieux Bogdo-Gegen, très rusé, consentit à l'écouter et accepta avec une grâce charmante une douceur russe de 15.000 roubles. Mais l'argent une fois empoché, il se déclara carrément contre M. Grot. M. S. Hishmarieff, consul de Russie, qui opérait de concert avec M. Grot, fit alors des démarches près du Haut-Commissaire de la Chine à Urga. Mais celui-ci n'avait pas reçu d'instructions de son gouvernement au sujet de la concession des mines d'or; il ne connaissait rien du litige; bref, il se lava les mains de toute l'affaire. Très adroitement, le représentant russe insinua qu'en agissant de la sorte, le Haut-Commissaire paraissait abandonner, au nom de son souverain, tout droit de suzeraineté sur la Mongolie. Tushet-Khan ne manqua pas d'adopter avec empressement cette manière de voir, et dans le temps que l'agitation naissait à Urga, il convoqua la grande Kuriltai, ou haute assemblée — à peu près notre Chambre des Lords! Les séances furent mouvementées. Un parti important voulait absolument la mobilisation de la milice pour chasser tous les

étrangers et assurer la complète indépendance du pays. Ce fut alors que M. Grot se révéla habile diplomate. Avec une énergie continue, il précipita les chances de la Russie. Il montra comment la Mongolie s'enrichissait par le développement commercial, attira l'attention sur la prospérité des Buriats, sous la loi russe, représenta tous les avantages que retirerait la Mongolie si elle autorisait la Banque à construire un embranchement du Transsibérien jusqu'à Kalgan, et, par-dessus tout, fit valoir l'importance de l'amitié du Czar, consentant à prendre sur lui la protection du pays contre l'invasion et l'agression étrangères. Pour augmenter la force de ses paroles persuasives, M. Grot prodiguait les dons aux membres du Kuriltai. Une judicieuse distribution de 1.000.000 de roubles, et plus, accomplit des merveilles chez ces malheureux gentilshommes appauvris. Comme résultat, la fraction de la milice mongole qui avait été déjà mobilisée fut licenciée ; le Khan et ses compatriotes se placèrent sous la protection du Czar. Aussitôt on vit arriver à Urga quatre escadrons de Cosaques Buriats. Ils étaient bouddhistes et parlaient la même langue que les indigènes, qui les accueillirent

avec cordialité. L'astucieux M. Grot s'empressa, ensuite, de fortifier la Banque, le consulat russe et de protéger ostensiblement la ville contre toute agression du suzerain, mis désormais de côté. En réalité, c'était remettre Urga au pouvoir absolu de la Russie. Les travaux pour le lavage de l'or furent alors activés avec une énergie nouvelle et commencèrent immédiatement à donner des résultats magnifiques ; on arrivait à trouver jusqu'à $ 30.000 d'or dans l'espace d'un mois.

Quelques mois après, la rumeur du soulèvement des Boxers atteignit Urga. Rien ne pouvait arriver plus à point pour servir les Russes qui ne manquèrent pas de grossir encore l'événement. Des Cosaques furent expédiés dans le Sud ; on augmenta la garnison d'Urga, et, cette fois, on fit venir de l'infanterie et trois batteries d'artillerie. Pour les recevoir, on bâtit des casernes et des magasins fortifiés tels qu'on en voit au long de la voie ferrée qui traverse la Mandchourie. Le procédé de *la peur des Boxers* n'est pas le seul point de similitude entre la campagne de la Mongolie et celle de la Mandchourie. Les Hunhuses, bandes de maraudeurs et de voleurs, dont



les Russes nous rabattent les oreilles en Mandchourie, et qui sont l'excuse vivante que l'on donne pour justifier la prodigieuse activité militaire, ont aussi leur contre-partie dans les Tsakhars, tribu qui fut accusée de piller les caravanes de thé. Il va sans dire qu'il fallut envoyer des Cosaques pour les punir. Ces Cosaques, redresseurs des méfaits des Tsakhars, et ceux qui survinrent à la suite de *la peur des Boxers* peuvent être regardés comme des tirailleurs d'avant-garde sur la route dont s'empara plus tard le chemin de fer. Ils s'avancèrent jusqu'au passage de Sewan-tze où ils bâtirent un fort et des casernes fortifiées. Fortifications qui commandent la voie descendant à Kalgan et la route de Pékin ; car la vieille muraille de la Chine n'oppose plus d'obstacles réels aux progrès des troupes modernes. On ne saurait trop insister sur l'importance de ce passage qui conduit les Russes à 112 kilomètres de Pékin et où ils peuvent à loisir, à l'insu des Chinois et du monde entier, rassembler et masser des troupes, quand ils le voudront.

Certaines personnes, en Chine, et non les moins bien informées, croient qu'il existe un traité se-

cret entre l'Impératrice douairière et la Russie, et en vertu duquel celle-ci doit se tenir prête à défendre, le cas échéant, la dynastie Mandchoue. De même que la Russie a pénétré en Mongolie où le Czar a pris Tushet-Khan sous sa protection — de même aussi le Czar, dit-on, est prêt à défendre l'Impératrice douairière contre les révolutionnaires qui voudraient attaquer la dynastie régnante. La Chine étant remplie de conspirateurs de ce genre, l'occasion peut se présenter d'un jour à l'autre. Au moyen du récent chemin de fer de la Mongolie, les Russes ne sont qu'à deux jours de distance de la capitale chinoise, qu'ils se verraient, à leur grande douleur, inévitablement forcés d'occuper pour la défense de la dynastie ! De là, la Russie pourrait étendre aisément son égide protectrice sur les provinces du Nord de l'Empire.

La conduite des officiers et soldats russes en Mongolie fut, reconnaissons-le, admirable. Ils s'attirèrent ainsi la bienveillance des habitants et réussirent à se faire considérer comme les véritables défenseurs du pays. Ils purent, en décembre 1900, donner une fête à Urga pour célébrer et proclamer l'heureuse extension de la

protection et de l'amitié du Czar. Le général Matsieffski, gouverneur du Trans-Baikalien, vint d'Irkoutsk pour représenter Sa Majesté Impériale. Il y eut un grand banquet, et l'Etendard du Czar fut déployé avec la pompe et le cérémonial que les Russes apportent à tous leurs actes.

Le gouverneur prononça au banquet un discours significatif. Il déclara possible, comme résultat de la nouvelle entente ou alliance, de songer à aggrandir la frontière méridionale de la Mongolie.

Le fait de hisser leur drapeau a, pour les Russes, une portée considérable, due surtout aux paroles mémorables de Nicolas Ier, passées à l'état de proverbe, et qui guident leurs diplomates et leurs soldats. L'amiral Nevelskoï poursuivait, alors, sa marche vers l'est, jusque sur le territoire de l'Amour, qu'il annexait. Le Conseil impérial répudia cet acte et demanda le rappel de l'amiral. Mais Nicolas Ier répondit : « Quand le drapeau russe a été arboré, on ne le descend plus ». Ce principe, proclamé en 1846, pour les provinces de l'Amour, sera maintenu aujourd'hui en Mongolie.

En décembre 1900, les Russes commencèrent

les travaux du chemin de fer de Kalgan et les terminèrent en sept mois. Le terrain n'offrait pas de difficultés : la preuve en est dans la grande voiture à traction, ou automobile dont les arpenteurs purent se servir durant tout le parcours. La vieille route des caravanes partait de la Chine et traversait en son entier le désert Gobi. On fit passer le chemin de fer plus loin, dans l'est ; il borde le pied des monts Kilgan, où les collines couvertes d'ombrages se perdent dans la plaine. Il n'y eut nul besoin de tunnel ni de grands ponts. De même qu'en Sibérie et en Mandchourie, une ligne provisoire fut d'abord construite. A leur temps perdu, les Russes pourront l'empierrer et la transformer en route permanente. Les travaux furent dirigés par un des ingénieurs du Mandchourien, M. Bocharov. La voie a la même largeur que celle du Mandchourien et si la ligne de Kalgan à Pékin — dont la construction a été arrêtée par le gouvernement anglais — avait été faite, la distance eut été raccourcie de près de 1.500 kilomètres, entre l'Europe et Pékin, de 8.700 kilomètres entre Pékin et Saint-Pétersbourg.

Elle se détache de la ligne principale à 112 kilo-

mètres environ de Khailar et court de l'extrémité sud à l'est du Lac Buir Nar. Sa direction est alors sud-ouest et non sud-est comme l'indiquent de nombreuses cartes.

La construction fut commencée en décembre 1901 et poursuivie avec l'extraordinaire vigueur qui caractérise les Russes en Extrême-Orient. Des ouvriers et des artisans russes furent envoyés de l'Est Chinois et du Trans-Baikalien; des caravanes traversèrent Kiakhta pour apporter 20.000.000 de roubles. Depuis le début des travaux, on observe à leur endroit le plus grand secret. Pour une raison ou pour une autre, les étrangers se virent interdire le pays, de sorte qu'il est impossible, même maintenant, alors que la ligne provisoire est finie, d'obtenir des renseignements à son sujet.

Inutile d'ajouter que cette ligne, tout comme celle de la Mandchourie, aura besoin de « gardes-frontières ». Il faudra construire aussi des casernes fortifiées, d'immenses magasins pour les munitions, que les premiers voyageurs autorisés à se servir du chemin de fer, verront en pleine voie d'achèvement.

Jusqu'à ce jour, les Russes n'ont contrarié en

rien les indigènes — exception faite en ce qui regarde les chemins, les voies de communication et le développement des mines d'or. Ils ont agi avec un tact si parfait que ne se manifeste encore aucune animosité entre les « protecteurs » et les « protégés ». Ceux-ci ont eu l'heureuse surprise — nouvelle pour eux — de se voir offrir de nombreux emplois bien rémunérés et d'assister à l'avalanche de sommes énormes, dépensées sur leur territoire.

Cette campagne pacifique, en Mongolie, conduite avec le plus grand calme, doit faire tressauter de joie les Russes. Les profits des mines d'or ont payé tous leurs travaux ; leur pavillon a été déployé et leur chemin de fer construit sans protestation ni opposition de la part des Puissances.

Les voici en bonne voie d'annexer un pays qui a quatre fois l'étendue de la Mandchourie et qui comprend 2.000.000 d'habitants seulement.

A ces considérations, ajoutez encore la formidable augmentation de la population russe depuis 200 ans ; l'assurance de la voir continuer dans les mêmes proportions ; le calcul facile, qui



établit que vers 1950, il y aura 135.000.000 de Russes de plus sur la surface du globe qu'au dernier recensement de 1897, — et vous constaterez l'importance de cette augmentation de territoire colonisable !

CHAPITRE XII

LE LAC BAÏKAL

Une interruption qui a son intérêt. — La traversée en traîneaux. — La demeure du Dieu de la guerre. — Les phoques. — Comment s'est formé le lac. — La traversée en été. — La route future. — Funérailles sibériennes. — Le brise-glace. — Le reflet des montagnes. — L'Angara frangé de neiges. — L'express impérial. — Un autre lieu de repos.

La traversée du Lac Baïkal constitue la grande interruption du long voyage qui va du Pacifique à Moscou. Je doute que la nouvelle ligne — à laquelle on travaille dès maintenant et qui doit faire disparaître cette promenade en bateau — ajoute au plaisir du voyageur.

En hiver, le trajet se fait en traîneau et dure

sept heures, avec un arrêt au milieu du lac, où l'on a installé une salle d'attente et un buffet. Le lac Baïkal, que les Russes nomment la « mer Sainte », est le plus grand réservoir d'eau douce du vieux monde. Dans le monde entier il n'en est que quatre plus considérables : trois en Amérique et un en Afrique.

La superficie du lac Baïkal est de 34.000 kilomètres carrés ; sa profondeur, dans la partie Sud-Est, atteint 4.000 pieds. La rive sur laquelle doit être construit le chemin de fer présente les plus sérieuses difficultés, des hauteurs escarpées, des profondes crevasses qui nécessitent une grande quantité de tunnels et de ponts. Le prix total de la ligne est estimé à vingt-cinq millions de roubles, à peu près quatre-vingts roubles par verste.

Après avoir parcouru une telle étendue de plaines unies et monotones, on apprécie davantage le contraste des montagnes qui entourent le lac Baïkal. Bien qu'elles ne dépassent pas 6.000 pieds d'altitude, les amoncellements de neige, dont elles sont couvertes durant la plus grande partie de l'année, donnent, là surtout où elles s'élèvent en ligne droite au-dessus du niveau du

lac, l'impression d'une hauteur prodigieuse. Le lac, parsemé d'îles et d'îlots, est spécialement vénéré par les aborigènes. Les prêtres lamas et les Buriats Shamanistes vont dans l'île d'Olkhan offrir des sacrifices au mauvais esprit Begdoozi. Les Mongoliens la considèrent comme l'emplacement du camp fortifié de leur plus ancien héros, Chingiz-Khan. Lorsque déborde le Sungari, on voit fréquemment des bandes de Buriats aller en pèlerinage à un cap, consacré au Dieu Blanc de la Guerre, pour y offrir des sacrifices.

Le lac est probablement d'origine volcanique. On est d'avis qu'il a été formé de l'effondrement qui suit les violents tremblements de terre. De légères secousses sismiques sont fréquentes aujourd'hui.

A l'est du lac, on trouve une curieuse cire marine qui produit une flamme en brûlant, et contient beaucoup de paraffine, d'excellente qualité. Cette extrémité du lac possède aussi quelques sources de liquide huileux, ressemblant assez à du naphte. Bien que le district n'ait pas encore été exploité, de nombreuses indications tendent à faire croire à la présence du pétrole. Par suite probablement du vent, qui ne cesse de

souffler, le lac Baïkal ne commence à geler qu'en novembre. Il se forme alors rapidement une croûte de glaces qui atteint parfois de neuf à dix pieds. La rupture des glaces se produit vers le mois d'avril et est accompagnée d'une série d'explosions suivies d'un roulement comparable à celui de l'orage dans le lointain.

Il se forme de larges crevasses par où l'eau monte sur la glace et gèle de nouveau, mais superficiellement.

On trouve beaucoup de poissons dans ce lac, où vivent aussi des phoques, à qui les Buriats font la chasse quand la glace s'entr'ouvre. Ils se confectionnent des pardessus avec les peaux, ou bien en font un excellent commerce avec les marchands russes.

Ces phoques (*Phoca annealata*) sont de la même famille que ceux qu'on rencontre sur les côtes de l'océan Arctique. On en voit dans la mer Caspienne, ce qui confirmerait également la théorie d'une grande dépression générale de l'Asie septentrionale, au cours des dernières époques géologiques. On prétend qu'on a trouvé jadis des phoques dans la mer Aral; en tout cas, ils ont disparu maintenant.

Les eaux du lac Baïkal renferment encore une immense quantité de saumons dont la pêche fait vivre un grand nombre d'indigènes.

Aucune raison ne s'oppose à ce que des établissements de conserves réussissent aussi bien ici que dans la Colombie britannique.

La surface du lac est à 1.561 pieds au-dessus du niveau de la mer et le fond atteint, au sud-ouest, 2.624 pieds au-dessous.

Comme je regardais par la portière, vers six heures du matin, je vis que nous cotoyions les rives du lac Baïkal qui s'étendait, glacé et couvert de neige. Nous arrivâmes à Myssovaia à huit heures et nous dûmes attendre pendant près de quatre heures l'arrivée d'un des trois trains de marchandises que le steamer devait transporter.

Je profitai de ces quelques heures pour voir la ville — c'est-à-dire peu de chose. Une église en bois s'élevait à côté de la gare. On entendait un carillon très doux ; des branches de palmiers jonchaient le sentier. Tout à coup apparut une procession funèbre.

Le cercueil fut transporté dans l'église et le service commença. Il dura deux heures. Les

hommes étaient à droite vis-à-vis les femmes qui, pour la plupart, avaient la tête recouverte d'un châle. Avant d'entrer, ils achetaient tous des cierges qu'ils tinrent allumés pendant la cérémonie. Près de la porte étaient rangés les mendiants les plus pittoresques que j'aie vus, — des patriarches à la barbe et aux cheveux en fleuve et qui s'appuyaient sur des béquilles. Le chant, sans accompagnement musical, était réellement très beau, dans son impressionnante simplicité. Le début de chaque verset était saccadé; la fin, au contraire, était lente et traînante. Je n'avais jamais encore, en Russie, entendu ce chant très particulier.

Il était midi quand le steamer, un brise-glace, partit de Myssovaia. Il avait à son bord trois trains. Notre express, lui, s'arrêta sur le quai, à quelques mètres du navire.

Au départ, la glace avait près de deux pieds d'épaisseur et rien n'était plus pittoresque que le spectacle des énormes blocs, refoulés ou submergés par notre steamer. Ce brise-glaces, le *Baïkal*, fut construit par la maison Armstrong, en Angleterre, et expédié en Russie tout démonté. Les pièces furent rassemblées par des ouvriers russes, sous

la surveillance d'un ingénieur anglais. Par suite de l'escarpement des rives et de la fréquence des tempêtes, le travail fut très difficile et subit de longs retards. Le steamer possède trois engins à triple expansion, de la force de 3.750 chevaux. Il a un déplacement de 4.200 tonnes. Il mesure 290 pieds de long sur 20 de large. Un détail très particulier : un des engins est placé à l'avant du navire et fait mouvoir séparément une hélice qui se trouve à la proue. Cette hélice, outre qu'elle casse la glace, aspire encore l'eau du dessous et permet au steamer de monter sur la couche gelée qu'il brise de tout son poids. Chacune des hélices a quatre branches.

L'aspect du steamer ressemble assez à celui de l'un des grand « ferry boats » de New-York, avec son pont-promenoir, très élevé, et son lest-réservoir, placé sur double fond et contenant plus de 500 tonnes d'eau. Une ceinture d'acier, de 0,025, recouverte encore d'une ceinture de bois, de 0,05, entoure la coque, là où celle-ci entre en contact avec la glace. Le navire peut casser une épaisseur de 1^{m},30, mais pas plus. Avec ses deux débarcadères et ses deux bassins, il a coûté six millions de roubles.

Le temps était absolument calme et dans l'eau des fentes ou des étangs entre les banquises, les sommets neigeux des montagnes se réflétaient comme dans un miroir.

Jusqu'à la mi-avril, on traverse le lac en traîneaux. Aussi puissant que soit le *Baïkal*, il n'a pas réalisé les espérances de son inventeur qui le croyait susceptible de faire la traversée durant tout l'hiver.

A mesure que le bateau avançait, la glace devenait moins épaisse et bientôt nous voguâmes dans une eau claire et libre. Pas une ride à la surface ; l'effet des montagnes pourpres et brunes, couronnées de neiges, se reflétant sur l'eau, était magnifique. L'air était très froid, mais vif et sec ; il aiguisa notre appétit pour le lunch excellent qui nous fut servi à bord. Avant dix-huit mois, cette traversée aura vécu : la voie ferrée qui contourne le lac sera inaugurée.

Le trajet dura exactement quatre heures. Fréquemment il dure plus longtemps. Peu de jours auparavant, une grosse tempête avait eu lieu. La mer, très agitée, balançait fortement le steamer et la glace clamait sinistrement. A chaque mouvement du navire, beaucoup de pas-

sagers russes, me raconta-t-on, se signaient avec une rapidité que la peur accélérait.

Le lac Baïkal est en effet très sujet aux tempêtes et ses eaux peuvent être aussi mauvaises que celles de la Manche, entre Calais et Douvres.

Lestement, nos bagages furent transportés sur le train qui nous attendait. Bien qu'il fut assez confortable, il ne supportait pas la comparaison avec l'Express de la Compagnie de l'Est-Chinois qui nous avait amenés au lac Baïkal. Le luxe de celui-ci nous avait rendus difficiles! Les voitures étaient plus basses; les portières très petites; le matériel semblait vieilli et avait connu de meilleurs jours. Le wagon-restaurant possédait l'attraction douteuse d'un piano horriblement faux et d'une bibliothèque de livres russes. La nourriture, par contre, était bonne et peu coûteuse, si j'en juge par le repas que je me fis servir en me rendant à Irkoutsk.

On me donna une portion délicieuse d'esturgeons (le lac Baïkal est célèbre pour ses esturgeons), des côtelettes, fort bonnes, et une bouteille de bière, le tout moyennant un rouble, et soixante-dix kopecks. Les portions étaient très suffisantes pour deux personnes.

Le train cotoya la rive Est de l'Angara, large cours d'eau, semé d'îles, sur lesquelles, en maints endroits, la neige n'était pas encore fondue et s'étalait par plaques épaisses.

Il était près de sept heures quand le train pénétra dans la gare d'Irkoutsk.

L'aspect de la ville me frappa, comme je l'apercevais, en approchant de la station, par delà les flots larges du fleuve.

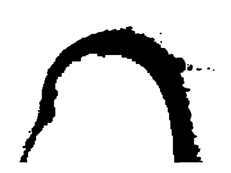
Au-dessus des maisons montaient les tours, les clochers et les coupoles. Les énormes bâtiments en briques et en pierre de l'administration, les vastes hôpitaux, quelques respectables manufactures donnaient l'impression d'une ville beaucoup plus importante qu'on ne se fut attendu à en trouver en pleine Sibérie.

Ici, j'abandonnai mon train pour quelques jours, qui furent, dans mon voyage, une aimable interruption. Je ne voulais pas manquer l'occasion d'avoir un aperçu de la vie sibérienne ; et je recommande vivement à tous ceux qui ont quelque temps à leur disposition, de suivre mon exemple. Un employé de l'Hôtel de la Métropole, où je devais descendre, m'attendait à la gare. Quelques minutes après, nous traversions la rivière sur le grand

pont à pontons. Le fleuve, bien que très large, n'en est pas moins très rapide, et la curieuse construction en bois doit être soutenue par vingt pontons. Une vraie foule sur ce pont ! Des Tartares, au visage plat, montés sur des chevaux au long poil, et conduisant des troupeaux de bestiaux; des droskis et des charrettes de formes et de dimensions variées; sur le trottoir, de beaux et vigoureux paysans — les femmes et les jeunes filles portant des châles noués autour de la tête et les hommes, pour la plupart, couverts de bonnets de fourrures.

La ville est bâtie sur un terrain en pente douce; l'Angara et l'Ushakovka l'entourent en partie. L'Hôtel de la Métropole est fort convenable. Son restaurant assez bon est très fréquenté par les officiers et les fonctionnaires russes. On sert d'excellentes portions de poissons, de viande et de soupe avec une libéralité qui convient aux appétits russes. Un dîner de quatre plats ne coûte pas plus d'un rouble. Je m'avisai un jour de demander une bouteille de stout. — « Du stout anglais ? » demanda le garçon. Et sur ma réponse affirmative on m'apporta le dit stout. J'en découvris plus tard le prix : trois roubles (sept francs cinquante) !! Mon

étoile me préserva de demander une bouteille de Bass — qui me fut revenue à trois roubles et cinquante kopecks!!! A noter que l'hôtel n'a pas de cheminées. On le chauffe au moyen de petites fournaises pratiquées dans la maçonnerie des murs et donnant sur les corridors. Ces fournaises et les doubles portes et fenêtres doivent rendre l'hôtel très confortable durant les gros froids du long hiver.



CHAPITRE XIII

IRKOUTSK

Une série de surprises. — Les magasins et les théâtres. — Les innombrables institutions d'Irkoutsk. — 1.750.000.000 de francs en or. — Achat illicite de l'or. — Comment prie la Sainte-Russie. — Le meurtre au nœud-coulant. — Une visite aux Prisons. — L'avenir de la ville.

Une série de surprises attend le visiteur à Irkoutsk, — Irkoutsk, si différent de l'idée qu'on peut avoir d'une ville située à 6436 kilomètres de Moscou !

Après Tomsk, c'est la plus grande ville de l'Asie septentrionale. Elle a 55.000 habitants. Mais avec ses belles églises, ses superbes monuments publics, ses rues larges, ses squares spacieux, elle paraît beaucoup plus vaste qu'elle

ne l'est en réalité. Elle date de 1652, lorsque le fils d'Ivan Pakhobor s'établit dans un retranchement entouré de fossés, puissamment fortifié et reçut le tribut de fourrures payé par les Buriats. En 1803, la Sibérie tout entière fut placée sous l'administration d'un gouverneur général qui fixa sa résidence à Irkoutsk. Ses successeurs contribuèrent beaucoup à l'extension russe vers l'Est. Ce fut, par exemple, le comte Mouraviev-Amoursky qui annexa la région de l'Amour et le comte Ignatieff qui, par l'énergie et l'habileté qu'il déploya pour hâter la construction du Transsibérien, aida d'autant, sinon directement, aux progrès de la conquête.

Irkoutsk, comme la plupart des villes de la Sibérie, est aujourd'hui tout prêt à recevoir un surcroît de population. Qu'on en juge plutôt par l'énumération de ses monuments : deux vastes cathédrales, Notre-Dame de Kazan et l'Epiphanie, 29 églises orthodoxes, 14 églises paroissiales, 13 chapelles privées attachées aux plus grandes maisons ; 45 établissements scolaires, 15 institutions dites de charité et un nombre considérable de clubs scientifiques et mondains, et d'associations diverses, etc., etc.



Le théâtre, superbe édifice en pierre, a coûté 300.000 roubles; les souscriptions des habitants suffirent presque à le payer. Le musée, très beau, contient une collection très complète et qui donne une idée assez juste du mode d'existence des différentes tribus aborigènes. Je le visitai, par hasard, un dimanche, dans l'après-midi. Je trouvai la salle de conférences remplie d'enfants qui écoutaient un cours élémentaire de botanique accompagné d'une leçon de choses — en l'espèce, des fleurs du district.

La rue principale traverse toute la ville; elle est bordée de superbes magasins, contenant les marchandises les plus variées et les mieux assorties, allant de la photographie, en passant par les machines américaines, jusqu'aux confiseries. Mais toujours, la même absence de produits anglais, alors que partout se manifeste la présence de produits américains.

Ce fait, nous l'avons vu se répéter invariablement en Mandchourie. Nous le retrouvons en Sibérie.

Je rencontrai plusieurs représentants de Compagnies américaines qui faisaient des affaires d'or. Ils ont été les premiers sur les lieux; ils se sont

emparé des marchés. Il sera d'autant plus difficile aux autres manufacturiers de les évincer.

Le phonographe a toutes les faveurs des Russes; on en voit en vente dans toutes les villes russes et depuis la Mandchourie jusqu'à Moscou, de grands appareils remplacent l'orchestre dans les principaux restaurants.

Irkoutsk, étant un des centres de l'industrie des mines d'or, possède un des trois laboratoires de l'Etat, établis dans l'Empire. Les deux autres se trouvent à Ekaterinburg, dans le district de l'Oural, et à Tomsk.

Depuis son inauguration, en 1870, celui d'Irkoutsk a reçu en or une valeur de £ 70.000.000 (un milliard sept cent cinquante millions de francs). Tout l'or trouvé en Sibérie doit être vendu au gouvernement. Telle est du moins la loi. Mais il se fait un trafic important et illicite de l'or qui fleurit bien plus encore que l'industrie J. D. B., trafic illicite des diamants dans l'Afrique du sud.

On rencontre beaucoup de Chinois à Irkoutsk. Bon nombre d'entre eux qui s'adonnent ostensiblement au commerce des fourrures, réalisent de fait leurs bénéfices en achetant de la poudre d'or qu'ils exportent en Chine. L'or, en Sibérie, est



en grande partie alluvial ; on l'apporte en poussière au laboratoire où il est examiné, pesé et fondu. Bien que, dès maintenant, la Russie produise plus de 10 0/0 de l'or total du monde entier, il ne faut pas oublier qu'une grande partie de cet or, en ce qui concerne la Sibérie, est simplement retiré du lit des rivières où l'alluvion a été entraîné. Il faut se souvenir que les filons principaux des montagnes ne sont qu'à peine ou pas du tout exploités.

Depuis quelques années, le rendement de certains des meilleurs endroits a été plutôt en déclinant. Ce résultat est dû à l'épuisement des dépôts d'alluvion. Mais, à côté, il faut mentionner les magnifiques découvertes faites en Mongolie et exclusivement exploitées aujourd'hui par les Russes, et les quelques trouvailles — fort importantes — faites récemment dans le nord et l'est de la Sibérie. Une des graves difficultés que rencontrent les compagnies minières c'est l'insuffisance et l'incompétence de la main-d'œuvre.

Il n'y a pas déjà assez d'ouvriers ordinaires. Que dire alors des ouvriers capables de manœuvrer les machines ? Ils sont pour ainsi dire introuvables. Du monde ! du monde ! voilà ce

que réclame à grands cris tout le pays. Il semble que ces cris aient été enfin entendus : le chemin de fer va fournir le moyen de se rendre à leurs appels. Il y a peu de manufactures à Irkoutsk. Les tanneries paraissent être l'industrie principale ; joignez-y une demi-douzaine de fabricants de fourrures, quelques fabricants de suif, cinq distilleries et autant de brasseries, dont l'une, allemande, fabrique de l'excellente bière de laager. Le commerce du thé est plus considérable ; les droits perçus à la douane forment une moyenne de 10.000.000 de roubles par an.

Etant arrivé à Irkoutsk le samedi soir, je me rendis le lendemain à la cathédrale pour entendre le service dont les cloches carillonnaient l'appel. La cathédrale est située près du fleuve, sur la rive où a été érigée une arche commémorative à l'endroit où le czar actuel descendit lors de sa visite. Les pas du czar sont ainsi marqués dans plusieurs places de la Sibérie. L'aigle bicéphale qui surmonte le monument se dessinait avec pureté sur le firmament limpide où le soleil se dérobait derrière le monastère de l'Ascension, l'un des plus riches de la Sibérie. La chaleur fulgurait

dans l'air, au-dessus des rives poussiéreuses, et la surface miroitante du fleuve calme, qui coulait silencieusement, paraissait délicieuse dans sa fraîcheur. A cette heure du jour, l'espace libre qui entoure la cathédrale évoquait plutôt le Mexique que la Sibérie. Aux derniers sons mélodieux des cloches, je me dirigeai vers l'église. Une foule, éparpillée en groupes, suivait la même direction.

Je me trouvai avoir devant moi un général russe aux épaules larges, portant l'inévitable pardessus gris. Beaucoup de femmes et d'enfants dans l'assistance, et, à la porte, des mendiants pittoresques et patriarcaux...[1]

Après la chaleur du dehors, la température fraîche du temple était exquise. Les murs étaient massifs, énormes. Le Saint des Saints voilé par une superbe draperie, les grandes images dorées, les prêtres vêtus de violet, les nombreux cierges allumés, le parfum aromatique de l'encens dans l'atmosphère presque sépulcrale, tout formait un contraste frappant avec l'extérieur. Un prêtre chantait lentement, d'une voix profonde et forte qui retentissait comme les cordes d'une contrebasse. Quand il eut fini, il ferma un gros livre

placé sur un pupitre devant lui et baisa la couverture, en or ouvragé. Alors un chœur invisible de plusieurs voix soupira harmonieusement, sur différents tons, un « Amen » dont les murs renvoyaient l'écho. Il y eut quelques minutes de silence. Les assistants, debout, s'inclinèrent et se signèrent. Puis le chœur entonna, doucement et en modulations à peine accentuées, une hymne d'un rythme merveilleux ; chaque phrase commençait avec une ardente impétuosité et se terminait dans une plainte qui semblait appeler la compassion divine sur l'humble supplication. On eut dit la voix suppliante d'un enfant, mais multipliée.

L'harmonie de ce quatuor était de toute beauté. Le chœur se composait exclusivement d'hommes dont l'un avait une admirable voix de ténor. L'effet était extraordinaire, de ces voix profondes, retentissant sous ces voûtes remplies d'échos. On avait peine à croire à l'absence d'accompagnement ; il n'y avait pourtant ni orgue, ni harmonium. Je crus n'avoir jamais rien entendu de si beau. Peut-être étais-je influencé par les longs mois où je n'avais plus entendu de musique.

Mais, après tout, quel instrument égale la voix humaine ?

Mon voisin, le vieux général russe, se joignait de temps à autre au chœur pour entonner les répons.

Il n'y avait pas de siège, sauf le long du mur. Tous les assistants étaient debout ou à genoux. Personne n'avait de livres de prière. Mais on se signait et s'inclinait souvent. Les femmes et les enfants touchaient fréquemment la terre de leur front, dans leurs profondes révérences. L'assistance était remarquablement pieuse et il y avait quelque chose dans toute la scène qui donnait toute leur signification à ces mots bien connus : « La Sainte Russie ».

En un certain sens, Irkoutsk est un des pires endroits de la Sibérie. C'est un centre qui attire une grande quantité de ces troupes de vagabonds criminels qui parcourent la région, vivant de rapines et de banditisme, capables de commettre à peu près tous les crimes. Le nombre annuel des meurtres à Irkoutsk est tout simplement ahurissant. Les forces de police sont tout à fait insuffisantes pour surveiller la population flottante de brigands dont la ville est perpétuellement infestée.

En conséquence, il n'est pas prudent de se promener dans les rues, la nuit, et je n'ai jamais vu de ville aussi déserte, dès qu'il fait noir. Cette lugubre solitude, à la nuit tombante, n'est plus troublée que par les gardiens de la paix qui se promènent au milieu de la chaussée en faisant claquer une sorte de « cric-crac », un peu comme en agissent avec les gongs leurs confrères des cités chinoises. Deux meurtres avaient été commis dans une rue, quelques jours avant mon arrivée. L'étranglement est un des modes les plus souvent employés : l'assaillant s'approchant à pas de loups derrière sa victime l'étrangle au moyen d'un nœud coulant.

On abandonne maintenant le système de déportation qui a produit les méfaits des hors-la-loi. Ceux-ci, en effet, trop paresseux pour entreprendre quelque travail deviennent, lorsqu'ils ne sont plus surveillés, un véritable fléau pour les habitants paisibles. Ce sont principalement ceux qui ont été condamnés par les Mirs, ou communes, au bannissement : des ivrognes, des paresseux incorrigibles, dont les villages se sont débarrassés, comme trop encombrants. On a retiré aux Mirs le pouvoir de condamner à l'exil et les

criminels exilés sont tous dirigés, sur Sakhaline. Ainsi Irkoutsk ne verra plus chaque année s'amener un contingent de criminels.

Je pus visiter la prison qui contenait un millier de condamnés. Une haute palissade de troncs d'arbres pointus l'entoure. Le bâtiment carré est blanchi à la chaux ; de nombreuses petites maisons en bois lui sont annexées ; ce sont les ateliers et la buanderie. L'enceinte renferme aussi un hôpital.

Le gouvernement ne fit aucune difficulté pour me permettre de visiter la prison.

Je vis un certain nombre de prisonniers qui devaient se rendre sous peu à Sakhaline. Ils avaient la moitié de la tête rasée et occupaient des cellules beaucoup plus claires, aérées et confortables que celles de la prison de Sing-Sing à New-York.

Tous les prisonniers portaient un pantalon de feutre gris et une blouse sur une chemise de flanelle. Beaucoup attendaient leurs procès. Ils partageaient de grandes pièces, avec les condamnés, et avaient pour couchette des planches inclinées semblables à celles des trains d'émigrants. Ils étaient tous aussi bien logés, aussi bien vêtus

que la plupart des paysans russes, et, d'après ce que je pus voir, aussi bien nourris. Parmi la variété de types et de figures, j'en distinguai de véritablement scélérates et repoussantes. Quelques-unes avaient une expression vague, presque idiote. C'étaient bien là des « propres à rien » chassés de leurs villages, ou des ivrognes invétérés, subissant une abstinence forcée. A en juger par les apparences, on ne peut s'empêcher de féliciter le pays de s'en être débarrassé. Et, d'autre part, on est tenté de se demander si l'abolition de la peine capitale, en Russie, fut un bien réel.

Lors de ma visite, la prison ne contenait pas de condamnés politiques.

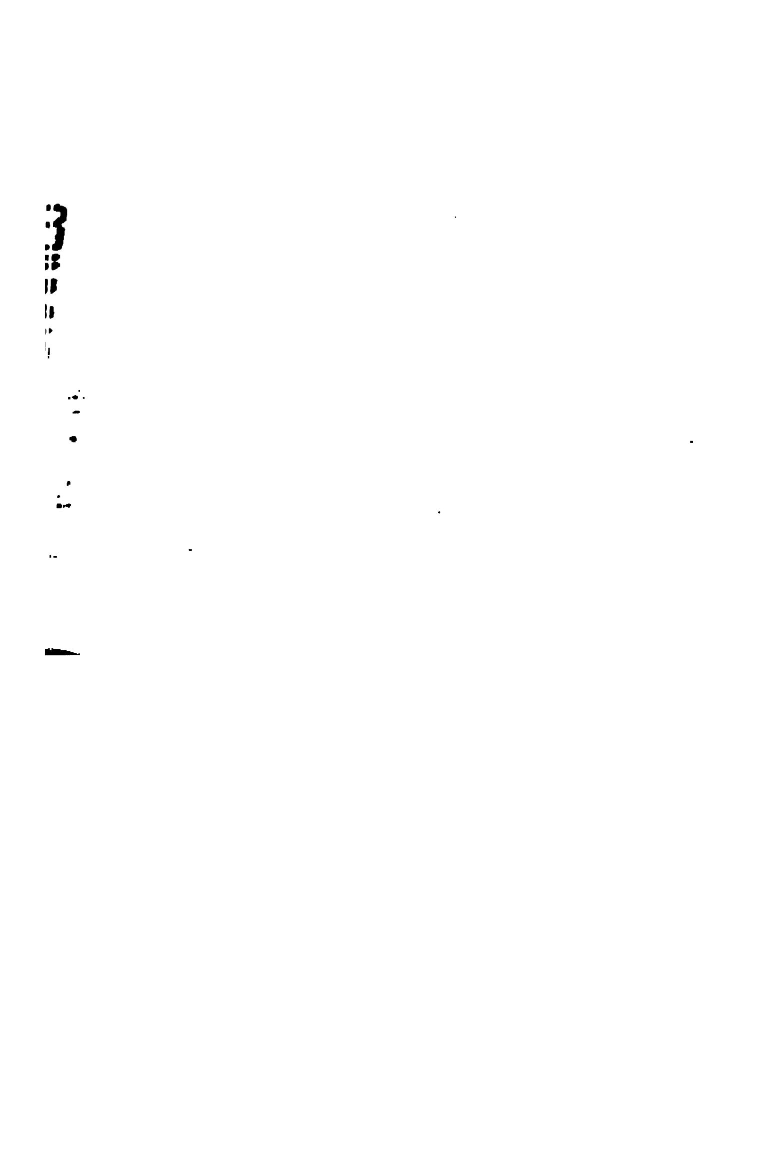
Certes, ce doit être une terrible punition pour tout homme appartenant à une classe quelconque au-dessus de la plus basse, d'avoir à vivre en contact permanent avec ces misérables individus. Ceux-ci semblaient être en bons termes avec le geôlier-chef, véritable géant aux épaules larges, à la barbe fluviale. Certains même riaient et plaisantaient avec lui quand, sur ma demande, il leur demandait la cause de leur incarcération et leur histoire.

Je dois l'avouer : je remportai de ma visite une favorable impression.

Pour juger les prisons de la Sibérie, il ne faut en effet jamais oublier le genre de vie, peu raffinée, des détenus avant leur condamnation. Nombre de privations, décrites avec abondance par les écrivains russes, ne sont pas plus pénibles que celles auxquelles les condamnés ont été habitués toute leur vie.

Avec les lois récentes sur l'exil, les prisons d'Irkoutsk sont appelées à demeurer stationnaires : le nombre de ses détenus ira en diminuant.

Au contraire, la ville, elle-même, augmentera et, dans un avenir prochain, située comme elle l'est entre le chemin de fer et le fleuve, sera en pleine voie de prospérité.



CHAPITRE XIV

MES COMPAGNONS DE VOYAGE

Les indigènes Mandchous, Yakouts, Buriats, Mongols. — Le Shamanisme. — Les voyageurs militaires. — Les globe-trotters. — Le Professeur. — La terrible histoire d'un missionnaire et d'une saucisse russe.

Si vous voulez voir, en cours de route, les habitants des territoires que vous traversez, ne vous écartez pas trop de la voix ferrée : aux stations, ils sont là qui se rassemblent pour voir passer l'express avec une curiosité morose et peu démonstrative. On rencontre d'abord des Chinois, des Mandchous, des Yakouts, des Toungous, des Buriats et des Mongols. Ces derniers sont les survivants de la grande race mon-

gole qui couvrait jadis presque toutes les vastes possessions de la Russie en Asie et s'étendait encore au-delà.

On trouve des branches de cette race dans le Sud-Est, jusque dans l'Ile de Formose et dans le Nord-Ouest jusque dans la Laponie et la Finlande. Les Mongols du Nord ou Mongols-Tartares, que l'on voit sur la route, ont les épaules larges, le visage plat et imberbe, les pommettes saillantes, les cheveux noirs comme le jais et les yeux petits et obliques. Ils sont ordinairement courts et trapus.

Le Mongol est léthargique et lent. Bien que ses instincts guerriers ne soient pas tout à fait disparus, on le prendrait difficilement pour le représentant de la race qui fut autrefois la terreur de l'univers. On me montra deux Yakouts dont l'aspect ne différait guère de celui des Mongols.

Cette tribu habite la vallée de la Lena et les rives de ses affluents jusqu'à l'Océan Arctique.

Les Yakouts, au nombre de 200.000 environ, sont de laborieux cultivateurs qui luttent avec énergie contre la rigueur du climat. En été, ils vivent sous des tentes coniques, en écorce de

bouleau et, en hiver, dans des huttes de troncs d'arbres où des carreaux de glace remplacent les vitres de nos fenêtres. Ils constituent une exception parmi la plupart de ces tribus du Nord, en ce sens que leur nombre s'accroît. Ils s'accommodent fort bien de la civilisation russe et envoient leurs enfants aux écoles. De nom, ils sont orthodoxes ; en fait, ils pratiquent la religion du Shamanisme. Cette religion, qui prévaut dans tout le Nord du Continent, enseigne l'existence d'un Etre Suprême qui gouverne l'univers par l'intermédiaire d'innombrables divinités secondaires dont les fidèles doivent s'attirer les bonnes grâces au moyen de différents rites, sacrifices et charmes magiques. L'idée qu'ils se font de la vie future est des plus sombres et leur inspire la crainte et l'horreur de la mort.

Au contraire des Yakouts, les Toungous, hardis chasseurs, détestent les Russes, refusent de travailler sous leurs ordres, méprisent l'agriculture, passent leur temps à chasser le renne et d'autres animaux, et gagnent leur vie dans le commerce des fourrures.

Leur nombre décroît avec rapidité, grâce aux fréquentes maladies contagieuses, une des

pénalités que leur inflige, à eux et aux nations barbares, le contact des nations civilisées.

Aux stations qui avoisinent le lac Baïkal et aux alentours d'Irkoutsk, on voit un grand nombre de Buriats. Ceux-ci sont originaires de la Mongolie ; au XIII[e] siècle, ils furent chassés vers le Nord de la Sibérie par Gengis Khan et s'étendirent sur le territoire qui forme actuellement la province d'Irkoutsk. Les Buriats firent une vigoureuse opposition à l'invasion russe, au XVI[e] siècle et pendant trente-deux ans réussirent à entraver sa marche. Issus d'une race guerrière et nomade, ils ne songèrent à l'agriculture qu'à la fin du XVIII[e] siècle. Mais on les compte aujourd'hui parmi les meilleurs fermiers de la Sibérie. Leurs récoltes sont abondantes ; et ils arrosent leur sol fertile de manière à rendre jaloux les Chinois. Les Russes ont levé parmi eux un régiment de Cosaques.

Dernièrement ils ont envoyé quelques Cosaques Buriats dans la Mongolie

Leur langue est celle des habitants. Ils fraternisent avec eux et sont ainsi d'une grande utilité pour la Russie dans la poursuite de ses plans d'assimilation pacifique.

La plupart des voyageurs qu'on rencontre dans les trains sont en uniforme, bien que tous ne soient pas militaires. Le personnel du génie du Transsibérien porte en relief sur le collet deux pics en croix et une pelle. Je dois reconnaître que les militaires russes sont des compagnons de voyage particulièrement agréables. Les officiers de haut grade, eux-mêmes, ont une délicieuse franchise. Ils parlent ouvertement de la situation politique et de la perspective d'une guerre possible avec le Japon. « Le ciel est haut et le Czar est loin. » C'est là un dicton russe dont on aperçoit fréquemment et en beaucoup de cas la signification. La force motrice qui active les événements dans l'Est vient de loin. Les plus hautes autorités ne créent pas l'origine des événements ; ils exécutent purement et simplement des ordres, comme s'ils obéissaient à une loi naturelle, et paraissent se sentir libres par suite de commenter et de critiquer les effets dont la cause ne les concerne en rien. Officiers et fonctionnaires, tous sont d'un grand secours pour le visiteur étranger ; ils lui facilitent sa tâche et le mettent à même de tout voir dans le pays. Les voyageurs, incontestablement, sont surveillés par la police secrète.

Mais cet espionnage est pratiqué avec la plus grande discrétion. Il n'en existe pas moins pourtant, et en pleine Sibérie, j'ai pu m'en apercevoir moi-même quand un haut fonctionnaire russe qui ne connaissait pas l'anglais me parla d'un de mes livres : « La Guerre des Civilisations », où j'avais apprécié fort durement la conduite des troupes russes en Chine. Par qui mon interlocuteur avait-il été informé de ce fait, sinon par la police russe ?

Le traitement des officiers russes qui partent de la Sibérie, avec un congé, est bien différent de celui de nos pauvres compatriotes aux Indes. Ces derniers n'ont aucune réduction sur le prix exorbitant que leur demande la compagnie P. et O. — et ce, malgré les subsides importants qu'elle reçoit du gouvernement britannique pour le service de la Malle. Beaucoup d'officiers anglais, revenant de Chine, prennent maintenant le Transsibérien comme le chemin de beaucoup le plus économique et le plus court. Il semble extraordinaire qu'au moment où j'écris ces lignes, il n'y ait pas encore d'arrangements faits pour l'expédition du courrier anglais de la Chine par le Transsibérien.

Les « globe-trotters » commencent déjà à faire leur apparition sur cette route. On voit même parfois le type de la vieille fille anglaise, avec sa face qui semble toujours battue par le vent d'Est, ses cheveux gris, bordés d'une nuance plus foncée, sa coiffure de *sailor*, et sa pèlerine indispensable, quel que soit le temps ; la vieille fille qui renifle la nourriture avec un air de défiance et veille à en avoir pour son argent — lequel elle extrait, bien à contre-cœur, d'un sac suspendu à son cou par un cordon. Des dames, moins bien « aménagées », pourraient, je l'assure, voyager cependant en toute sécurité et confort, sur tout le parcours.

Parmi les gens plus ou moins curieux, appartenant à toutes les nationalités et aux plus diverses professions, que j'ai rencontrés pendant mon voyage, — sans oublier un magnifique prêtre russe et sa jeune famille, — je dois accorder la première place à un individu désigné par ses compagnons de voyage comme « le Professeur ». Son aspect était impressionnant et ne manquait jamais d'attirer l'attention spéciale des Russes quand nous nous arrêtions aux stations, ou de provoquer la stupéfaction la plus

profonde chez les indigènes de la Sibérie. Le Professeur venait, je crois, de Burmah.

Il était plutôt d'une taille au-dessus de la moyenne et excessivement maigre, mince et anguleux. Son costume était surtout remarquable par un casque gigantesque qui ne le quittait jamais.

Sur une première paire de bésicles ordinaires, il en portait une autre, énorme, de lunettes vertes. Son visage prenait ainsi une expression de férocité diabolique semblable à celle des chauffeurs, lorsqu'ils portent un masque, dans une course d'automobiles.

Son costume, très lâche, était en soie brune ; et le pantalon s'arrêtait à trois centimètres environ au-dessus des bottines, qui étaient jaunes. Parfois il modifiait cet accoutrement et faisait alors son apparition en tenue de « golf », avec une veste rouge et des bas qui accentuaient l'absence complète des mollets. Parmi ses nombreux bagages, on voyait des bâtons de golf, des lignes pour pêcher, et un fusil. Il ne connaissait pas le russe. Mais il étudiait consciencieusement un Vocabulaire et ne manquait jamais une occasion de « pratiquer » le russe avec les habitants.

Rien n'était plus cocasse que de le voir, masqué d'énormes lunettes, tenant son livre à la main comme on braque un pistolet, lancer une phrase toute faite à un indigène ahuri. Il possédait des théories hygiéniques au sujet de l'air et de l'exercice. Il eut désiré qu'on laissât toujours ouvertes les fenêtres de son compartiment. Mais un vieil officier russe, corpulent et irascible, qui partageait le compartiment du professeur et se couchait tout habillé, n'entendait pas de cette oreille ; les fenêtres demeuraient closes. Aussi, dès que l'officier sortait, le Professeur ouvrait la portière et, monté sur un siège, secouait aux quatre vents cardinaux un mouchoir mouillé, *afin de changer l'air*, disait-il. Il n'était pas moins affamé d'exercice. Chaque jour il réussissait à faire ses deux kilomètres, en descendant aux stations et en courant sur le quai jusqu'au départ du train, devant les indigènes mystifiés qui l'observaient avec gravité et étonnement.

Les Russes, je l'ai déjà dit, sont de charmants compagnons de voyage, d'une inépuisable complaisance. Ils sont très forts sur les poignées de main. Soir et matin ils en offrent une *tournée* générale. On ne peut s'empêcher de plaindre

ces jeunes officiers, joyeux et aimables, qui se rendent avec leurs régiments en Sibérie; ils sont condamnés à un bien triste exil.

Le pays est très giboyeux, à tel point que l'on finit par se rassasier d'une chasse devenue trop monotone par surabondance. Ajoutez à ce *drawback*, la disette des dames de leur rang, et vous vous demanderez ce que peuvent bien faire ces jeunes gens pour s'amuser ? Que leur reste-t-il, sinon... l'alcool ! Et, de fait, ils *peuvent* boire et ils boivent bière, vin, vodka, champagne, champagne beaucoup plus sucré que nous ne l'aimons en Amérique et en Angleterre. Tout y passe ! Le Russe-moyen doit ingurgiter quotidiennement une énorme quantité de liquide ; c'est presque une fonction obligatoire. Mais ce liquide, la plupart du temps, consiste en thé, sans lait, très sucré et mêlé à du jus de citron. C'est là un breuvage que le voyageur étranger ne tarde pas à priser fort.

Parmi nos compagnons de voyage excentriques, nous avions encore l'Homme aux poissons. C'était un savant qui collectionnait des poissons sibériens pour une université américaine. Aux stations, dès l'aube, il visitait les marchés aux

poissons et il rapportait toujours de nombreux spécimens. Il n'achetait que les plus étranges, au grand étonnement des marchands qui lui offraient en vain des poissons *mangeables*.

Il emportait dans son compartiment ses précieuses acquisitions qu'il fourrait dans des boîtes, avec une préparation *ad hoc*. Devant cette disparition, les domestiques restaient stupéfaits. Je leur expliquai que l'Homme aux poissons appartenait à une tribu américaine qui vivait de poissons *crus*. Sur quoi ils s'empressèrent de se signer avec onction.

Ceci me rappelle l'histoire de notre missionnaire et d'une saucisse.

Le premier était un jeune clergyman anglican, aux manières douces et timides, et qui avait les épaules en bouteilles et les cheveux couleur de paille. Un beau jour le Professeur lui voulut démontrer comme quoi la saucisse russe était une nourriture saine et constituait un régime de premier ordre. Finalement, à une station, il conduisit le clergyman à l'un de ces étalages où les émigrants ont l'habitude de s'approvisionner. Avec le secours du précieux Vocabulaire, mes deux bonshommes firent leur emplette, et le missionnaire

revint avec une des plus formidables saucisses que j'aie jamais vues.

Tout se passa fort bien et j'avais complètement oublié l'incident quand je me rendis, le soir, à mon compartiment pour me coucher. La température était très chaude et l'atmosphère lourde. Une odeur extraordinaire me prit à la gorge. J'en attribuai la cause à l'engin qui brûlait du pétrole.

Mais, ayant fermé ma fenêtre, je m'aperçus que l'odeur persistait, plus forte encore. Etendu sur mon lit, je me creusais la cervelle pour en découvrir la raison quand les boîtes de l'Homme aux poissons me revinrent à l'esprit ; sans aucun doute, elles devaient « faire eau ». J'allai trouver l'Homme aux poissons. Il me rassura sur le sort de ses boîtes qu'il avait mises aux bagages. Chemin faisant, je rencontrai le Professeur qui se promenait dans le couloir, en un costume élégant... et léger. Je lui demandai si le gros officier russe était déjà couché. Il me répondit avec humeur : « Plût au ciel qu'il fût couché ! Non, il est encore au fumoir où il boit de la bière ! Ce qui va le faire ronfler plus que jamais ! » Je laissai l'infortuné Professeur et comme j'attei-

gnais l'autre extrémité du couloir, l'odeur s'accentua de plus en plus et m'arrêta, pour ainsi dire, à la porte du Missionnaire. Je frappai et une voix faible et creuse me répondit : « Entrez, je vous en prie ». Le clergyman, en chemise et pantalon de flanelle, était assis sur son lit. Ses blonds cheveux traînaient épars sur ses épaules, pêle-mêle avec le rabat ecclésiastique. Il se tenait le menton d'une main ; l'autre pendait misérablement, et sur le plancher traînait la manchette en celluloïde. Vis-à-vis, sur un siège, gisait la saucisse. Je songeai à Cromwell contemplant le corps de Charles Ier.

Le déplorable clergyman me pria de fermer la porte. Puis il me confia le trouble où le mettait la *désagréable odeur* qui émanait de la saucisse.

— « Pourquoi ne la jetez-vous pas ? » allais-je suggérer. Mais par un sentiment de délicatesse, je me tus. Peut-être la saucisse avait-elle coûté un trop gros capital pour que le clergyman se crut permis de l'abandonner. Il me confia qu'il l'avait d'abord pendue derrière la portière. Mais alors s'étaient réunis tous les chiens des environs (notre train s'était arrêté) qui s'étaient mis à

hurler devant l'inutilité de leurs efforts pour atteindre l'alléchant appât. Il avait aussi essayé d'ensevelir la saucisse sous son matelas. Vaine tentative ! Nous tînmes conseil. Je pensai à une sorte de boîte vitrée qui recouvrait quelque appareil électrique au bout du couloir. Je persuadai au clergyman d'y aller déposer le corps du délit. Il revint, fort soulagé. Mais à peine m'avait-il exprimé sa gratitude que soudainement toutes les lumières électriques s'éteignirent dans la voiture. Je me précipitai vers la boîte vitrée et fus assez heureux pour en ramener l'incroyable saucisse avant l'arrivée du *chef du train*. Nouveau conseil. Cette fois, et en désespoir de cause, j'allai chercher l'écrin en fer-blanc de ma machine à écrire. Hélas ! la saucisse était trop longue pour y entrer ! Enfin, après l'avoir coupée en deux, nous arrivâmes à la caser. Le succès couronna pleinement nos efforts. Mais un singulier relent de saucisse russe est demeuré adhérent à ma machine à écrire, et je m'imagine avoir vu depuis les éditeurs renifler avec défiance les manuscrits que je leur soumettais ! !

CHAPITRE XV

D'IRKOUTSK A TOMSK

Départ d'Irkoutsk. — Le monastère de l'Ascension. — Krasnoyarsk, chemin de traverse sur la route de l'Empire. — Les mines d'or du Haut-Yeniseï. — Les mines de charbon. — Le commerce maritime. — Les Mammouths. — Atchinsk. — Tomsk boycotté. — Son Université, la munificence de ses bienfaiteurs. — Ses innombrables institutions, clubs et hospices.

En quittant Irkoutsk, on rencontre le grand monastère de l'Ascension, à 4 verstes de la ville. Il fut fondé en 1672 et est maintenant un des plus riches de la Sibérie. Il possède six églises, dont l'une renferme une châsse en or contenant les reliques de saint Innocent, premier évêque d'Irkoutsk, envoyé en mission ecclésiastique à

Pékin, et qui mourut en 1731. On le considère comme le premier saint qui accomplit des miracles en Sibérie.

En longeant l'Angara, on arrive à la station de Talma où se trouve une manufacture de drap, fondée par l'Etat au XVIIIe siècle, époque où l'industrie privée ne s'aventurait pas si loin. Une verrerie y fonctionne également depuis 150 ans; mentionnons enfin une vaste distillerie où se fabrique le vodka. Toutes ces manufactures surgissent, pour notre étonnement, aux endroits les plus inattendus. A quelque distance de Talma, par exemple, sur la ligne du chemin de fer, on rencontre un dépôt d'argile réfractaire, qui vaut les meilleurs de la Belgique et où un marchand d'Irkoutsk, Perevalov, vint s'établir. Le dépôt est maintenant entre les mains d'une grande compagnie qui fabrique de bonne porcelaine, des faïences, des poteries, pour une valeur annuelle de 400.000 roubles. Ceci n'est qu'un faible exemple. J'en pourrais citer bien d'autres qui montrent comment les ressources naturelles du pays pourront se développer avec l'accroissement de la population.

Plus loin, vers Zima et Kuiton, la route na-

tionale de la Sibérie longe le chemin de fer qui tôt ou tard transportera l'immense quantité de thé que l'on voit maintenant sur le dos des chameaux ou dans de lourdes charrettes, traînées par de jeunes bœufs.

L'importation totale du thé de Chine en Russie s'élève à 90.000.000 de livres (livres anglaises) dont 61.000.000 viennent de la frontière asiatique, en suivant la route nationale. La plus grande partie passe par Kiakhta, après avoir traversé le désert Gobi. Dès que le chemin de fer de la Mongolie sera en état de transporter les marchandises, il bénéficiera donc de tout cet immense trafic qui l'attend ; et le thé pourra être expédié directement de la grande muraille de la Chine à Moscou, par voie ferrée. Le thé, c'est un fait incontestable, perd de sa saveur en traversant l'océan, malgré toutes les précautions dont on l'entoure, boîtes doublées en plomb, etc., et le parfum délicat du thé de Chine se conserve beaucoup mieux, quand le transport s'en fait par terre.

Près de Kinsk — le point le plus extrême au nord, après Atchinsk, qu'atteigne le Transsibérien, — la ligne traverse un terrain houiller,

sur un parcours de 145 kilomètres, lequel a bien été exploré, mais non exploité. Imaginez un peu l'avenir de ce district quand on aura le temps — et la population — nécessaires pour le développer ! En sortant de la ville, on passe sur un pont en fer, soutenu par trois arches de 85 mètres chacune. La ville, comme beaucoup d'autres, qui la suivent, est à quelque distance de la gare, mais cet éloignement n'a pas une très grande importance, l'existence même de la ville n'étant due qu'au Transsibérien et son seul commerce consistant dans le foin, fauché sur les riches prairies des environs, et expédié par voie ferrée à Iskoutsk. A Krasnoyarsk, un pont superbe traverse l'Yeniseï. Sa longueur est de 434 sazhens. Six grandes arches le soutiennent, plus deux petites sur chaque rive. En plus de la voie ferrée, il y a une route pour les voitures. Cette énorme construction a été dessinée et exécutée par des ingénieurs russes, et les matériaux en fer furent exclusivement manufacturés en Russie. Les piliers reposent sur des caissons pneumatiques, la profondeur des fondations étant de huit sazhens et demi. Les ingénieurs eurent l'avantage de pouvoir transporter sur la glace,

pendant l'hiver, le granit, provenant d'un village voisin, et tous les autres matériaux.

La station de Krasnoyarsk est importante ; elle est entourée de grandes usines qui occupent 2.000 hommes pour la fabrication du matériel accessoire du chemin de fer, la confection des wagons et les réparations des locomotives. La force motrice est l'électricité. Près de la gare on voit l'Ecole technique des chemins de fer, la première qui fut fondée en Sibérie. Beaucoup d'émigrants débarquent là, qui se rendent dans les districts de Minusinsk et de Krasnoyarsk. La ville est bien dessinée et les rues très larges. Mais le pavé est remarquable par son absence. Lors de mon passage, il y avait environ 25 centimètres de poussière.

Vers le milieu du siècle dernier, c'était un centre aurifère beaucoup plus important qu'aujourd'hui. Des mineurs y réalisèrent de grosses fortunes. On raconte qu'ils souscrivirent pour l'érection d'une grande cathédrale qui s'écroula lorsqu'elle était sur le point d'être achevée. Un des propriétaires des mines d'or, Shchegoloiv, la rebâtit de ses deniers et fournit pour 500.000 roubles d'ornements.

Krasnoyarsk est destiné à être une cité importante. L'Yeniseï, qui la traverse, est navigable depuis sa source — ou presque — jusqu'à l'océan Arctique. Aux alentours de Minusinsk, son bassin est riche en mines d'or et de cuivre, en minerais de fer ; il contient aussi de vastes dépôts de houille. Le fleuve est pris par les glaces d'octobre à avril. Mais le reste de l'année, il permet à une flotte de trente steamers environ, de recevoir plus de marchandises qu'elle ne peut en transporter.

Joignez à ceci les avantages naturels de la ville et calculez son importance dans vingt-cinq ans d'ici.

Le bassin de l'Yeniseï est un des plus grands qui soient au monde.

La superficie du fleuve atteint 1.380.000 milles carrés alors que celle du Missouri et du Mississipi réunis n'est que de 1.250.000 milles carrés.

Près de Minusinsk, au haut de la rivière est un district environné de montagnes, où la température pendant la plus grande partie de l'année ressemble à celle de l'Italie. Ce véritable oasis, au milieu de la Sibérie, fut aussi un réel Eldorado, quand on y trouva des alluvions d'or, provenant des montagnes des alentours.

Un mineur américain, qui prit notre train à Krasnoyarsk, me dit qu'il y avait très peu de différence entre cet or et celui qu'on recueille sur les bords du Pacifique, à San-Francisco. Il ne s'occupait que de ces alluvions ; mais il me dit que la source d'où provenait cet or était fort peu exploitée et que le pays tout entier n'avait été que très incomplètement exploré. Négligés aussi les riches gisements de cuivre de la région.

Près des mines de fer, exploitées depuis un demi-siècle, on voit les traces de vieux chantiers que les savants disent dater des temps préhistoriques.

Nulle part au monde, l'histoire humaine ne peut être retracée avec les instruments de bronze et de fer, aussi complète et aussi détaillée qu'aux mines de Minusinsk, Krasnoyarsk et Yeniseïsk. Plusieurs tentatives ont été faites en vue d'établir une ligne régulière entre la Sibérie Centrale et l'Europe, *via* l'Yeniseï et la mer de Kara. En 1896, le capitaine anglais Wiggins remonta le fleuve jusqu'à l'Eureika ; c'est-à-dire pendant quelques centaines dé kilomètres. Mais là il fut bloqué par les glaces, durant le reste de l'hiver.

L'année suivante, un Sibérien, riche et entreprenant, M. Sideroff, fit le voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Dans le courant de la même année, un autre navire partait de la Russie et atteignait l'embouchure de l'Yeniseï.

Ce fut en 1878 que Nordenskjold organisa sa célèbre expédition pour aller explorer la côte nord de la Sibérie. De sa flotte, composée de 4 bâtiments, deux seulement, le *Fraser* et *l'Express*, purent remonter l'Yenisseï. En 1879, Londres expédia une cargaison de thé aux ports intérieurs de la Sibérie, et on crut pouvoir espérer que des lignes de steamers allaient être inaugurées avec profit en vue d'un commerce direct avec l'Europe. Une compagnie se forma pour envoyer de l'Angleterre les machines et matériaux nécessaires à la construction d'un chemin de fer. Mais les glaces de la mer de Kara, les difficultés, les incertitudes et les périls de la navigation sur le fleuve opposèrent tant d'obstacles au projet qu'on mit en doute les bénéfices à venir d'une semblable exploitation. Un brise-glaces russe, envoyé pour ouvrir un passage, à l'endroit où le fleuve se jette dans la mer de Kara,

fut obligé de revenir; dès lors, les tentatives furent définitivement abandonnées.

D'où il ressort évidemment que le commerce de tout le bassin de l'Yeniseï, en ce qui concerne l'étranger, dépendra complètement des chemins de fer. Je ne crois pas qu'on attende longtemps avant d'être obligé de doubler la voie ferrée sur tout son parcours actuel.

Parmi les grands cours d'eau qui ont joué un rôle dans la civilisation, tels que le Nil, le Danube et le Rhin, l'Yeniseï, qui est un fleuve beaucoup plus important, aura son jour dans l'histoire. Et les signes précurseurs de ce jour s'annoncent partout.

L'histoire primitive de cette région, telle que nous la racontent les géologues, est pleine d'intérêt.

On a des preuves convaincantes de la détérioration du climat — dans la partie septentrionale surtout. Le grand changement qui eut lieu est prouvé par les milliers de mammouths et de rhinocéros dont on trouve les restes dans le cercle arctique. On en trouva principalement dans les Iles de la Nouvelle Sibérie, où l'on fit un commerce très prospère des défenses de mam-

mouths. Sannikof, en 1810, découvrit avec une grande quantité d'ivoire, des squelettes de chevaux, de bisons et de moutons. Il était donc évident que des troupeaux entiers de graminivores avaient habité ces régions. Entre Yeniseïsk et Yakoutsk, très loin dans l'intérieur, Stadling trouva un squelette de mammouth couvert de deux mètres de terre environ et reposant sur des glaces, qui faisaient fonction de rochers et dont il fut impossible d'évaluer l'épaisseur. La nourriture qu'il trouva dans l'estomac se composait de petites branches d'arbres semblables à ceux qu'on voit encore dans cette région. Les os avaient été fendus avec des instruments en pierre, comme on les fend encore habituellement pour en extraire la moelle. Le fait de trouver ces instruments à proximité du squelette démontre l'existence des hommes à la même époque.

Le mammouth est supposé être venu de l'Asie orientale; il devait être, par nature, un animal des climats chauds et tempérés. Mais dans la Sibérie occidentale, et d'après les spécimens découverts en excellent état de conservation, il aurait acquis une sorte de toison, — ce qui ne permet pas d'affirmer qu'il eut pu vivre sous le climat actuel.

Le changement climatérique s'explique par la théorie qui suppose dans les temps reculés, correspondant peut-être avec le déluge dont parle la Bible, un grand affaissement de l'Asie Centrale, s'étendant vers l'ouest depuis le bassin de l'Yenisseï jusqu'aux Monts Oural. La mer intérieure se serait ainsi créée, et aurait augmenté l'humidité de l'atmosphère, en abaissant la température sur cette partie du continent. Suivant cette théorie, les animaux dont on trouve les restes avec une telle abondance auraient vécu sur les hauteurs. Vers la fin de la période d'affaissement, ils n'auraient pu supporter la sévérité du froid qui suivit et se seraient éteints.

Suivant le docteur Wright, il ne devait pas y avoir, durant la période glacière, une étendue de glaces aussi considérable dans les centres de l'Asie glaciale que dans les centres du Nord-Ouest de l'Europe et du Nord de l'Amérique septentrionale.

On trouve des preuves de changements récents de niveau sur toute cette étendue, dans les dépôts d'alluvion qui couvrent la plaine intérieure et enveloppent complètement le bassin compris entre le fleuve et les Monts Oural.

La région atteinte par la dépression comprend une superficie de 3.000.000 de milles carrés; et cette dépression — dans certaines parties tout au moins — alla jusqu'à 3.000 pieds de profondeur. Ce fut alors que s'accumulèrent avec le sol fertile des vastes prairies de la Sibérie occidentale, les terrasses et les deltas de loess, qui environnent les frontières du Sud et de l'Est du Turkestan.

Dans le même temps, se formaient ces étendues couvertes de loess qui fournissent les plus riches champs de blé à la Russie. C'est à l'existence de ce loess, ou terre noire, dont j'ai si souvent parlé, que sera due la repopulation de la Sibérie. Je dis repopulation à dessein. Car, c'est un fait connu de l'Histoire, pendant plusieurs siècles de l'ère chrétienne, la Russie fut beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais alors que cette population était en grande partie nomade, les paysans russes qui émigrent aujourd'hui en si grand nombre, vont travailler et cultiver un sol qui peut recevoir une population aussi nombreuse que celle de la Chine elle-même.

Le développement de l'Agriculture aidera à la prospérité des mines et, en retour, celles-ci

aideront celle-là en créant un marché local pour les denrées.

En quittant Krasnoyarsk, la ligne s'engage dans un pays montagneux, très pittoresque, et monte graduellement en contournant la rivière Chulym après l'avoir passée. Elle traverse alors la fertile région qui environne Atchinsk et produit déjà d'énormes quantités de grains exportés dans l'Est par le Transsibérien, à Tiumen par les rivières Chulym et Ob, et de là sur les marchés européens. Atchinsk a beaucoup d'analogie avec Krasnoyarsk. Comme cette dernière ville, elle a une gare où passent beaucoup de colons et possède une station médicale et alimentaire. Un embranchement de la ligne conduit les émigrants jusqu'aux rives du fleuve, d'où ils gagnent l'intérieur des terres. La ville augmente rapidement depuis la construction du chemin de fer. La route nationale de la Sibérie la traverse.

Plus loin, Marinsk est située sur la rive gauche de la Kiya, traversée par un superbe pont en fer. La proximité des mines d'or explique peut-être le fait que la majorité de la population est juive. La ligne traverse ensuite un pays plat couvert de forêts vierges très épaisses où

dominent le pin et le bouleau. Les kilomètres filent uniformes, sans aucune éclaircie, et dans ces fourrés, qui semblent n'avoir jamais été explorés par l'homme au-delà de la voie ferrée, il paraît aussi facile de se perdre que dans les bois australiens. Telle est la contrée qui environne la station de Taiga, d'où un embranchement mène à Tomsk. Il est difficile de comprendre pourquoi la voie ferrée a boycotté Tomsk, qui, comme population, est la première ville de la Sibérie (52.430 habitants, au recensement de 1897). On m'en expliqua ainsi la raison : les habitants furent délicatement prévenus qu'ils avaient à payer des pots-de-vin s'ils voulaient avoir le chemin de fer. Ils refusèrent de se prêter au chantage des ingénieurs. Quoi qu'il en fût, la ligne passa à cinquante milles de Tomsk. On donna pour excuse les grandes difficultés du parcours. Elles ne sont guère apparentes cependant lorsqu'on voyage sur l'embranchement qui, du reste, n'entre pas dans la ville, mais s'arrête à deux milles de distance. Il semble que les ingénieurs, contraints enfin de bâtir cette ligne, se soient promis de la rendre aussi incommode que possible pour les habitants trop près de leurs

écus ! L'histoire intime du Transsibérien serait sans doute fort intéressante si tous les faits étaient connus.

Un trajet de quatre heures nous amène à Tomsk, et après avoir été un peu secoués par un droski, nous arrivons à l'Hôtel Européen. Les chemins sont affreux et je compris alors seulement la raison ou l'excuse des étreintes auxquelles se livrent en cours de route les hommes cramponnés à leurs compagnes de voyage. C'est là une coutume du pays que j'ai vue adoptée avec une facilité exceptionnelle par mes voisins du train ! Tomsk, comme toutes les grandes villes sibériennes, est une surprise pour l'étranger. La lumière électrique éclaire des rues où l'on enfonce dans la boue et dans la poussière. Au club, dont la façade est fort joliment ornée d'une colonnade, se vident plus de bouteilles, surtout de bouteilles à bouchon doré, que dans n'importe quel club de Londres. Tomsk, depuis 1880, possède la seule Université Impériale de la Russie d'Asie. Cette belle et solide construction est entourée de jardins dessinés avec goût. Elle est beaucoup trop grande pour le nombre d'étudiants actuels, mais, comme dans d'autres institutions

similaires, on a réservé volontairement une vaste marge pour l'accroissement futur du pays.

Il n'y eut d'abord qu'une faculté de médecine qui, pendant dix ans, reçut une moyenne d'un millier d'étudiants, pour la plupart fils d'exilés politiques. Ces jeunes esprits cultivés saisirent avec empressement l'opportunité de s'ouvrir une carrière plus appropriée à leurs goûts que les métiers de cultivateur, de mineur ou de commerçant. L'Université dota donc le pays d'un jeune corps médical fort remarquable, contribua à la civilisation de la Sibérie et devint un centre de ralliement intellectuel qui permit aux nombreux savants et explorateurs, qui se sont répandus dans toute la Sibérie, d'échanger des idées. Plusieurs expéditions scientifiques partirent de Tomsk pour le nord de l'Asie ; les résultats de leurs recherches ont été universellement appréciés. Le musée botanique et zoologique possède des collections très complètes rapportées des régions polaires, entre autres celles que Nordenskjold ramena de ses voyages sur la Véga. Le musée minéralogique et géologique ne vaut pas moins et est d'une grande utilité pratique. Celui de l'archéologie et de l'ethno-

graphie fut institué par Florensky, un des fondateurs de l'Université. On y voit une remarquable collection d'antiquités de Tobolsk, extraite des *kurgans*. Ces collections s'enrichissent souvent grâce aux dons de russes opulents et généreux. Les millionnaires sibériens, surtout ceux qui firent une fortune rapide avec les mines, sont d'une munificence admirable qui se manifeste sous la forme de constructions ou de présents aux églises ; à Tomsk, elle se retourne vers la science. Citons une importante collection de livres, d'estampes, de croquis scientifiques, offerte par le comte Stroganov. Elle fut le noyau de la bibliothèque actuelle qui comprend plus de cent mille volumes. Cet exemple fut suivi par le prince Galitzine, le poète Zukovsky, les héritiers du comte Litke ; et les dons de bibliothèques particulières appartenant à des hommes célèbres, tels que le professeur Gneist, de Berlin, (10.000 volumes), le comte Valœv, ancien ministre de l'Intérieur (9.000 volumes) et bien d'autres, vinrent s'y ajouter.

En 1898 on fonda une faculté de droit et un grand laboratoire de chimie. Une autre preuve de la générosité de ces Russes opulents se

trouve dans la somme de quatre millions de roubles offerte jusqu'à présent à l'Université pour des bourses. Il faut mentionner aussi de nombreuses institutions de charité qui sont dirigées par un bureau de l'Assistance Publique: un hôpital, une maison des pauvres, un asile d'aliénés, un asile pour les enfants, une crèche, un orphelinat, un asile de nuit, une société de soupes à bon marché, des missions et des sociétés charitables orthodoxes, etc., voici quelques-unes seulement des nombreuses institutions de cette remarquable cité. Il faut encore y ajouter la maison des pupilles pauvres du séminaire de Tomsk et une société de bienfaisance pour les étudiants de l'Université. Un écrivain a dit que presque tous les Américains étaient des généraux! On peut dire que presque toutes les maisons de Tomsk sont des institutions de charité et d'éducation. Mais le nombre des différentes Sociétés est encore supérieur: Société de la Croix-Rouge, Société Humanitaire Impériale Russe, Société de Secours Mutuels des Commis, Société de Docteurs et Naturalistes, Société Catholique de Bienfaisance, Société des Ecoles du Commerce et de l'Agriculture, Société de Secours Mutuels pour les femmes, Société Musicale Im

périale Russe, Société des Sportsmen, Société d'Horticulture, la Coopérative de Tomsk, la Coopérative des Chemins de fer, Société des Pompiers volontaires, Société de Courses, Club des Jockeys, Société des Agriculteurs de l'Ouest Sibérien, etc., etc. Une Société s'est même fondée pour le *développement physique*. Elle a bâti des bains publics et envoie les enfants faibles à la campagne, pendant l'été. Il y a un grand club d'ouvriers. On pourrait presque dire qu'il y en a un pour les habitants préhistoriques de la Sibérie, car un club spécial s'occupe d'étudier leurs habitudes au point de vue anthropologique.

Cette liste est certes suffisante pour répondre aux besoins d'une population qui se chiffrerait par deux zéros ajoutés au nombre actuel.

CHAPITRE XVI

L'EXPRESS

L'express est-il confortable ? — La nourriture. — L'appétit russe. — Le chef de train. — Le Vodka. — Les wagons-lits. — Comment on arrête un express russe en marche. — La construction du chemin de fer. — Son prix de revient. — Sa force productive. — L'accroissement de son trafic.

Au retour d'un long voyage à travers la Sibérie, on ne manque jamais d'entendre cette question : « Vous avez dû être bien mal, n'est-ce pas ? » Et ce sont toutes sortes d'histoires au sujet des retards, des difficultés et des désagréments qui sont supposé vous avoir accompagné durant le voyage. Elles pouvaient être véridiques avant

cette année, mais avec l'express tout a changé. Après avoir traversé l'Amérique du Nord sur cinq voies différentes, parcouru en chemin de fer l'Australie, voyagé longuement en Europe comme, par exemple, de Calais à Naples et de Moscou à Paris, je dois constater que le voyage sur le Transsibérien m'a paru tout aussi confortable que sur n'importe quel train du monde entier. On m'avait dit que la partie la plus désagréable du voyage serait le trajet de Dalny au lac Baïkal par l'Est chinois. C'est tout le contraire. Les wagons sont neufs, et meilleurs, plus spacieux, plus confortables que tous ceux que je connaisse.

Notre express se composait de six voitures. La première comportait un fourgon à bagage et des dortoirs pour les employés ; venait ensuite le wagon-restaurant où quarante personnes pouvaient s'asseoir autour de tables à quatre places. Il était divisé en deux parties dont l'une était réservée aux fumeurs hommes et femmes. La personne qui détint le record de la cigarette pendant le voyage fut une Russe. Elle fumait du matin au soir. La troisième et la quatrième voiture étaient des secondes classes. On avait réservé la cin-



quième à M. Isvolsky, ministre de Russie au Japon qui s'en revenait avec sa famille.

A droite, un large couloir traversait le train. Les compartiments de seconde classe peuvent contenir quatre personnes. Ceux de première n'en contiennent que deux généralement. Par un arrangement très bien compris de battants de portes, on peut, si on le désire, faire communiquer deux compartiments.

Les compartiments de seconde classe ne sont jamais au complet, de sorte que deux personnes peuvent généralement en occuper un à elles seules. Elles sont alors beaucoup mieux qu'en première, comme elles occupent chacune le lit du dessous. Il y a du reste très peu de différence entre les deux classes, si l'on excepte la couleur de la passementerie et la matière des portes, — palissandre ou pin verni. Les wagons sont même plus hauts qu'en Amérique et les filets sont disposés dans les compartiments et les couloirs de façon à contenir aisément une grande quantité d'objets. Des valises, des portemanteaux et même des petites malles peuvent fort bien y tenir. Chaque voyageur n'a droit dans le fourgon de l'express qu'à onze livres de ba-

gage. Et deux grosses malles coûteraient, de Dalny à Moscou, 125 francs environ. Je prise beaucoup cette idée d'imposer une véritable taxe aux gens qui voyagent avec une quantité de bagages tout à fait ridicule.

Un esprit très pratique a présidé aux détails de construction des wagons. On ne voit pas de dorure ni d'ornements prétentieux, mais tout est solide et confortable. Dans chaque compartiment, il y a une forte table-pliant pour écrire ; les poignées des portes sont simples et les serrures s'ouvrent doucement ; qu'on vienne à laisser échapper les portes, elles viennent s'arrêter sur un bouton. Les wagons très rapprochés communiquent par un système de planches superposées qui est ce que j'ai vu de mieux compris. L'aération en bas et en haut est excellente. Je n'ai pas eu à juger de l'efficacité du système de chauffage, mais avec la disposition des wagons en compartiments, les occupants de chacun d'entre eux pourraient eux-mêmes en régler la température. Les lits sont bons et les draps changés tous les deux jours. On replie contre le mur dans la journée les couchettes supérieures. Deux lavabos très spacieux existent à chaque

bout du wagon. Je vous recommande l'appareil de douche pour la tête. On le trouve excellent quand on a veillé un peu tard avec les aimables et hospitaliers officiers russes ! La lumière, à l'inverse de ce qui existe dans nos trains anglais, est abondante et permet de lire comme en plein jour. Les fenêtres sont doubles et, en été, grâce à la ventilation parfaite du toit, l'air arrivant après avoir passé sur de la glace, il est rarement nécessaire de les ouvrir. La poussière, par contre, est un des désagréments des longs voyages ; nous n'en fûmes pas trop incommodés en Mandchourie ni en Sibérie, mais en Allemagne et pendant deux jours, ce fut horrible.

Le personnel du train contraste avantageusement avec celui des lignes américaines. Le chef de train est un maître de maison qui se préoccupe individuellement de ses hôtes et sert d'aimable interprète. Il est à lui seul une véritable encyclopédie. Toujours attentif et obligeant, il cherche à suggérer tout ce qui peut rendre le voyage agréable.

Les deux garçons qui, dans chaque wagon, font les lits et entretiennent les compartiments dans une propreté irréprochable répondent la

nuit comme le jour au coup de sonnette du voyageur. Je n'eus qu'à me louer des miens. Ils étaient deux bonnes natures pleines de bonne volonté. Ils ne parlaient que le russe, mais ils étaient vifs à interpréter n'importe quel langage, ou même la pantomime qui le remplaçait si souvent.

On continue à améliorer la ligne, beaucoup mieux construite et empierrée, du reste, que je ne m'y attendais. On peut se raser en toute sûreté pendant que le train marche. On n'a à craindre aucune secousse lorsqu'on se promène dans le train. Peut-être pourrait-on critiquer les fenêtres qu'il eut été facile de faire plus grandes dans les compartiments comme dans les couloirs. De grandes fenêtres — qui existent dans le wagon-restaurant — donneraient meilleur effet aux wagons bâtis en fer et très solides.

Le restaurant est un des facteurs importants des longs voyages. On prend place devant le premier repas avec une curiosité très intéressée. Rien cependant ne motive ces appréhensions. Je trouvai la nourriture excellente et bien cuite. Le nombre inusité des voyageurs fut mis en avant pour excuser la lenteur considérable du service.

Le déjeuner est à la carte. Tous les étrangers paraissaient prendre goût au thé russe servi dans des verres avec du citron et du sucre. On servait, d'une heure à cinq, le repas principal de la journée, comprenant quatre plats : la soupe, — le *borsch* russe avec des légumes et une grande tranche de viande qui eut presque servi de repas — deux plats de viande, un bifteck et de la volaille ou des côtelettes, un plat sucré et une glace suivi du thé ou du café. Le repas coûtait un rouble, soit 2 fr. 50. Après la ville frontière de la Mandchourie, le prix s'élevait à 1 rouble 25 kopecks plus le thé et le café. On rejetait sur la douane l'obligation d'augmenter tous les prix de 25 0/0 ; ainsi un soda-water coûtait vingt kopecks d'un côté de la station et trente de l'autre.

Les deux garçons de table, en dépit de leur bonne volonté, étaient insuffisants. Ils n'étaient guère brillants ni intelligents et ne parlaient que le russe, ce qui n'améliorait pas les choses. Le menu du repas principal était écrit en russe. Je vis un Anglais, doué d'un vaste appétit, qui s'obstinait à montrer la carte au garçon en insistant pour qu'il la lui apportât !! Le menu à la carte était écrit en russe et en français. Le chef

de train, si complaisant qu'il fût, n'était pas toujours saisissable. Je fus obligé un jour de dessiner un œuf dans un coquetier pour expliquer mes désirs. Dans un restaurant japonais, ayant un jour oublié le mot pour désigner le riz, je dessinai un homme au milieu d'un champ de riz; on comprit aussitôt.

Rien d'étonnant si la nourriture et la cuisine russes sont bonnes : les Russes sont de si gros mangeurs! Sont-ils gros parce qu'ils mangent autant ou bien mangent-ils autant parce qu'ils sont gros, je ne saurais le dire. Quoiqu'il en soit, je recommande volontiers l'excellente habitude qu'ils ont avant le repas de prendre un verre de *vodka* et de manger un *sakouska* de caviar.

Je conseille aussi fortement à ceux qui vont de Dalny à Moscou de prendre le train des Wagons-Lits, même s'il ne correspond pas à Irkoutsk et qu'on soit obligé de l'y attendre un jour ou deux. Il ne faut pas s'arrêter aux avis contraires que vous donnent gratuitement des fonctionnaires ou autres gens. Si les wagons russes sont bons, ceux des Wagons-Lits sont bien préférables. Les fenêtres, plus grandes, les rendent plus clairs et plus gais. Se défier seulement de ses bagages,

car les wagons étant moins hauts, on est exposé, si le train est au complet, à se voir forcé de mettre une partie de ses bagages au fourgon, ce qui rend très cher le transport. Les compartiments de première pour deux personnes sont beaucoup plus larges que ceux de l'Est-Chinois. Près de la fenêtre, il y a une petite table et un fauteuil. On peut ainsi s'asseoir vers ou contre l'engin, comme on veut, ce qui est fort agréable. Dans les autres trains il n'en est pas de même. Par deux compartiments, il y a un lavabo. Notre train, n'ayant pas communiqué avec l'express, avait très peu de passagers. Il se composait de deux wagons de première, d'un wagon-restaurant et d'un fourgon. Une partie du wagon-restaurant peut recevoir vingt-quatre personnes à table; l'autre moitié sert de fumoir ; on y trouve des journaux illustrés et une grande variété de jeux. Les voitures, moins stables que celles de l'Est-Chinois, sont bien meilleures que celles de la ligne russe et on peut y écrire très confortablement. Les serviteurs sont particulièrement attentifs et obligeants et ils parlent tous le français ou l'allemand en même temps que le russe, ce qui simplifie bien les choses. Le lunch à table d'hôte est

servi à midi et coûte un rouble ; le dîner est à six heures et coûte un rouble vingt-cinq kopecks ; il se compose d'une soupe, d'un plat de poisson, d'un plat de viande et de desserts variés.

Trois jours après notre départ d'Irkoutsk, le 27 mai, le temps tourna soudain à la pluie et au froid et il tomba même un peu de neige ; mais les wagons chauffés à la vapeur n'en demeurèrent pas moins confortables. D'après moi et les voyageurs que j'ai rencontrés, le trajet est beaucoup plus agréable et le temps s'écoule plus vite que sur un navire, par un temps calme.

La vie dans le train pouvait être organisée de façon à satisfaire bien des goûts. Deux fois par jour à peu près on se réunissait dans le wagon-restaurant, et les Russes si polis, si courtois étaient toujours prêts à secourir les étrangers dans leur lutte avec la langue russe. Je crois cependant que leur réputation de polyglottes est un peu usurpée. Pour peu qu'on eut le désir de *causer*, on trouvait toujours au fumoir quelque partenaire accueillant. Comme sur un navire, vous n'étiez pas depuis douze heures en route qu'il vous tombait du ciel l'inévitable joueur de bridge. Notez aussi les distractions procurées par

les fréquents arrêts, très longs, au début surtout, car ensuite, on avait à peine le temps de s'éloigner de la station.

Il va sans dire qu'il serait aisé de diminuer la durée du voyage sans pour cela accélérer la vitesse du train, mais en musardant moins aux stations sans importance.

Pour prendre l'eau, par exemple, la locomotive est détachée et se rend au réservoir situé à cent mètres de là. On perd ainsi beaucoup de temps. Il y a une totale absence de hâte désordonnée. Tout est fait avec circonspection. Je n'ai jamais vu un homme d'équipe aller plus vite que le pas, ni un Russe courir pour attraper le train. A l'heure du départ, une cloche suspendue au-dessus de la gare sonne deux coups ; une minute après elle sonne trois coups, le gardien siffle, la locomotive lui répond et le train part. Si vous restez en arrière, vous ne pouvez guère vous plaindre de n'avoir pas été assez averti. Ceci a été près de m'arriver cependant, à la station de Boukhedou en Mandchourie. Le chef de train m'avait dit qu'on attendrait bien les trente-huit minutes marquées sur l'horaire, bien que nous fussions un peu en retard. Je partis donc pour

prendre une photographie de la petite ville pittoresque, mais un soldat m'avait suivi et il se précipita sur moi comme je braquais mon appareil, pour m'interdire toute tentative. Je m'en revins donc à la station. Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, et j'étais encore à deux cents mètres de mon train, quand je le vis s'ébranler : j'essayai un moyen désespéré, je m'étendis tout de mon long sur la voie. Le mécanicien, n'étant pas préparé à commettre un homicide, stoppa aussitôt. Ils sont réellement humains et d'un bon naturel, ces Russes !

Le voyageur fera bien d'apporter avec lui une bonne quantité de livres, car on ne trouve sur le train et aux stations que des livres et des journaux russes. Aux approches de l'Europe on peut se procurer des journaux français et anglais et acheter le *Daily Mail* ou l'*Express* pour douze sous, ou bien le *Times* dont certaines parties sont soigneusement passées au caviar par la censure. C'est à ces passages naturellement qu'on s'intéressait le plus, mais le travail était si bien fait qu'il fallait un temps considérable pour les déchiffrer après les avoir lavés à l'eau chaude, en y apportant la plus grande attention.

Inutile de dire que les monomanes de cartes postales illustrées peuvent amplement satisfaire leur passion le long de la route.

Un petit train spécial fait quotidiennement le service de la Malle. Il est composé de premières, secondes et troisièmes classes. Un autre train comprend des secondes, troisièmes et quatrièmes classes et des fourgons à marchandises. La plupart de ses passagers sont des émigrants et des colons à qui l'Etat vient en aide.

Les quatrièmes classes, je l'ai déjà dit, sont des fourgons avec un poêle et des bancs pour dormir. Ils peuvent contenir, est-il écrit à l'extérieur, quarante hommes ou huit chevaux. Toutes les voitures, même ces dernières, sont très proprement tenues ; dans l'express, les sièges sont recouverts d'une toile bariolée qui peut se laver facilement.

On décida cette année d'éprouver le système du chemin de fer et 120.000 hommes de troupes furent expédiés vers l'est avec toute la diligence possible, comme dans le cas d'une guerre en Extrême-Orient.

Depuis cette année seulement on peut considérer le chemin de fer comme complètement terminé,

et pourvu d'un service régulier de trains sur toute la ligne, bien empierrée maintenant et qui n'est plus sujette comme avant à de constants éboulements et inondations.

Le Czar disait dans son premier discours au Comité du Chemin de fer, qu'il présidait : « Je contemple avec émotion la grandeur de la tâche qui est devant nous ». La contemplation de la tâche achevée — la plus grande entreprise de ce genre que le monde ait jamais vue — ne peut manquer de le réjouir plus profondément que la plus triomphale des campagnes, et doit être avec raison une source de juste orgueil pour tous les Russes.

Ce fut un Anglais qui émit le premier l'idée de construire un Transsibérien ; les offres pour sa construction vinrent ensuite des Américains. Ceux-ci dépensèrent sans succès beaucoup de temps pour faire accepter leurs projets par le gouvernement. Ce dernier voulait réserver aux Russes tous les mérites de cette grande œuvre. Et, du reste, rien de plus naturel. En 1875, un comité de ministres étudia trois projets de tracés rivaux. Il en choisit un qui reçut, le 19 décembre, l'approbation de l'Empereur. Pour diffé-

rentes causes — impossibilité de trouver des fonds immédiats, complications politiques, guerre de 1887 en Orient — on ajourna l'affaire. La ligne entière fut divisée en sept sections où les travaux débutèrent presque en même temps. Le 19 mai 1891, le Czar actuel retourna la première pelletée de terre à Vladivostok. Il fit alors ce voyage en Extrême-Orient que le voyageur peut aujourd'hui retracer pas à pas au moyen des arcs de triomphe dont j'ai déjà parlé.

Malgré sa longueur, la ligne ne présentait aucune difficulté sérieuse aux ingénieurs. Sauf dans les Monts Oural et Kilgan où les pentes, du reste, ne sont pas très raides, la route n'est qu'un vaste plateau. La section la plus difficile, à laquelle on travaille maintenant sur la rive sud du lac Baïkal, fut omise du plan original en faveur de la traversée en bateaux. De nombreux fleuves sont traversés par des ponts dont la longueur totale est de 48 kilomètres. Certains sont très longs, tels celui de l'Yeniseï à Krasnoyarsk, (930 mètres), celui de l'Obi (840 mètres) et celui de l'Irtush (700 mètres). La distance de Saint-Pétersbourg jusqu'à Vladivostok est de 9.334 kilomètres, jusqu'à Port-Arthur, de 9.655 kilomètres

et jusqu'à Pékin par la route actuelle de 10.147 kilomètres. Quand la ligne Mongolienne sera ouverte, la route de Pékin à Saint-Pétersbourg sera raccourcie d'environ 1.450 kilomètres, mettant la capitale de la Chine à 8.697 kilomètres de celle de la Russie. A la fin de l'année 1900, 1.643.525.000 fr. avaient été dépensés pour la construction du Transsibérien ; ce qui laissait à dépenser une balance de 421.375.000 fr. sur la somme prévue tout d'abord. Ce montant a été dépassé depuis, sans compter ce qui a été dépensé sur les lignes mandchourienne et mongolienne. Aussi considérable que puisse paraître la somme, c'est là sans aucun doute un excellent placement pour la Russie. En 1899, les revenus des chemins de fer de l'Etat payaient la moitié des intérêts de la dette nationale. Outre l'avantage secondaire d'être un débouché pour la Sibérie et de contribuer à son développement, le chemin de fer est assuré de devenir en peu d'années une entreprise profitable, en soi. Les relevés officiels du transport des voyageurs et des marchandises ne sont connus que jusqu'en 1900. Mais, même avec cette donnée seule, on peut se faire une légère idée de ce que sera le trafic futur. Par exemple,

le nombre total des voyageurs pour 1900 fut de 2.716.091 et pour 1899 de 1.834.582, ce qui donne une augmentation de 881.509. Seul le nombre des ouvriers, des prisonniers et de leurs escortes a diminué; ces deux derniers groupes montrent une diminution de 10.000 unités. Le nombre total des émigrants en 1900 fut de 318.901, ce qui donne une augmentation de 100.000 unités sur l'année précédente. Mais le nombre de ceux qui ont émigré cette année doit, m'a dit un des hauts fonctionnaires de la ligne, dépasser de beaucoup le chiffre de 500.000.



CHAPITRE XVII

LA RÉFORME DU SYSTÈME D'EXIL

Le nombre des exilés. — Les Polonais. — Les nihilistes. — Condamnations démocratiques. — La puissance des Mirs. — Les exilés instruits et leurs travaux. — Les explorations de Tschkanobsky. — Le fiasco de la colonisation par les criminels. — Les réformes. — L'édit impérial de 1900. — Sa portée. — Les effets de l'abolition de la peine capitale en Sibérie. — Un train de prisonniers.

Il n'est pas de question sibérienne plus mal connue à l'étranger que le système d'exil tel qu'il est compris aujourd'hui. On a, *a priori*, dressé devant notre esprit un lugubre et affreux tableau d'horreurs. Mais lorsque le voyageur cherche à voir par lui-même, lorsqu'il essaie d'obtenir des

informations définitives et qu'il visite les prisons — où il n'éprouve, en réalité, aucune difficulté pour être admis — il arrive à une conclusion toute différente de celle qui s'impose après la lecture des œuvres de Tolstoï, de *Résurrection*, par exemple.

Jusqu'au début du siècle dernier, on ne tenait pas un compte rigoureux du nombre des exilés et déportés en Sibérie. Nous savons cependant que le système date de l'époque qui suivit la conquête du pays par Yermak et qu'en 1593 on déporta dans le gouvernement de Tobolsk les assassins du czarewitch Dimitri, avec la cloche d'Uglich qui avait donné le signal du meurtre. Dans les premières années du XIX[e] siècle, un grand nombre de Polonais furent déportés en Sibérie; de même après les Révolutions de 1831 et 1863; Alexandre II en fit exiler 50.000. Le mouvement nihiliste, qui aboutit au meurtre de ce czar, fut l'occasion d'un grand nombre de déportations, bien qu'on n'eût relevé aucune charge précise contre les exilés. Mais on les soupçonnait de nihilisme. De 1867 à 1899, 864.549 personnes furent exilées en Sibérie (en comprenant les maris, les femmes et les familles qui accompagnaient volontairement les

proscrits ; ceux-ci étaient au nombre de 236.000).

En 1898, il y avait en Sibérie 298.574 déportés, dont la moitié avaient été exilés pour des fautes punies par le Code pénal et l'autre moitié bannis par l'action des communes russes. Il est curieux de voir sous un gouvernement autocrate quel pouvoir exerce cette institution démocratique, les *mirs* ou communes. Les *mirs* ont le droit, sous certaines conditions définies par la loi, de refuser d'admettre dans leur communauté les hommes ou les femmes que la Cour de Justice a condamnés à un châtiment quelconque. Ils ont le droit d'ostraciser ou d'expulser n'importe lequel de leurs membres. La plus grande partie de ces expulsés sont des alcooliques invétérés, dont l'amour pour le vodka a fait des paresseux indécrottables, des mendiants ou de simples fainéants qui se refusent à accomplir leur part de travail dans la commune. Les sentences doivent être prononcées à l'unanimité des voix. Si l'on considère que les paysans russes sont, règle générale, des bonnes natures bien paisibles, on est plutôt surpris du nombre des individus envoyés en exil par ces tribunaux villageois. Il est facile de comprendre que ces bandes de vagabonds

inutiles et peu intéressants doivent être une plaie terrible pour les districts où ils sont dirigés. M. Soloman, directeur en chef de l'Administra tion pénitentiaire en Russie, dit que du nombre des transportés en Sibérie « le tiers, 100.000 hommes environ, échappe à tout contrôle. La police ne connaît pas leur lieu de résidence. Ils volent sur les grand chemins et dans les villages ; ils mendient et extorquent de l'argent par tous les moyens possibles. En été, ils bivouaquent à la belle étoile et se cachent dans les forêts de la Sibérie ; en hiver, ils se dirigent vers les villes et emploient toutes les méthodes pour se procurer un logement dans les prisons locales ».

A l'instar des colons anglais, les colons paisibles et laborieux de Sibérie protestèrent contre l'exportation de ces criminels et vagabonds et se refusèrent à être leurs victimes. De même qu'en Angleterre, en réponse aux observations des colons, la loi fut rapportée en Russie. D'autre part, les exilés politiques ont beaucoup contribué à l'amélioration et à la colonisation de la Sibérie. Généralement, il leur était laissé toute liberté de choisir leur genre d'existence en exil et de vivre avec leurs femmes et leur famille suivant leurs

moyens. L'opinion populaire a, je crois, exagéré le nombre des prisonniers politiques aussi bien que l'état pénible de leur condition. Sauf pendant certaines périodes comme celles des révolutions polonaises et des troubles nihilistes, le nombre annuel des exilés politiques n'a pas dépassé le chiffre de 60 à 70. Beaucoup des renseignements scientifiques que nous possédons sur la Sibérie sont dus aux travaux et aux recherches des exilés politiques les plus cultivés. Ce sont eux qui étudièrent l'histoire, les mœurs et les coutumes des races indigènes telles que les Yakouts, les Buriats et les Chukches, et ces travaux ont été fort appréciés par les savants Russes. Nous leur devons encore des observations météorologiques soigneusement enregistrées ainsi que des contributions importantes à l'étude de la géologie du pays. Tschkanobsky, un condamné politique, déporté en Sibérie en 1863, fut chargé par la Société géologique Impériale d'aller faire des études dans la province de Yakoutsk. Avec des fonds fournis par la dite societé, il dirigea une expédition dans la région alors inconnue, comprise entre l'Yenisseï et la Léna. A son retour, en 1876, il obtint sa grâce et revint à Saint-Pétersbourg

porteur d'une grande quantité d'objets découverts par lui et qu'il arrangea et classifia pour le musée de la Société. Bien des exilés politiques ont des situations du gouvernement Sibérien et occupent des postes de confiance importants. Certaines parmi les plus belles résidences du pays ont été construites pour de riches exilés. Ainsi la splendide demeure occupée actuellement à Irkoutsk par le gouverneur de la Sibérie occidentale fut achetée par l'Etat à un exilé. A tout bien considérer cependant, la colonisation par les criminels ou les condamnés politiques n'a pas réussi. Une grande partie des déportés n'avait aucun goût ni aucune capacité pour l'industrie ; il y avait aussi trop d'hommes non mariés et ceux qui par hasard étaient disposés à s'établir et à cultiver la terre, étaient expédiés dans des localités très mal choisies. Souvent aussi, les pauvres diables étaient dans un état abject de dénuement et mal préparés au travail par les longues étapes du voyage et l'influence déprimante de la prison. La mortalité fut considérable et plusieurs milliers de ces malheureux passèrent sur le pays sans laisser plus de traces que la neige d'un hiver à l'autre. Il est agréable de

penser qu'un changement effectif et radical de ce déplorable système est maintenant en voie d'exécution. Le 25 juin 1900, l'Empereur signa un édit donnant un corps aux réformes dont le directeur des prisons expose les principales lignes de la façon suivante : « Les crimes et délits qui, d'après le Code pénal en vigueur, sont passibles de la déportation sous ses différentes formes, seront désormais punis d'un emprisonnement de deux ans ou de la détention d'un an à six ans dans une maison de correction.

« Les articles du Code pénal infligeant la déportation pour les crimes politiques et les actes criminels commis contre les institutions de l'Eglise orthodoxe seront maintenus, mais la Sibérie ne sera pas le seul endroit destiné à la déportation.

« Les vagabonds refusant de prouver leur identité, et qui sont pour la plupart des prisonniers évadés, seront, après avoir passé quatre ans dans une maison de correction, transférés à l'île de Sakhalin.

« Le droit des communes rurales et bourgeoises de refuser la réadmission aux membres qui ont déjà subi une peine les privant de la liberté, est supprimé.

« Les communes rurales seules conserveront le droit de livrer aux autorités tels de leurs membres qui constitueraient un danger pour la sécurité publique. Le lieu de leur résidence sera fixé par l'administration, mais ils pourront le quitter avec le consentement de la police locale à la condition de ne pas revenir dans la province d'où ils ont été expulsés. Après quatre ans de bonne conduite, ils pourront demander au ministre de l'Intérieur d'abroger cette restriction.

« La déportation sera limitée aux criminels politiques et religieux dont le nombre ne dépasse pas une moyenne annuelle de cent individus et aux vagabonds non identifiés dont la moyenne est de 430 par année. »

Le conseil de l'Empire, en soumettant à Sa Majesté l'Empereur le projet de loi pour la suppression de la déportation, s'est exprimé en ces termes : « Le Moyen Age a légué trois choses à la Russie : la torture, le knout et la déportation. Le XVIII[e] siècle a aboli la torture, le XIX[e] le knout, et le premier jour du XX[e] siècle sera le dernier d'un système pénal basé sur la déportation. »

D'après ce qui précède, on saisit aussitôt l'importance et la portée de cette mesure. Le droit de

condamner à l'exil, que possédait pratiquement le Mir, est aboli ; c'est, d'un seul trait, réduire de moitié le nombre des exilés.

Il ne faut pas oublier que la peine capitale est abolie en Russie depuis 1753, sauf pour les crimes politiques. De plus, les scélérats, considérés par la majorité des nations civilisées comme ne méritant pas la vie, n'étaient condamnés, tout récemment encore, qu'à vingt ans de travaux forcés. Une loi permet maintenant de les condamner à perpétuité, mais elle n'est jamais appliquée. Jusqu'ici, on ne peut vraiment pas dire que les pénalités russes soient bien sévères ! Je crois plutôt le contraire. Le docteur Wright écrit à ce sujet : « Des 2.114 prisonniers, du district de Kara, en 1870, 793 étaient des meurtriers, 409 des voleurs avec voies de fait, 38 des incendiaires, 46 des faux-monnayeurs, 22 s'étaient rendus coupables de viol, tandis que 677 étaient inscrits comme vagabonds, 86 étaient coupables d'actes d'indiscipline et de détournements dans le service public, et 73 avaient commis différents crimes. Sur 378 prisonniers expédiés dans la vallée de l'Amour, parmi les hommes 155 étaient des meurtriers, 39 des vo-

leurs de grand chemin, 17 des voleurs, 9 des voleurs avec voies de fait, 4 des incendiaires, 3 des faussaires, 3 des séducteurs et 3 des incestueux. Parmi les femmes, 28 avaient tué leur mari, 6 leurs enfants illégitimes, 17 des personnes qui leur étaient étrangères, 7 étaient des incendiaires, et 1 une voleuse de grand chemin. »

Tels sont les individus dont la condition dans les cachots sibériens et la misère qu'ils y subissent ont fait écrire tant de stupidités sentimentales !

Cependant, les faits plaident mieux que des volumes en faveur de l'état actuel des choses; quand on voit surtout ces vagabonds, qui subsistent de vols et ne reculent devant aucun crime, commettre aux approches de l'hiver un délit quelconque qui leur donne entrée dans les prisons du gouvernement. Les condamnés politiques et ceux qui se sont rendus coupables de crimes contre les lois et les institutions de l'Eglise orthodoxe sont encore passibles de la déportation. Mais ce châtiment n'est pas nécessairement applicable. Comme je l'ai dit déjà, beaucoup de ces prisonniers appartenant aux classes supérieures ne se sont pas trouvés trop mal du régime, n'ont pas mené une vie trop désagréable et

n'ont pas complètement perdu leur temps en Sibérie.

Le pays, qui progresse si rapidement, est appelé à devenir un agréable lieu de résidence. La plus terrible souffrance, le voyage par étapes, en compagnie d'une foule nauséabonde, a disparu depuis l'achèvement du Transsibérien.

Dans tout mon voyage je n'ai rencontré qu'un train de prisonniers ; les wagons en sont bien meilleurs que ceux des émigrants. Ce train se rendait à Sakhalin. Par les barreaux des fenêtres on apercevait des figures pensives, graves ou maussades et parfois des visages enjoués de petits marmots. A l'une de ces fenêtres je vis deux beaux jeunes gens aux yeux noirs qui avaient l'air d'être des condamnés politiques, des étudiants probablement. A une autre j'aperçus une vilaine figure de vieillard portant une barbe en désordre.

Je vis aussi un jeune homme dont les traits eussent pu servir de modèle à un peintre pour une tête de Christ. Son nez était délicat, son regard pénétrant et triste illuminait un front calme. Il semblait sensible à l'attention des passants et sa main couvrait à demi sa tête. Je re-

verrai toujours dans mon souvenir cette belle et pensive figure appuyée sur une main blanche aux veines bleues. J'aurais aimé connaître son histoire.

Bien que de nombreuses années soient nécessaires pour que le pays se remette d'avoir servi si longtemps de lieu de débarras pour les criminels, on doit considérer la réforme actuelle comme une admirable mesure, d'une importance égale à celle qui abolit le servage, et l'Histoire se souviendra de l'homme qui aura fait disparaître le fléau qui assombrissait le pays où il a fait passer son Chemin de l'Empire.

CHAPITRE XVIII

A TRAVERS LE BASSIN DE L'OBI

Krasnoyarsk et son avenir possible. — La navigation sur les fleuves de la Sibérie. — Urmans et la ceinture de tundra. — Où le Monde a froid. — Les explorateurs. — Un voyage de noce arctique. — Une tragédie. — Le steppe de Baraba. — Les plus grandes mines de charbon qui soient au monde. — Les Cosaques des steppes. — Une vallée du Nil septentrionale.

Je quittai Tomsk en compagnie d'un professeur de l'Université, un homme charmant et d'une haute culture. Il s'en allait en congé en Europe et, avec ce sentiment de la petitesse de notre globe, qu'on éprouve toujours quand on voyage beaucoup, j'appris de lui que nous avions un ami commun à Oxford avec qui il avait entre-

tenu pendant des années une correspondance scientifique.

Jusqu'à l'Obi, nous traversâmes des immenses forêts dont l'intense et sombre épaisseur était presque oppressante. A la station d'Obi, sur la rive gauche escarpée du fleuve, une ville se bâtit rapidement. Il y a peu d'années, Obi était encore une halte où les émigrants, se rendant aux mines des montagnes Altaï ou sur leurs lots de terre, attendaient les bateaux pour remonter ou descendre le fleuve. Ces bateaux ne suffisent pas au nombre des émigrants qui souvent sont obligés d'attendre deux ou trois semaines.

Obi réunit à peu près toutes les conditions qui contribuent à l'importance de Krasnoyarsk, Irkoutsk et Omsk : un chemin de fer, une grande rivière navigable au Nord et au Sud, l'entourage d'un pays riche mais peu développé. Sur cette voie de traverse du Chemin de l'Empire, logiquement une grande cité doit s'élever.

Pendant tout un jour, après son départ d'Obi, le train parcourt un pays couvert de cette terre glaise noire, véritable manteau qui enrichira la Sibérie quand on l'en aura revêtue. La région



est plus peuplée, les maisons, plus grandes, paraissent plus confortables ; les gens qui se groupent aux stations semblent plus Russes ; on voit beaucoup moins d'indigènes. L'énorme contrée arrosée par l'Obi et ses affluents est un vaste plateau qui descend en pente douce depuis les montagnes Altaï, en Mongolie, jusqu'à l'océan Arctique. Ces fleuves parcourent une étendue de 900.000 milles carrés. Bien que je parle du bassin de l'Obi, je dois faire remarquer que son principal tributaire, l'Irtush, dépasse leur point de jonction de 400 milles, ayant une longueur totale de 2.500 milles. Il remonte dans les montagnes Altaï et descend vers l'Ouest pendant 200 milles avant de traverser la frontière russe ; à partir de là, il devient navigable jusqu'à l'océan Arctique sur une distance à peu près égale à celle de l'Atlantique entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord. Les superbes cours d'eau de la Sibérie, larges et profonds sans être trop rapides, seront un facteur très important du développement commercial du pays. Quelques canaux assez courts suffiront à compléter un vaste système de communications de l'Est à l'Ouest. Les affluents navigables de l'Obi, par exemple, tou-

tenu pendant des années une correspondance scientifique.

Jusqu'à l'Obi, nous traversâmes des immenses forêts dont l'intense et sombre épaisseur était presque oppressante. A la station d'Obi, sur la rive gauche escarpée du fleuve, une ville se bâtit rapidement. Il y a peu d'années, Obi était encore une halte où les émigrants, se rendant aux mines des montagnes Altaï ou sur leurs lots de terre, attendaient les bateaux pour remonter ou descendre le fleuve. Ces bateaux ne suffisent pas au nombre des émigrants qui souvent sont obligés d'attendre deux ou trois semaines.

Obi réunit à peu près toutes les conditions qui contribuent à l'importance de Krasnoyarsk, Irkoutsk et Omsk : un chemin de fer, une grande rivière navigable au Nord et au Sud, l'entourage d'un pays riche mais peu développé. Sur cette voie de traverse du Chemin de l'Empire, logiquement une grande cité doit s'élever.

Pendant tout un jour, après son départ d'Obi, le train parcourt un pays couvert de cette terre glaise noire, véritable manteau qui enrichira la Sibérie quand on l'en aura revêtue. La région

L'Obi lui-même remonte aussi jusqu'aux frontières de la Mongolie, au pied des montagnes Altaï, du côté opposé à la source de l'Irtush. A partir de la ville de Büsk, à 250 milles de sa source, le fleuve est navigable jusqu'à l'océan Arctique. Au-dessous de Tomsk, le Chulym serpente à travers un des meilleurs districts agricolės de la région. Ensuite l'Obi se dirige au Nord-Ouest, à travers le steppe Baraba, et rejoint l'Irtush à Troitskoe, au 61° parallèle. Au Nord s'étend une région de plus de 100.000 milles carrés de marais inhabités qu'on nomme des *urmans*. Une jungle épaisse la recouvre, où les pins, les sapins, les hêtres et d'énormes cèdres abondent. Des arbres tombés couvrent la terre et sont préservés d'une décomposition rapide par le climat particulier qui, joint à la brousse épaisse et au sol humide et traître, rend le pays presque impénétrable. Au delà, les arbres deviennent de plus en plus petits et finissent par céder la place à des saules nains. Le sol dégèle alors en été à une profondeur de dix pouces à deux pieds seulement, après quoi, pendant des centaines de pieds, on ne trouve que la glace, dure comme le roc. Plus au nord est la ceinture de tundra où pousse une

herbe rare, où croît à peine la mousse, — dernier effort de la végétation dans les déserts glacés qui bordent l'océan Arctique.

On a peu exploré cette large ceinture de tundra au sud de laquelle une grande zône boisée s'étend à travers le continent. Stadling fut le premier voyageur européen qui traversa la région entre l'Yeniseï et la Lena, dans l'expédition qu'il entreprit en vue de retrouver Andrée. Il couvrit une distance de 860 milles en 51 jours seulement ; fait merveilleux si l'on considère que le pays n'avait jamais été traversé par un homme civilisé et que le chemin habituel des populations nomades se trouve beaucoup plus au sud dans la forêt.

« Le tundra de Nosovaya, dit Stadling, le plus haut du Taimur, est plat et rempli de marais et de lacs qui facilitent le voyage lorsque le temps est propice... A un certain endroit, près d'un lac, nous trouvâmes à notre grande surprise une forêt clairsemée de petits melèzes rabougris, formant une île dans cette énorme *mer gelée*, que les indigènes, dans leur idiome pittoresque, nomment le tundra. Nous rencontrâmes aussi des familles d'indigènes très pauvres,

appartenant à différentes races, et vivant de la pêche et de la chasse au renard ».

Sur la rivière Khatanga, Stadling trouva plusieurs campements ou villages indigènes plus prospères, habités par les Dolgans qui ne sont pas même nominalement convertis à la religion Orthodoxe, mais professent le plus pur shamanisme; leur unique commerce consiste dans leurs fourrures, dont le prix demandé est réduit sans pitié par les marchands sibériens qui ont le contrôle du marché et démoralisent et appauvrissent les Dolgans en leur vendant du vodka. Deux tentatives eurent lieu pour atteindre l'embouchure de l'Yeniseï en partant de celle de la Lena; toutes deux eurent une issue tragique, page douloureuse venant s'ajouter à tant d'autres dans l'histoire de ce littoral glacial et désolé. Le lieutenant russe Prontschischev partit en 1737 de l'embouchure de la Lena et parvint à l'extrémité nord de la péninsule du Taimur; mais là il rencontra des vents contraires et ne put continuer sa route à travers les glaces avec son bateau à voile.

Après avoir pendant plusieurs jours essayé de louvoyer contre une forte brise d'ouest, il aban-

donna la partie et tenta de gagner l'embouchure de l'Olenek, à l'ouest du delta de la Lena où il avait l'intention d'hiverner. Mais le vent vint à changer et souffla impétueusement du sud-est. Prontschischev louvoya pour se tenir éloigné de la terre. dans une mer affreuse encombrée de glaces. Sa femme l'accompagnait. C'était pour ainsi dire leur voyage de noce, car ils s'étaient mariés au moment de leur départ. Épuisé par les fatigues, les anxiétés et les désappointements du voyage, le lieutenant mourut deux jours avant que le vaisseau n'atteignît le rivage, et la jeune femme elle-même expirait au moment de l'atterrissement. Ils reposent côte à côte sur les rives glaciales de l'Océan Arctique.

L'équipage abandonna le navire et réussit à gagner Yakoutsk. « Le sort de l'expédition De Long fut encore plus tragique. Son bateau à vapeur, la *Jeannette*, fit naufrage le 12 juin 1881, très-loin au nord-est des îles de la Nouvelle Sibérie, par 77°,15 de latitude nord et 154°,59 de longitude est. Partis avec trois chaloupes, qu'ils passaient par dessus les banquises quand ils ne trouvaient pas d'eau, les explorateurs réussirent à se rendre à 90 milles au nord du delta de la



Léna. Là une violente tempête les surprit. La chaloupe dirigée par Chipp se perdit avec tout l'équipage. Les deux autres, l'une conduite par De Long, l'autre par Melville, furent séparées. Melville et ses compagnons atteignirent sains et saufs l'embouchure de la Léna qu'ils remontèrent à la recherche de leurs amis. Le 1er novembre à Bulun ils trouvèrent deux hommes du groupe de De Long, Nindemann et Noros envoyés en avant le 9 octobre en vue de trouver des vivres et d'obtenir du secours pour le reste de l'équipage.

Ils racontèrent à Melville qu'après de terribles souffrances et de grands efforts ils avaient atteint le 19 octobre une cabane abandonnée où ils trouvèrent du poisson à moitié pourri qu'ils mangèrent. Ils avaient ensuite essayé de poursuivre leur route mais leurs forces les avaient trahis. Le 22, ils furent decouverts par un naturel Androssoff qui leur apporta de la nourriture et les conduisit à Bulun.

Ils avaient bien essayé de faire comprendre par signes aux indigènes que d'autres personnes se mouraient de faim au bas du fleuve. Mais les indigènes ne firent que précipiter leur marche en

avant. Ce ne fut donc qu'après avoir rencontré Melville, que des secours furent envoyés à De Long et à ses hommes. Si Nindemann et Noros avaient pu se faire comprendre tout de suite par les indigènes, De Long eût peut-être été sauvé. On ne découvrit son campement que le 23 Mars 1882 et Melville aperçut les bras de De Long, sortant de la neige. Il était évident, d'après la position du corps qu'il était mort au moment où il essayait de transporter ses documents dans un lieu plus élevé et inaccessible aux grandes marées. Les derniers mots de son journal étaient datés du 30 octobre 1881 : « Dimanche : Boyd et Gortz sont morts cette nuit. M. Collins se meurt ». Une large croix de bois sur le cap Monument marque l'endroit où Melville enterra De Long et ses compagnons; mais plus tard, les corps furent exhumés et transportés dans ce pays ». Au Cercle Arctique, à l'endroit où le fleuve s'élargit dans le golfe d'Obi, la péninsule de Yalmal, pointant dans l'Océan, forme la rive gauche jusqu'à l'embouchure. De la base de cette péninsule à l'ouest de l'autre côté, les Monts Oural commencent à surgir, d'abord en collines assez basses et ondulées, montant graduellement vers



le sud. Précisément au-dessous du Cercle Arctique, ils se déroulent au sud le long du 66e parallèle. Toute la région comprise entre ces monts, l'Obi et l'Irtush, formant la partie occidentale du bassin, est extrêmement fertile. Avec une population suffisante, sa production pourra devenir considérable. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières, dont la plupart sont navigables, la Conda, la Tara, la Tayda et la Miyas, de l'est à l'ouest et du nord au sud par l'Isham, le fleuve principal.

Ajoutez encore le Transsibérien qui traverse le pays et peut transporter ses produits sur les marchés d'Europe.

Les grandes opérations minières actuellement poursuivies dans les Monts Oural, ne font encore qu'effleurer le potentiel productif de cette chaîne de montagnes.

Mais les approvisionnements qu'elles nécessitent déjà ne sont pas un facteur négligeable pour le développement des marchés locaux. Inutile de dire que ce territoire peut supporter une population plusieurs fois plus nombreuse qu'elle ne l'est actuellement. La proximité de l'Europe rend plus étonnants les instruments agricoles très

primitifs qu'on y emploie ; ici comme dans toute la Sibérie, on voit les bœufs attelés à des charrues en bois et les planches travaillées par des scieurs de long ; quant au drainage et à l'irrigation, les habitants sont dépassés à une distance incommensurable par les Chinois.

Le comité du Transsibérien commença les travaux de drainage dans le steppe Baraba en 1895, en vue d'agrandir le rayon des terres cultivables aux environs de la ligne. On a estimé que 4.000.000 de desiatins devraient être drainés. Les travaux commencés actuellement sur soixante-quinze sections draineront 400.000 desiatins dans un district qui ne compte que 16.000 habitants ; des canaux ont déjà été creusés sur une longueur de 600 verstes et plus, et les travaux seront poursuivis d'ici peu sur une plus grande échelle. Le steppe Kirgiz, situé entre l'Irtush et l'Ishim, forme une partie importante du bassin de l'Obi et est traversé au nord par le Transsibérien, depuis Omsk jusqu'à Petropalovsk. Le commerce du steppe depuis des temps immémoriaux a toujours marché vers le nord où les tribus nomades, Kirgaz, Kaishas, Dzhangurs et Kalmyks, portaient leurs marchandises pour les vendre ou les troquer

aux foires que fréquentaient les marchands russes. Au XVIII[e] siècle, des douanes, des barrières et des tribunaux d'échange furent établis dans le district traversé maintenant par la voie ferrée. La ligne actuelle coupe la route des caravanes et les chemins de steppes, desservant le centre principal de la région-frontière du vaste steppe méridional. En comprenant les territoires d'Akmolinsk et de Semipalatinsk ce steppe a une superficie de 1.900 milles carrés.

Le territoire d'Akmolinsk est une plaine très unie, inclinant un peu vers le nord à partir du désert appelé Hunger Steppe, étendue considérable de sable mouvant qui se change vers le 48e parallèle en plaine fertile dont la fertilité s'accroît en gagnant le nord. La plaine est interrompue par les groupes des montagnes de l'Akmolinsk et les monts alpins du Semipalatinsk. Ces montagnes, sur la frontière Kirgiz, contiennent des richesses inconnues en minéraux, qui n'ont pas encore été explorées. On se plaint de la difficulté qu'on rencontre à se procurer la main-d'œuvre suffisante ; car la plupart des hommes qu'on pourrait avoir sont attirés par le chemin de fer. Cependant, et d'après le minimum d'ex-

primitifs qu'on y emploie ; ici comme dans toute la Sibérie, on voit les bœufs attelés à des charrues en bois et les planches travaillées par des scieurs de long ; quant au drainage et à l'irrigation, les habitants sont dépassés à une distance incommensurable par les Chinois.

Le comité du Transsibérien commença les travaux de drainage dans le steppe Baraba en 1895, en vue d'agrandir le rayon des terres cultivables aux environs de la ligne. On a estimé que 4.000.000 de desiatins devraient être drainés. Les travaux commencés actuellement sur soixante-quinze sections draineront 400.000 desiatins dans un district qui ne compte que 16.000 habitants ; des canaux ont déjà été creusés sur une longueur de 600 verstes et plus, et les travaux seront poursuivis d'ici peu sur une plus grande échelle. Le steppe Kirgiz, situé entre l'Irtush et l'Ishim, forme une partie importante du bassin de l'Obi et est traversé au nord par le Transsibérien, depuis Omsk jusqu'à Petropalovsk. Le commerce du steppe depuis des temps immémoriaux a toujours marché vers le nord où les tribus nomades, Kirgaz, Kaishas, Dzhangurs et Kalmyks, portaient leurs marchandises pour les vendre ou les troquer

la Compagnie des Mines d'Irtush. Sur la même rive un propriétaire de mines d'or, Popov, exploite un énorme dépôt qui contient une série de couches d'une épaisseur de cinq sazhens. Citons encore à Kun-Chekou, à 480 verstes de Tomsk, un important dépôt de charbon, d'excellente qualité, dont les couches ont une épaisseur de six sazhens. Si l'on veut avoir une idée des énormes richesses que représentent ces dépôts, il est intéressant d'étudier les chiffres de l'un d'eux, donnés par un ingénieur qui l'explora avec soin, M. Meister. Ce dépôt est situé près de l'Irtush à Ekibas-Tuz, à cent trente-deux verstes de Pavlodara, et exploité par la compagnie minière Voskresensk. Suivant le rapport de l'ingénieur, les couches ont cinq à six sazhens d'épaisseur ; la partie seule explorée par lui contient cent quatre millions de tonnes de charbon, un charbon de première qualité produisant une flamme brillante et claire. Il est évident que ceci est d'une importance suprême pour l'exploitation d'un district aussi richement pourvu de minerais que les steppes Kirgiz. Mais en soi, c'est encore une source de richesses pour le district ; si on évalue seulement la tonne à six francs vingt-cinq, il y a là une

valeur de 650.000.000 de francs. Ces gisements sont reliés à l'Irtush par cent verstes de voie ferrée. Des chalands transportent ensuite le charbon à Omsk, pour la consommation de la ligne principale du Transsibérien ; la même route, très économique, dessert tous les marchés le long du vaste système fluvial. Cet exemple peut se répéter à l'infini pour les autres sources de richesses mises à découvert par le Transsibérien. On voit dès lors combien sont ridicules les sinistres prédictions de ces esprits critiques qui reviennent sans cesse sur les dépenses faites par la Russie pour son chemin de fer ou pour les projets variés qui s'y rapportent ; on saisit l'absurdité de leurs lugubres anticipations quand on aperçoit à l'horizon les énormes profits des industries déjà développées par le chemin de fer et qui sont comme la récompense de la politique intelligente et prévoyante de la Russie.

Les indigènes des steppes Kirgiz sont les derniers représentants des hordes turco-mongoles qui envahissaient autrefois l'Europe et ils forment à peu près huit pour cent de la population de la région frontière des steppes ; d'après le recensement de 1897, ils sont au nombre de 1.364.000.

Ils ont de curieuses croyances religieuses, mélange de Mahométanisme et de Shamanisme ; nomades, ils vivent, sauf durant les mois les plus rigoureux de l'hiver, en pleins steppes, errant çà et là, sans suivre aucun chemin, mais avec une certaine direction définie qui leur vient des coutumes ou des traditions anciennes, s'abritant sous leur Yurtas ou tentes portatives en bois tressé et en feutre. Les unes sont coniques, les autres ont la forme d'une coupole, certaines sont très soigneusement travaillées et coûtent jusqu'à 375 francs. En hiver ils se retirent dans leur campement dans les vallées, à l'abri des forêts ou des montagnes et vivent alors dans de petites cabanes en bois. Quelques-uns de ces abris offrent des signes de permanence et indiquent que ces indigènes abandonnent peu à peu leurs habitudes nomades pour arriver à une existence plus stable. Toutes les terres des steppes, comme le reste de la Sibérie, appartiennent à l'Etat ; le Czar, en somme, en est le seul propriétaire, mais la jouissance en est accordée aux nomades comme aux colons qui s'y rendent en masse de tous les points de la Sibérie. Dans le nord des steppes, s'étendent en ligne des villages cosaques,

valeur de 650.000.000 de francs. Ces gisements sont reliés à l'Irtush par cent verstes de voie ferrée. Des chalands transportent ensuite le charbon à Omsk, pour la consommation de la ligne principale du Transsibérien ; la même route, très économique, dessert tous les marchés le long du vaste système fluvial. Cet exemple peut se répéter à l'infini pour les autres sources de richesses mises à découvert par le Transsibérien. On voit dès lors combien sont ridicules les sinistres prédictions de ces esprits critiques qui reviennent sans cesse sur les dépenses faites par la Russie pour son chemin de fer ou pour les projets variés qui s'y rapportent ; on saisit l'absurdité de leurs lugubres anticipations quand on aperçoit à l'horizon les énormes profits des industries déjà développées par le chemin de fer et qui sont comme la récompense de la politique intelligente et prévoyante de la Russie.

Les indigènes des steppes Kirgiz sont les derniers représentants des hordes turco-mongoles qui envahissaient autrefois l'Europe et ils forment à peu près huit pour cent de la population de la région frontière des steppes ; d'après le recensement de 1897, ils sont au nombre de 1.364.000.

exemple, l'industrie du beurre : avant la construction du chemin de fer, le beurre était expédié du bassin d'Ishim à Kurgan et Tiumen d'où il était transporté dans la Russie d'Europe et se vendait en grande quantité également en Allemagne et en Turquie. De grandes compagnies achetaient le beurre des fermiers et le commerce seul de Kurgan et de Tiumen dépassait par an 2.000.000 de roubles. Le chemin de fer a maintenant singulièrement amélioré et développé cette industrie. Tout le long de la ligne, dans les villes et villages avoisinants, les vieilles méthodes primitives ont été abandonnées ; le plus petit village a sa beurrerie pourvue de séparateurs du dernier modèle. Jamais je ne goûtai beurre plus délicieux que celui qu'on nous servit dans les restaurants et les buffets à travers le continent. Il est très frais, sans sel et coûte moitié moins cher qu'en Angleterre. La compagnie a fait construire deux wagons frigorifiques employés maintenant sans interruption par cette industrie lucrative et qui augmente rapidement. Grâce à ces wagons, il s'ouvre de nouveaux marchés pour le beurre frais de la Sibérie dans la plupart des pays occidentaux d'Europe. De même se développe et s'ac-

croît le commerce de viande fraîche. Les territoires d'Akmolinsk et de Semipalatinsk contiennent plus de sept millions de pièces de bétail. On le conçoit sans peine, il y a là un surplus énorme pour l'exportation, dès qu'on aura facilité les moyens de communication.

Le bétail est de taille moyenne et fournit une excellente viande quand il est exporté vivant. Facile à engraisser, il procure de gros bénéfices au premier acheteur qui le mène ensuite au marché.

Les Kirgiz font l'élevage d'une façon très primitive et très négligente, mais le Gouvernement Russe, très paternel, fait de grands efforts pour améliorer l'élevage en important des animaux de la Russie d'Europe.

Les moutons de Kirgiz représentent une grande partie de leur avoir ; ils sont très gros, leur laine est épaisse et leur queue pèse de trente à quarante livres ; on les tond deux fois par an.

Les petits chevaux des Kirgiz, animaux disgracieux et d'apparence cadavérique, sont d'une vigueur et d'une endurance extraordinaires.

On peut les monter pendant dix à douze heures sans leur donner presqu'aucun repos ; et pendant ce temps ils couvriront une distance de



cent à cent cinquante verstes. Ils restent dehors tout l'hiver et pendant six mois il leur faut trouver d'eux-mêmes leur nourriture.

Le département chargé des haras impériaux essaie d'améliorer leurs formes par l'infusion d'un sang nouveau, tout en prenant garde à ce qu'ils conservent leurs admirables qualités d'endurance et de vigueur. En même temps que le commerce du bétail vivant, il se fait une exportation de plus en plus importante de peaux de cheval, de vache, de chameau, de mouton, et de chèvre ; de poil de chameau, de chèvre, de cheval ; de laine de mouton ; de corne de chèvre, et tous ces articles ont acquis soudain une valeur considérable, grâce à la facilité avec laquelle ils sont transportés par le chemin de fer sur les marchés où ils procurent aux exportateurs des bénéfices rémunérateurs.

On voit, par conséquent, l'énorme avenir commercial réservé aux territoires du bassin de l'Obi. Quelle source de richesse demeure là pour l'empire russe et son *landlord*, l'État ! Et quel champ est offert sur la frontière de la Russie d'Europe, au surplus de sa population prolifique !

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHAPITRE XIX

LE GRAND TREK VERS L'EST

La procession des trains d'émigrants. — Le progrès du mouvement d'émigration. — La fertilité du sol qui attend l'occupant. — Augmentation rapide de la population. — La création des marchés pour les produits manufacturés. — Avant la fin du xxe siècle.

Ce qui frappe le plus le voyageur qui revient du Pacifique à Moscou, par le Transsibérien, c'est le grand flot d'émigrants se répandant vers l'est. On ne voit rien de semblable actuellement dans aucune partie du monde. Chaque jour on croise de longs trains bondés, que le soir voit arrêtés aux stations. Cette grande armée d'occupation prend quelque chose de l'aspect d'un pique-nique. Ce

fut en Mandchourie, le second jour du voyage, que je rencontrai le premier train d'émigrants.

Les wagons occupés principalement par les émigrants étaient des fourgons de marchandises nommés ici la quatrième classe et où les prix sont excessivement réduits. Au centre du wagon est un poêle dont le tuyau perce le toit ; à chaque bout, trois planches très larges superposées, dont la plus haute est destinée aux bagages et dont les deux autres servent de lits à trois ou quatre personnes couchées côte à côte.

Cette installation devait sans doute paraître très confortable aux émigrants, étant donné le degré de confort très inférieur auquel ils avaient probablement été accoutumés. En tous cas, elle me sembla préférable à la troisième classe qui était plus qu'encombrée. A en juger d'après les apparences, ces émigrants paraissaient très satisfaits et il eut été difficile de trouver figures plus réjouies.

Au physique, ces émigrants étaient des types magnifiques, très semblables au paysans irlandais, surtout les femmes, portant exactement le même vêtement, jusqu'au châle dont elles se couvraient la tête. J'en vis qui préparaient

leur déjeuner et faisaient leur toilette du matin. Cette dernière opération était peu compliquée. A chaque station, il y a un réservoir d'eau chaude destinée gratuitement à leur usage.

De ma portière j'aperçus un gamin qui versait de l'eau chaude sur les grosses mains charnues de trois jeunes hommes; ceux-ci se frottaient ensuite la figure et éclataient de rire quand l'eau qui semblait bouillante se faisait sentir à travers leur épiderme rugueux. Une grande et forte jeune femme descendait ses enfants du wagon, très élevé en les cueillant d'une main ; elle en déposa ainsi cinq, dont le dernier était un bébé trop jeune pour marcher. Il y a des étalages à chaque station, où l'on vend à très bas prix d'excellente nourriture; un litre de lait coûte dix kopecks; un pain, cinq kopecks; dix œufs cuits ou crus, vingt-cinq centimes; on trouve aussi les énormes saucisses, des mets sucrés, des gâteaux et beaucoup d'autres friandises que prisent tant les Russes. Ils ont certainement de bons boulangers sur tout le parcours; le pain noir est lourd et a un petit goût salé. La plupart de mes compagnons russes semblaient le préférer au pain blanc, mais je crois fermement que c'était

là un goût acquis. Un seau bleu, émaillé, paraît être une partie indispensable du matériel de l'émigrant. On l'emploie perpétuellement, car on boit perpétuellement du thé. Ces gens semblaient idéalement faits pour entreprendre la colonisation de la grande contrée vierge qui les attendait. Il y avait à peine quelques vieillards parmi eux, mais surtout beaucoup de célibataires et de jeunes couples avec deux ou trois enfants ; par les ressemblances on devinait fréquemment que la femme mariée était accompagnée de sa sœur, encore jeune fille.

Le gouvernement russe, si paternel, a organisé pour eux un système d'arrangement tout simplement admirable, qui les prend à l'heure où ils quittent leur village et les mène jusqu'à leur nouvelle propriété. Durant le siècle dernier, la plus grande partie de la réelle colonisation en Sibérie et l'accroissement de la population sont dûs à l'émigration libre et secourue par l'Etat. Chaque fois que des sections du pays furent ouvertes et des facilités offertes pour y arriver, on trouva tout prêts pour se diriger vers l'est des milliers de colons, dans les différentes parties de la Russie.



Avant la guerre de Crimée, le nombre annuel d'émigrants avait augmenté d'une façon continue; il y eut alors un arrêt jusqu'en 1862, année de l'émancipation des serfs, qui vit s'augmenter ce nombre au-delà de tout ce qui s'était encore vu. De 1887 à 1895, 467.000 personnes, ou 94.000 familles s'établirent en Sibérie. De 1897 à 1898, ce nombre — en moyenne 52.000 personnes par an — fut quadruplé, et les chiffres de cette année surpasseront encore tous les autres. Rien d'étonnant avec la construction du chemin de fer si l'on songe qu'auparavant les émigrants devaient faire le trajet en voiture, ce qui, pour ceux qui se rendaient dans l'Amour, prenait trois ans de voyage ! La loi de 1889 créa cette première émigration systématique et secourue par l'Etat, et procura aux colons des terres très propres à la culture aussi bien que les moyens pour s'y rendre.

Aujourd'hui, l'émigrant qui a rempli les conditions requises avant de quitter son pays reçoit quarante acres de terre gratuitement. Il est exempt d'impôts pendant trois ans et peut faire reculer son service militaire pour le même laps de temps.

là un goût acquis. Un seau bleu, émaillé, paraît être une partie indispensable du matériel de l'émigrant. On l'emploie perpétuellement, car on boit perpétuellement du thé. Ces gens semblaient idéalement faits pour entreprendre la colonisation de la grande contrée vierge qui les attendait. Il y avait à peine quelques vieillards parmi eux, mais surtout beaucoup de célibataires et de jeunes couples avec deux ou trois enfants ; par des ressemblances on devinait fréquemment que la femme mariée était accompagnée de sa sœur, encore jeune fille.

Le gouvernement russe, si paternel, a organisé pour eux un système d'arrangement tout simplement admirable, qui les prend à l'heure où ils quittent leur village et les mène jusqu'à leur nouvelle propriété. Durant le siècle dernier, la plus grande partie de la réelle colonisation en Sibérie et l'accroissement de la population sont dûs à l'émigration libre et secourue par l'Etat. Chaque fois que des sections du pays furent ouvertes et des facilités offertes pour y arriver, on trouva tout prêts pour se diriger vers l'est des milliers de colons, dans les différentes parties de la Russie.

avant tout de labourer le terrain et de semer leur grain. On voit la terre noire riche et profonde, retournée pour la première fois depuis le commencement du monde par les charrues en bois ; les femmes comme les hommes s'attellent au travail pour se procurer leur subsistance durant le long hiver. Les colons qui ont fini leurs semailles, érigent des log-houses, et ceux-là qui ont déjà habité le pays depuis une année, ou plus, peuvent vous montrer avec un juste orgueil comment on arrive à en faire des demeures confortables. Elles semblent infiniment préférables aux misérables bicoques des villages russes.

Quand un noyau de village s'est formé, il s'écoule peu de temps avant qu'il n'y ait au centre une petite église, bâtie généralement avec les fonds laissés pour cette œuvre par Alexandre III. Et on y voit les icônes et les tableaux reluisants d'or, les coupoles vertes ; et les cloches sonnent la bienvenue aux colons et les convient pour être bénis sur leur sol nouveau. « Voilà la Russie que j'aime ! », me dit le prince *** un jour où nous avions parcouru plusieurs de ces villages. Je ne pus m'empêcher de partager un peu son enthousiasme comme il me parlait de ce que si-

gnifiait tout ceci — la grande mission de la Russie telle qu'elle lui apparaissait et la marche de sa nation vers le but rêvé.

Je l'avais souvent vu à Monte-Carlo jouer sur les quatre-premiers, son jeu favori, le travail d'une année d'un de ces paysans qu'il aimait tant. Par droit d'héritage, eux semblaient destinés à travailler et lui à jouer ; cependant, il y avait entre eux tous et au fond d'eux tous comme une communauté de patriotisme. Nulle part vous ne voyez les grands seigneurs jouer mieux leur rôle qu'en Russie. Faire l'aumône semble être le pourboire accordé à l'orgueil de leur position sociale. Les mendiants, aveugles, boiteux et autres qui bordent les marches des églises ou se tiennent aux coins des rues sont tous des pensionnaires de leur gousset. Je n'ai jamais vu une telle générosité, non seulement parmi la haute société, mais encore dans la classe moyenne. Un jour, nous étions arrêtés à une station, une petite femme qui voyageait dans notre train fut accostée par un émigrant. En pleurant il lui raconta qu'il avait épuisé ses ressources avant d'arriver à destination. Peu d'instants avant je lui avais entendu dire qu'elle trouvait le vin trop cher

pour en boire et je l'avais vue prendre de la bière à la place. Cependant elle donna un billet de cinq roubles à l'émigrant. Il était un des traînards de la grande armée en route vers l'est et s'était vu près de succomber. Il était évident qu'il disait la vérité. Il remercia avec ferveur; puis il se précipita au guichet pour acheter son billet et nous le vîmes bientôt s'introduire en jouant des coudes dans un train bondé de monde qui stationnait avant de continuer sa route vers l'est. Je pris beaucoup d'intérêt à causer avec les émigrants que nous rencontrions chaque jour. A Krasnoyarsk, quelques-uns me dirent qu'ils venaient d'un village à cent milles au sud de Moscou. Trois ans avant, un des leurs s'en alla « tâter » le pays. Son rapport fut favorable. Alors une famille le rejoignit. Elle envoya de bonnes nouvelles. Et maintenant six familles environ s'en allaient la retrouver à leur tour. Ils semblaient tous confiants, pleins d'espoir, et à voir ces grands hommes bien musclés, ces femmes presqu'aussi vigoureuses et ces enfants si sains, ils devaient vraiment avoir toutes les raisons de l'être. Je leur demandai s'ils n'éprouvaient aucun chagrin à quitter leur vieille patrie. — « Oui »,

commençait une femme. Mais son mari l'interrompit presque violemment : « C'était dur pour gagner sa vie. Là-bas » — et sa main s'étendait vers l'est — « le terrain sera tout à nous », et il frappa du pied la terre dans un geste expressif. « La terre à nous », — n'est-ce pas là le secret du cultivateur intéressé et laborieux où qu'on le rencontre sur la surface du globe ? Parmi les émigrants, je vis un assez grand nombre de juifs mais ils se dirigeaient tous vers les villes, surtout vers celles qui avoisinent les mines d'or, où ils forment déjà une partie considérable de la population.

On est frappé de voir comme ils sont confortablement habillés, ces émigrants — les hommes en complets de gros drap avec de grandes bottes qui montent jusqu'aux genoux, des bonnets et des gants en fourrure et très souvent des pelisses qui font partie de la literie pendant le voyage.

Il n'est pas surprenant qu'au recensement de 1897 on ait trouvé pour la population de la Sibérie un accroissement de cent pour cent. En comparant ce recensement avec celui de 1838-1839, on trouve une augmentation de plus de 7.000.000 d'âmes. Avant peu les effets de ce mouvement commenceront à se faire sentir

même au-delà des frontières de l'empire russe. Les abondants produits de ces vastes étendues de sol fertile et vierge trouveront bientôt un débouché sur les marchés du monde entier. Déjà une grande quantité du beurre de la Sibérie, un beurre excellent, est expédiée en Europe et, soit sous son nom, soit sous celui du *meilleur beurre danois* parvient jusqu'aux tables anglaises. L'existence de ces colons sibériens est déjà beaucoup plus confortable que celle qu'ils menaient en Russie. Des familles qui mangeaient peut-être une fois par semaine de la viande, en mangent maintenant tous les jours et le reste de leur nourriture s'est améliorée en proportion.

Avant longtemps cette nouvelle population deviendra une clientèle importante. Les vêtements, les outils, les instruments agricoles se vendent déjà très bien et la vente doit forcément augmenter. Le nouveau port de Dalny et le chemin de fer seront pour une grande partie le canal naturel où passera ce surcroît. Les Etats-Unis furent les premiers à réaliser l'importance future des marchés sibériens et mandchouriens ; ils ont été prompts à saisir l'occasion qui leur était offerte.

Quand on construisit le chemin de fer, ils prirent les premières commandes de rails et les premiers engins furent des locomotives Baldwin. Une fois même un certain nombre de celles-ci furent expédiées de Philadelphie dix jours après la réception de la commande. Dalny n'est qu'à 6.000 milles de l'Amérique et il est probable que les nouveaux steamers de douze mille tonnes construits par le Pacific Mail et les vaisseaux de vingt-six mille tonnes — les plus grands transports qui soient au monde et que fait construire actuellement en Amérique la Great Northern Company, sont destinés pour ce port. A travers la Mandchourie et au commandement du Czar, des villes se sont dressées, telles que Kharbine, le nouveau Moukden, le nouveau Port-Arthur, et Dalny la plus merveilleuse de toutes. Dans chacune d'elles on peut voir, ayant une valeur de plusieurs milliers de livres sterling, des constructions d'acier américain, des moulins à cylindres américains, des appareils d'éclairage électrique américains, etc., etc., et très peu ou pas du tout de produits manufacturés en Angleterre. C'est une grande chose que d'arriver bon premier sur les lieux et d'avoir la première place sur le

marché. Incontestablement, c'est ici ce qu'ont fait les Américains.

Nous avons des faits et des chiffres qui nous permettent d'estimer ce que sera plus tard ce marché. Je l'ai dit, je le répète, il n'y a pas en Europe de peuple plus prolifique que les Russes. La naissance est de 46,3 et la mortalité de 33,6 ce qui, sur la population calculée d'après le recensement de 1897, donne un surplus annuel de 1.613.377. Les naissances sont plus nombreuses et les morts plus rares qu'en Russie proprement dite, il y a une différence de 265.000 dans l'augmentation annuelle (je ne parle pas ici de la Mandchourie, cela va sans dire). L'émigration russe sera probablement cette année de 300.000 âmes, elle a des chances pour augmenter chaque année. Les riches terrains labourables qui attendent d'être cultivés, sans comprendre les forêts, sont estimés à 500.000 milles carrés. Cette partie du pays n'a en ce moment que cinq millions d'habitants, soit dix par mille carré, alors que cultivées sur le même pied que les meilleures terres de la Russie d'Europe, elles pourraient contenir cinquante millions d'habitants. Nous devons ajouter encore les 300.000 milles

carrés de la Mandchourie que tous ceux qui ne sont pas aujourd'hui dans les asiles d'aliénés ou au Foreign-Office doivent admettre maintenant comme territoire russe. Nombreuses sont donc les causes qui collaborent pour assurer à la Russie d'Asie, et dans un avenir prochain, un accroissement rapide de population : surplus de la population de la Russie d'Europe prêt à émigrer (plus d'un million par an) ; avantages qui peuvent tenter d'autres encore au-delà de ce nombre et qui consistent en lots de terre pratiquement gratuits et en toutes sortes d'aides pour s'y établir ; enfin, moyens de transport facile, rapide et à bon marché, le Transsibérien. Récapitulons encore d'autres avantages. Les ressources de la Sibérie et de la Mandchourie suffisent à entretenir une immense population indépendamment du reste du monde. Le fer et le charbon abondent aussi bien que l'or, le cuivre et l'étain. Les forêts sont inépuisables. Un énorme pouvoir d'eau ne demande qu'à être employé. Les fleuves offrent un moyen de transport intérieur des plus économiques. Les bras, voilà ce dont le pays avait besoin, et maintenant les bras y affluent. Quelle sera la population de la Russie



d'Asie à la fin du siècle? Avec une population de 35.000.000 d'habitants, en passe de se doubler en soixante ans, la vraie question est celle-ci: Où s'établiront-ils? Il n'y a rien d'improbable à ce qu'en 1930, la population de la Russie d'Asie, en comprenant la Mandchourie, atteigne 50.000.000 d'âmes, soit en l'an 2000, 100.000.000 d'âmes. On voit la portée de ce grand mouvement actuel d'émigration sur le chemin de l'empire, le Transsibérien. On est rempli d'admiration devant la prévoyance des hommes qui en ont conçu et poursuivi l'idée, aussi bien que devant l'habileté dans l'exécution de ceux-là qui accompagnent et guident ces milliers d'êtres humains dans leur grand trek vers les mondes du Soleil Levant.



CHAPITRE XX

A MOSCOU, AU CŒUR DE LA RUSSIE

Moscou industriel. — Les millionnaires. — Les dividendes de 50 pour cent. — L'industrie du coton. — Des palais en guise de magasins. — L'ignorance russe. — Dieu et le Czar. — Une ambition sacrée. — Les restaurants. — Les boulevards. — La couleur locale.

Il est certainement plus intéressant de faire le voyage sur le Transsibérien de l'est à l'ouest que de l'ouest à l'est, car dans le premier cas le panorama augmente constamment en intérêt et en abondance de détails jusqu'au point terminus, Moscou. En partant de Moscou, au contraire, on s'enfoncerait dans un pays de jour en jour plus

sauvage et plus désert jusqu'à ce qu'on atteigne Dalny l'antithèse de Moscou.

Moscou ne désappointe pas l'imagination du voyageur. C'est la vraie capitale de l'empire, saturée de couleur locale, magnifique, vénérable, unique, alors que la capitale nominale, Saint-Pétersbourg, est taillée sur le même patron que tant d'autres villes. Pour les Russes, Moscou est la Rome de leur religion, la châsse précieuse où sont enfermés les bijoux de famille de l'empire, et aujourd'hui elle est encore la capitale industrielle et commerciale du pays. Le visiteur est attiré, fasciné par tant de choses qui centralisent la quintessence de la vie de toutes les Russies dans le passé, qu'il regarde comme des lieux communs tout ce que la ville contient d'accomplissement pour le présent ou de promesse pour l'avenir. Un Manchester russe fait partie des environs de la vieille cité et l'on peut voir les nouveaux millionnaires envahir les lieux consacrés jusqu'ici à la noblesse. « Le vieil ordre change et cède la place au nouveau », ici comme ailleurs, mais ici comme dans tout ce qui concerne ce puissant Empire, l'invasion, la transition ou la révolution se fait sur une grande échelle. En-

tendez-vous ailleurs parler de manufactures distribuant des dividendes de cinquante ou de soixante-dix pour cent? Les nouveaux millionnaires Russes sortent, règle générale, de la classe moyenne et sont des hommes qui commencèrent avec un peu d'argent. Il eût été préférable par bien des côtés qu'ils fussent sortis des classes extrêmes. Issus de la classe supérieure, ils eussent perpétué la façon de penser et d'agir du grand seigneur dans sa générosité, sa bienfaisance et son patriotisme impérial, et ce, sur une plus grande échelle, avec des moyens plus vastes. Venus de la basse classe, leur puissance leur eût peut-être laissé quelques sentiments de camaraderie pour les stimuler à faire monter la classe à laquelle ils appartenaient la veille. Mais tel n'est ni l'un ni l'autre cas. Une classe intermédiaire, la *dollarocratie* s'est soudainement élevée. L'histoire se répète toujours à travers les temps et les lieux. Le parvenu millionnaire a une femme qui, grâce à l'argent, se dresse maintenant sur la pointe des pieds sur les premiers échelons de l'échelle sociale et dont toute l'influence domestique tendra à ce que son époux soutienne ses pas : de là la comédie des Etats que nous voyons se jouer

ici. Comme toute l'aristocratie russe possède des terres, l'acquisition d'un domaine est le premier acte du parvenu millionnaire. Il l'acquiert non pas pour améliorer le sol, les méthodes d'agriculture, la condition du cultivateur, mais simplement pour améliorer sa condition sociale. Rien de plus remarquable dans la Russie d'aujourd'hui que l'accroissement rapide de l'industrie. Les gens qui habitaient les maisons mornes et grises des villages boueux arrivent maintenant en masses dans les villes où, avec leurs longues heures de travail et leur maigre salaire, ils ne sont pas mieux partagés. Qu'ils commencent à s'apercevoir de leur position et de leur force, cela se voit et s'entend par le nombre de grèves qui éclatent perpétuellement dans les différents centres industriels. Les énormes profits des manufacturiers sont les résultats de l'abondance de la main d'œuvre à bon marché et ont aussi peu de chance de se maintenir que la main d'œuvre n'en a de rester aussi basse qu'actuellement.

Aucune industrie n'est plus florissante en Russie que les filatures de coton. Une grande quantité de coton arrive maintenant du Turkestan et est exempte des droits de douane qui frappent le

coton étranger. Quatre cent mille ballots à peu près viennent de là chaque année et le nombre va en s'accroissant. Sur un total de 6.250.000 fuseaux, plus d'un tiers se trouvent dans le district avoisinant Moscou. Dans l'Empire même la demande du coton est pratiquement parlant illimitée; la population entière porte en hiver des vêtements de coton. Le Transsibérien va permettre en outre d'approvisionner les marchés d'Extrême-Orient. Dans presque toutes les filatures, on prit d'abord comme gérants des Anglais; mais il en fut en Russie à peu près comme au Japon où les Anglais furent gardés jusqu'au jour où ils eurent enseigné toute leur science. Maintenant leurs places sont prises par des nationaux. En Russie il existait en plus un préjugé contre les étrangers, ce qui augmentait les difficultés en temps de grève. En dehors de la langue nationale, l'allemand semble être l'idiome commercial de la Russie. Dans tout le pays, mais à Moscou en particulier, on entend parler allemand perpétuellement dans les magasins, les bureaux, les restaurants et les endroits publics. Les personnes instruites et celles qui appartiennent aux classes supérieures parlent français. La connaissance de

l'Allemand serait beaucoup plus utile dans les questions d'affaires, et de fait dans toutes les questions, pour l'usage quotidien des étrangers.

Le progrès et la prospérité commerciale de Moscou se révèle surtout par le grand nombre de magasins et d'entrepôts qui sont en voie de construction. La ville possède déjà une arcade qui surpasse la Galeria Umberto de Milan par le nombre de magasins qui forment trois rues couvertes où ils s'étagent sur trois paliers devant lesquels courent des galeries très larges. Une construction similaire, véritable nid de magasins, se bâtit en ce moment. Ces nouvelles maisons monstres sont mieux comprises pour l'usage auquel elles sont destinées que tout ce que j'ai pu voir ailleurs. Des annonces ou enseignes illustrées, placées à l'extérieur, indiquent ce qu'on vend à l'intérieur. Cette coutume qui existe dans toute la Russie est due à ce que 70 0/0 de la population ne savent ni lire ni écrire.

On remarque les efforts qui sont faits dans les différentes parties de la vie russe pour suppléer à cette énorme proportion d'illettrés.

Dans les casernes, par exemple, de grandes

images représentent la théorie en action et remplacent le Livre du Soldat.

L'obstacle le plus grave et le plus sérieux aux progrès du peuple russe, c'est son ignorance et l'énorme difficulté d'instruire ces masses.

L'éducation est aujourd'hui pour une grande partie entre les mains du clergé; le prêtre du village cumule la plupart du temps les fonctions d'instituteur. Il serait impossible, quant à présent, d'entreprendre en Russie la tâche colossale de l'instruction obligatoire ou quelque chose d'approchant.

L'existence de Dieu et du Czar, idée toujours présente à l'esprit des Russes, est plus constamment en évidence à Moscou, cœur de la Russie, que partout ailleurs. Quand on passe devant les innombrables autels, icônes et tableaux qui se trouvent dans presque toutes les rues, on voit les hommes appartenant à toutes les classes de la société, — simples soldats, messieurs portant le huit-reflets, petits commissionnaires, mendiants, etc — se découvrir et se signer avec dévotion; les femmes s'inclinent et murmurent une courte prière.

Notez bien que tout ceci n'est pas fait avec un

air d'insouciance mais avec une chaleureuse conviction. Les grandes cathédrales ne ressemblent guère à la majorité de celles d'Europe, elles ne doivent pas la plus grande partie de leur décoration et de leur magnificence à la dévotion des temps passés ; dans toute la Russie les dépenses pour les objets religieux n'atteignent qu'aujourd'hui leur maximum. Après le Kremlin même, l'édifice le plus grandiose de la cité est la nouvelle cathédrale, surmontée de coupoles en or — elles semblent du moins être en or pur, car les Russes paraissent avoir l'art de traiter leurs ornements en cuivre de façon à produire cet effet. L'intérieur n'est pas moins riche en fresques, en dorure et en peintures, et ces objets en cuivre produisent partout l'impression d'une telle magnificence qu'ils ne semblent pas prétentieux.

Le Kremlin est la cathédrale du Czar, d'une lignée de Czars, et dans sa splendeur éclatante il n'y a pas une tache.

Le Czar lui-même n'est pas, comme on le croit souvent, la tête individuelle de l'Église russe, bien qu'il nomme les membres du Saint Synode, qui est la tête réelle et l'autorité suprême. Tout en rejetant la suprématie du pape et le

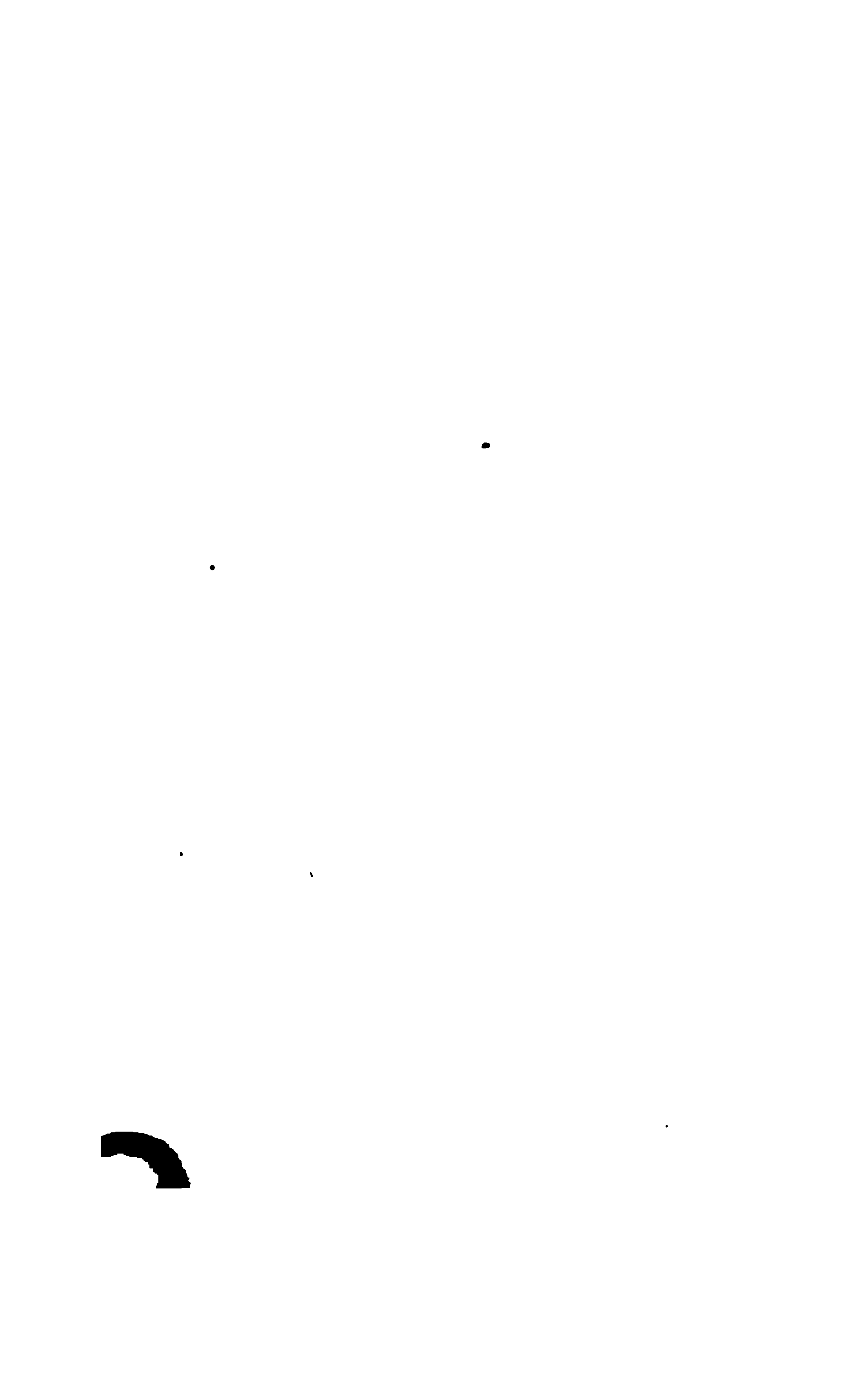
dogme catholique de son infaillibilité lorsqu'il parle *ex cathedra* à l'Eglise universelle, sur une question de foi ou de morale, l'Eglise russe ne réclame pas pour elle-même cette infaillibilité et n'a point promulgué de nouveaux dogmes. Elle reconnaît le concile de Nicée, mais aucun des conciles œcuméniques tenus subséquemment. Se réclamant, comme elle peut justement le faire et comme elle le fait, de la succession apostolique directe de ses évêques, il s'ensuit que ses prêtres peuvent administrer les sacrements et protester au même titre que les catholiques de la Présence réelle du Christ dans leurs Eglises. Etant donné le peu de différence entre la doctrine, l'enseignement ou l'esprit des deux Eglises, leur réunion doit être une sainte ambition toujours présente à l'esprit des pontifes romains.

La différence la plus frappante entre les deux Eglises, c'est l'indépendance complète de l'une, tandis que l'autre est aux ordres du Czar. Celle-ci est le grand pouvoir auxiliaire de l'Etat, mais un pouvoir tout à fait servile. Les évêques russes, pris dans les monastères, sont célibataires; mais les prêtres peuvent se marier; ils sont eux-mêmes, généralement, fils de prêtres et leurs en-

fants considèrent la prêtrise comme leur carrière future.

Chaque fois que le Kremlin est ouvert aux visiteurs on peut voir des troupes de paysans, généralement accompagnés de leur prêtre, errer à travers les salles du trône, les salles de bals officiels, le musée, le trésor et la petite chambre à coucher où pendant une nuit dormit Napoléon. Dans la cour sont alignés des centaines de canons pris à l'ennemis ; tout près est la cloche de Moscou, et la grande terrasse donnant sur le fleuve, avec la grande ville qui s'étend au-delà. On en aurait pour des jours à explorer les richesses du Kremlin ou à parcourir la ville dans les droskis filant à toute vitesse sur les pierres ou dans les tramways, moyen plus doux de locomotion, mais où les femmes ne peuvent pas monter sur l'impériale. Les hôtels ont progressé avec la ville. Pour ceux qui ne tiennent pas à descendre dans un hôtel russe, il en est d'autres, tels que le *National Hôtel*, qui ne le cèdent en rien pour le confort et le luxe à ceux de toute l'Europe. Si vous cherchez la couleur locale, allez dans les grands restaurants, les fameux restaurants de Moscou, parcourez dans la soirée les boulevards, dans la

matinée le marché aux légumes, etc., et ne manquez pas d'aller voir les œuvres modernes des peintres russes ! Moscou est la plus intéressante des villes de l'Empire ; à côté de la beauté des siècles vénérables, se dresse, joue contre joue, le flamboiement tout neuf des temps modernes — le sang nouveau qui traverse le vieux cœur de la Russie.



CHAPITRE XXI

OU CONDUIT, POUR LA RUSSIE, LE CHEMIN DE L'EMPIRE?

Les grands mouvements vers l'ouest. — Les Huns et les Mongols. — Les mouvements vers l'est. — L'Inde a peur. — La diplomatie énergique de M. Hay. — Les limites de la marche russe.

Mes compagnons de voyage sur le Transsibérien, ou ceux qui m'ont suivi jusqu'ici dans ces pages ennuyeuses, ont maintenant traversé la région qui a vu les progrès des deux plus grands mouvements humains sur la surface du globe.

Avant le Christ, des peuples arrêtés vers l'est par l'Océan Pacifique, et se sentant trop nombreux pour l'empire chinois, qui déjà était encombré, commencèrent à se diriger vers

l'ouest, ils traversèrent le grand plateau de l'Asie centrale, où ils firent paître leurs immenses troupeaux dans les riches vallées de ces Nils asiatiques, l'Obi, l'Yenisseï et l'Irtush, et ils atteignirent les rives de la mer Caspienne dans la Russie Méridionnale. Vers la fin du IVe siècle, les Huns se dirigèrent vers l'ouest, jusqu'en Hongrie, d'où, sous Attila, ils tyrannisèrent le monde. Plusieurs siècles après, sous le commandement de Genghiz-Kan, d'autres masses puissantes se réunirent près de l'endroit où le Transsibérien rejoint aujourd'hui l'Est-Chinois, et suivirent les traces des Huns.

Leur passage fut marqué par toutes les horreurs de la conquête barbare, jusqu'à la capture de Moscou, la subjugation complète de la Russie et la défaite des meilleures armées que la Pologne et la Hongrie purent leur opposer. Ce terrible voyage vers le Couchant, qui laissa des taches de sang sur la neige, constitue une des pages les plus lugubres de l'Histoire, et la façon dont furent traités les Russes demeure un des châtiments les plus épouvantables qu'ait jamais subi peuple conquis. Pendant plus de deux cents ans, les Mongols continuèrent à exi-

ger une lourde capitation des Russes, et ce ne fut qu'au xiv[e] siècle que ceux-ci commencèrent à se redresser et se décidèrent à secouer un joug insupportable. Sous la conduite de Dimitri, ils remportèrent une première victoire qui les encouragea. Les Mongols réunirent alors une immense armée, et en 1380 Mamaï-Khan marcha sur Moscou pour écraser dans l'œuf cette rébellion. Les Russes cependant avaient eu le temps de se préparer pour un immense effort. A la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, Dimitri rencontra les Tartares sur une grande plaine arrosée par le Don. Bataille considérable dans l'histoire tant par le nombre des combattants que par l'importance du résultat et le terrible massacre qui, dit-on, détruisit 200.000 hommes. Le combat ne fut pas décisif pourtant. Bien que l'ennemi eut le dessous, sa marche n'en fut pas arrêtée. Deux ans après on trouve le Khan établi à Moscou, Dimitri lui rendant hommage, et s'engageant à lui payer un tribut élevé. Cent ans plus tard, exactement, Ivan III reprit le mouvement, fit rebrousser chemin aux Tartares, et les chassa finalement de la Russie. A l'encontre de Dimitri, il ne risqua pas de grandes batailles,

mais épuisa ses ennemis en petits combats et, les harassant tout l'hiver, eut cet allié de la Russie pour seconder ses armes.

En 1480, le grand courant vers l'ouest cessa pour toujours. Après une pause d'un siècle, le mouvement vers l'est commença alors lentement et graduellement, pour atteindre sa haute marée actuelle. Suivant de près les pas des Tartares en retraite, une famille, du nom de Strogonof, s'était rendue à Perm pour y fonder, avec l'assentiment du gouvernement, une colonie développant déjà les industries du district et faisant un grand commerce des fourrures. D'autres colonies s'établirent dans la région et eurent à subir plusieurs invasions des habitants du versant asiatique des Monts Oural. En 1579, les Strogonof s'adressèrent au Czar et obtinrent d'Ivan IV la permission d'envoyer une expédition pour châtier ces maraudeurs. Il vivait alors à Perm un certain Yermak Timofeyevitch, homme d'une constitution de fer, d'un indomptable courage, d'un tempérament rendu inaccessible aux saisons par les épreuves d'une vie primitive et sauvage. On lui confia le commandement et il rassembla une armée de cosaques braves et robustes, prêts à

tout faire et à aller n'importe où. L'expédition de ces aventuriers, sous les ordres de Yermak, organisée d'abord comme une mesure de défense, fut autrement envisagée par son chef. Le Czar, apprenant après son départ qu'il se préparait à faire une campagne d'invasion, lui dépêcha un émissaire pour le rappeler. Il était trop tard. La conquête russe de l'Asie du Nord était commencée. Et celle-ci, d'après la ville de Siber, capturée par Yermak, prit le nom de Sibérie. En 1580, Yermak défit le prince tartare Yepancha, sur les rives de la Toura et s'empara de Chingi-Toura — aujourd'hui Tiumen. Il se rendit alors jusqu'au Tobol, vainquit Kuchum, le chef tartare, et le 26 octobre 1581, hissa sur sa capitale ce drapeau russe qui, une fois hissé, ne redescend plus jamais ! Le pays entier fut annexé à la Russie et ouvert à la colonisation russe. Yermak envoya au Czar, son lieutenant Koltso, un bandit mis hors la loi, qui avait été condamné à mort. Koltso appportait au Czar des présents de martre et la prière d'accepter le nouveau royaume que Yermak lui avait conquis. L'Etat fit le premier pas vers la russification du territoire annexé, et trente familles de Soloychegodsa,

envoyées en mai 1590, constituèrent le premier noyau de cette foule d'émigrants, aidés par l'Etat, qui n'ont cessé depuis lors de se répandre dans tout le pays en se dirigeant vers l'est jusqu'aux Monts Oural. Trois ans plus tard, on y envoyait les habitants d'Uglich, compromis dans le meurtre du Czarevitch Dimitri ; ce fut le début de la colonisation par les déportés.

Quand on relit l'histoire de la Sibérie, on est étonné de constater combien peu de sang y fut versé.

Après cette première expédition de Yermak, la marche continua pas à pas jusqu'au centre de la Sibérie, où les Buriats l'arrêtèrent pendant trente ans. Il y eut quelques furieuses batailles dans le nord-est contre les Koriaks, accompagnés d'horribles cruautés et sévérités. Puis, en 1900, eut lieu la campagne qui conduisit à l'occupation de la Mandchourie. Mais combien est insignifiante cette guerre si on la compare à celles qui furent nécessaires pour conquérir de vastes territoires sur d'autres continents ! L'occupation du territoire, tout au moins pour sa plus grande partie, a été le résultat d'une diplomatie persistante, adroite, déterminée, dirigée toujours dans

un chemin clair et défini, libre des incertitudes d'une politique changeante ou de ministres travaillant d'après un système d'expédients à vue étroite. Une grande partie de la Russie d'Asie fut pour ainsi dire cédée volontairement, par exemple quand le roi de Géorgie abdiqua en faveur du Czar, abdication qui aboutit presque fatalement à l'absorption de tout le Caucase. Les Tartares Kirgiz, en faisant appel au Czar pour les protéger contre leurs voisins, les Turkomans, l'invitèrent à absorber leur pays, comme le fit le Khan de Mongolie en 1900, quand il se plaça sous la suzeraineté du Czar et rejeta celle de l'Empereur de Chine. Mouravief a mieux réussi que personne comme conquérant pacifique. C'est à sa diplomatie qu'est due l'acquisition de toutes les provinces de l'Amour et de l'Assouri, qui était accomplie lorsque le traité de Pékin fut signé par le comte Ignatiev, le 2 novembre 1860. Contrastant avec le grand trek des Tartares vers l'ouest, marqué du sang des grands combats et des massacres barbares, le trek des Russes vers l'est a été pacifique. Comparez la façon dont ils ont traité les aborigènes avec celle qui fut employée vis-à-vis des indigènes de l'Afrique

et de l'Amérique du Nord ! Quand uné contestation s'élevait, comme avec les Buriats, par exemple, et la guerre une fois finie, la réconciliation avait lieu aussitôt, des relations cordiales et amicales s'établissaient et, par la suite, vaincus et vainqueurs vivaient en excellents termes. C'est là une qualité merveilleuse et presque unique que possèdent les Russes ; elle leur aide beaucoup à établir leur puissance sur des bases profondes et sûres. Il est même plus que douteux que la majorité des habitants de la Mandchourie préférent maintenant la domination indigène à la domination russe. Tel sera probablement aussi le cas avec les Mongols dans quelques années.

Où le mouvement vers l'Est s'arrêtera-t-il ? Quand les Russes crieront-ils halte ? L'histoire se répétera-t-elle ? Une bataille titanique, semblable à celle qui eut lieu sur les bords du Don entre Dimitri et Mamaï-Khan, se reproduira-t-elle sur les bords du Pei-ho, sur les frontières de Corée, ou, comme certains l'espèrent, au pied de l'Himalaya ? Qui pourrait hasarder une prophétie ? Cependant, si nous devons raisonner d'après l'histoire des progrès russes et juger l'avenir par le passé, nous pouvons avoir des bases saines et de pre-

mier ordre pour nous guider dans nos prévisions. L'expansion russe s'est faite là où elle rencontrait le moins de résistance, sur le vaste territoire de la Sibérie, pratiquement parlant inoccupé. Dans les deux cas où elle eut à vaincre une opposition sérieuse, elle eut tôt fait de montrer aux occupants qu'il y avait assez de place pour deux ; et elle améliora leur situation. Elle s'est avancée sur les mêmes lignes de latitude et s'est emparée des contrées qui se trouvaient dans les mêmes conditions climatériques que la Russie. Le peuple russe, primitif, robuste, ignorant, est capable de lutter avec les forces adverses de la nature là où il a beaucoup d'espace devant lui, où le temps ne compte pas, où la concurrence ne vient pas le hâter.

Il était inévitable que la Russie s'assurât d'un débouché et d'un port libre en hiver. Est-ce là seulement le fait de prendre sa respiration avant de s'engager dans un mouvement plus vaste et plus impétueux ?

Telle est la question intéressante. Pour moi, j'ose timidement penser plutôt le contraire. Je crois que la Russie a maintenant tout ce qu'il lui faut pour un ou deux siècles, et que les cerveaux qui di-

rigent l'Empire le réalisent, ce qui est de beaucoup plus important. La Russie d'un coup de dents a emporté autant qu'elle pourra mâcher pendant deux siècles.

Quant à ce qui regarde les Indes et la Chine, (on peut les comparer sous bien des rapports) que rapporteraient-elles à la Russie, si d'un trait de plume elles venaient à lui appartenir demain? Elles sont d'une immense valeur pour les pays manufacturiers qui peuvent faire du commerce avec elles, mais quelle valeur ont-elles pour les pays qui ont la responsabilité de les gouverner et de les conserver? Or quelle chance aurait le paysan russe d'y vivre par l'agriculture, contre la concurrence des indigènes? Et quelle chance aurait-il encore de jouer un rôle dans n'importe quelle branche des affaires?

Pour moi l'effroi de l'invasion des Indes par les Russes est un des rouages les plus absurdes de la politique contemporaine.

Cette peur a eu récemment un effet particulièrement détestable en ce qu'elle a détourné l'attention et l'énergie d'un point qui eût pu donner les plus profitables résultats.

Je veux dire qu'elle a empêché d'insister pour

que la Mandchourie — du moment que les Russes l'occupaient et l'avaient en fait annexée, — fût complètement ouverte à notre commerce. A défaut d'un seuil largement ouvert, deux petites « entrées des commerçants », deux moitiés de portes, deux tourniquets tortueux, qu'on les appelle comme on voudra, ont été obtenus par M. Hay. Par sa diplomatie persistante, calme, mais énergique, le gouvernement des Etats-Unis a ainsi ouvert la Mandchourie au reste du monde. Là, le Grec a rencontré le Grec, le ton bourru et opiniâtre du diplomate russe n'a point fatigué, écarté, ni dévoyé l'Américain. L'Angleterre a eu et a encore la plus grande part du commerce en Extrême-Orient; mais en ce qui concerne l'ouverture de la Mandchourie, elle pourrait tout aussi bien se ranger parmi la Norwège, le Danemark ou la Suisse.

Les Indes ne sont pas pour la Russie. Je ne crois pas qu'on essaie jamais de les envahir. L'idée de cette invasion possible nous a trop longtemps préoccupés, en nous gardant dans une attitude soupçonneuse, antipathique et méfiante envers une Puissance, avec qui, de bien des façons et en bien des endroits, nous eussions pu

coopérer avec profit. L'idée d'une triple-alliance qui réunirait l'Angleterre, la France et la Russie, ouvre bien des possibilités.

J'écris ces lignes de la Péninsule des Balkans (d'où mon impossibilité de corriger personnellement les épreuves de ce livre), je veux dire à Constantinople, où se centralise probablement l'ambition expansive des Russes.

Quant à l'Asie, la Russie, pendant une longue période à venir, a sur la planche du travail suffisant pour développer, cultiver, réformer et civiliser cette vaste région à travers laquelle avec une merveilleuse divination, elle a lancé son grand chemin de fer.

Là pendant des siècles, tous les Russes de toutes les Russie trouveront un champ et des espaces assez larges pour nécessiter l'emploi de toutes leurs énergies : car celles-ci auront à couvrir de riches moissons et à doter de villes industrielles bourdonnantes, le vaste désert, potentiellement productif, qui les attend depuis l'heure où sur ces pistes solitaires, erra le mammouth sous les étoiles du Nord.



TABLE DES MATIÈRES

—

FIN DE LA TABLE

Tableau comparatif des Monnaies et Mesures françaises et étrangères.

1 Rouble	=	100 kopecks
1 Rouble	=	2 fr. 50
1 Taëe	=	7 fr. 56
1 Yen	=	5 fr. 16
1 Livre sterling (£)	=	25 francs
1 Verste	=	1.067 mètres
1 Sazhen	=	2 m. 1336
1 Pied anglais	=	0 m. 3048
1 Mille anglais	=	1.609 m. 3
1 Desiatine	=	1 hect. 0925



IMPRIMERIE BUSSIÈRE. — SAINT-AMAND (CHER).



